

Benedicite volucres cœli Domino Dm.c.3

LA VERTU

ENSEIGNEE

PAR

LES OISEAUX

Par le R. P. ALARD LE
ROY de la Compagnie de JESVS.



A LIEGE.

Chez Bauduin Bruckart
Imprim. a l'enseigne de
S Francois Xavier.

1653

Oiseaux du Ciel

benissez le Seigneur

Imprimé à Liège chez Bauduin BRONCKART en 1653.

Mis en ligne sur:

<http://lib.ugent.be> (Bibliothèque Universitaire de Gand)

<https://books.google.be>

www.europeana.eu

**Recomposé de l'ancien français vers le français moderne
et remis en page par et pour:**

www.eglise-romane-tohogne.be en novembre 2015.

Un grand merci à la BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE pour son aide précieuse.

© TOUS DROITS RÉSERVÉS — 2015

LA VERTU
ENSEIGNÉE
PAR
LES OISEAUX

par le Révérend Père ALARD LE ROY
de la COMPAGNIE de JÉSUS



À LIÉGE
Chez Bauduin BRONCKART, Imprimeur
à l'enseigne de St François XAVIER
MDCLIII

Avec la permission des Supérieurs

Alard LE ROY, né à Lille en 1588, entra dans la Compagnie de Jésus en 1607. Il régenta les humanités l'espace de sept ans, fut durant cinq ans Préfet des Basse-classes, eut le rang de Coadjuteur spirituel et passa les trente dernières années de sa vie dans les exercices de la Chaire et du Confessionnal. Ce Père érudit mourut à Liège le 14 décembre 1653 dans sa 65^e ou 66^e année.

Principaux ouvrages d'ALARD LE ROY:

- «*Iter certum coeli, et modus efficax ad salutem*», Tournai, 1621.
- «*Beata Virgo, causa omnium bonorum, et nota salutis*», Tournai, 1622.
- «*Compendium vitae B. Francisci de Borgiae*», Lille, 1624.
- «*La pénitence délayée souvent infructueuse, au moins douteuse*», Liège, 1641.
- «*La sainteté de vie tirée de la considération des fleurs*», Liège, 1641.
- «*Le Père de famille et ses obligations*», Liège, 1642.
- «*Nostre Dame de Grâce ; Nostre Dame de Bon Voyage ; Guide fidèle des Voyageurs ; Nostre Dame de Bon retour, en quatre cas bien importants, honorées aux faubourgs d'Auvroy lez-Liège*», Liège, 1653.
- «*La vertu enseignée par les oiseaux*», Liège, 1653.

Sources: Livre «Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus» par Augustin et Aloïs DE BACKER, de la même Compagnie - Liège, Imprimerie Grandmont-Donders, rue Vinave-d'Ile, 1853.



À MONSIEUR JEAN LINTERMANS

TRES DIGNE ET TRÈS VÉNÉRABLE
DOYEN

de l'Église Collégiale de Saint-Jean-l'Évangéliste



MONSIEUR :

Les Auteurs des livres font le choix des Patrons à qui ils les veulent dédier. Ceux qui traitent de la marine offrent leurs traités aux Amiraux de la mer. Les écrivains de la chasse aux bêtes présentent volontiers leurs œuvres aux Seigneurs qui prennent leur plaisir à chasser. L'on dédie ordinairement les livres spirituels à ceux qui font profession de s'occuper volontiers à leur lecture, et de pratiquer les beaux enseignements qu'on en peut tirer.

Telle est cette petite œuvre qui porte pour titre : La Vertu enseignée par les Oiseaux, que vous avez daigné accepter.

Monsieur, si vous me permettiez de dire que vous vous plaisez grandement à lire des livres dévots, je ne dis point davantage ; je crois que je ne m'éloignerai pas de la vérité ; mais puisque par humilité vous ne le voulez pas, il faut que je me jette sur un autre sujet. Je dirai seulement qu'après que vous avez considéré mûrement l'état auquel Dieu vous appelait, et que vous avez jugé sagement que c'était l'Ecclésiastique, vous l'avez aussitôt suivi, non pour y prendre vos ailes, ni pour abuser du patrimoine du Crucifix, mais pour vaquer avec plus de soin et de ferveur, et sans aucun embarras au service de Dieu.

Tels Ecclésiastiques sont louables, en qui on remarque une assiduité à fréquenter le Chœur et les Offices divins plusieurs fois le jour, une prière fervente détachée des choses terrestres, et une vie exemplaire qu'ils montrent aux personnes séculières.

Celui qui le pratique ainsi n'imité-t-il pas l'Aigle royal qui, faisant sa demeure dans les rochers inaccessibles, regarde fixement le soleil sans digner de l'œil, et ne veut aucune communication avec la terre. N'imité-t-il pas aussi la pieuse Alouette, qui chante sept fois le jour les louanges de son Créateur?

On loue une vertu fort recommandable aux hommes, mais plus en un Ecclésiastique, à savoir la patience. J'ai prié un de vos bons amis qu'il n'eût pas publié plus d'une fois que vous l'avez pratiquée soit en la perte de vos biens; soit en la médisance et autres sujets qui l'eussent pu faire perdre par aventure à plusieurs; mais tant s'en faut que la vôtre en ait été abattue, que plutôt elle s'est accrue par ces secousses, quand vous rendiez le bien pour le mal.

C'est ainsi que la Colombe patiente se montre comme insensible (contre le naturel des autres Oiseaux) quand on lui enlève ses petits, et fait aussitôt de nouveaux œufs pour les éclore en son temps, oublieuse du tort qui semble lui être fait.

C'est aussi ce que Jésus-Christ dit à tous : qu'au lieu du mécontentement et de vengeance envers ses ennemis, il faut s'en venger en priant Dieu pour eux; et que de le faire ainsi est la plus noble façon d'une vengeance chrétienne, qui cause le repos et la joie en l'âme de celui qui le pratique de la sorte.

L'éclat des vertus d'un simple Chanoine, desquelles il veut être cachées au monde, le rendent bien souvent plus recommandable et plus digne d'être admiré et avancé à quelque supériorité qu'il veut fuir. Et qui est-ce qui a donné aux yeux de vos Confrères et les a poussés puissamment à vous favoriser de leurs suffrages pour vous élever à la dignité de Doyen de leur vénérable Chapitre? Ils le savent mieux que moi, et je crois qu'ils n'ont rien vu de terni en votre personne en ce nouvel état, auquel spécialement par la voie du St-Esprit vous êtes mis.

Ce n'est pas une petite louange de ceux qui, ayant montré à quelque degré d'honneur, démentent le dire commun que les honneurs changent les mœurs rarement en meilleures, qui n'obscurcissant aucunement leurs vertus, en rehaussent au contraire le lustre, et étant mis sur le chandelier, éclairent ceux qui les veulent considérer, sans qu'ils en soient pour cela atteints de quelque orgueil.

Je prise aussi grandement ceux qui ont égard aux vertus de ceux qu'ils choisissent pour avoir charge honorable. On vous a vu par la grâce de Dieu blanchir presque un demi-siècle au service divin en l'état de Chanoine : dont un grand contentement de tous, vous en avez célébré le jubilé solennel. La raison voulait que vous fussiez ce que vous êtes, et que vous étaleriez d'autres vertus dignes de votre état et de votre personne, les-

quelles sont celles-ci.

La Charité envers les serviteurs de Dieu, les Maisons religieuses, et à l'endroit des pauvres est une vertu digne d'un Chrétien, d'un Ecclésiastique, mais bien davantage de celui qui est en un état ecclésiastique relevé par-dessus les autres, qui fait que les pauvres le tiennent pour leur Père, et lui souhaitent de longues et heureuses années de vie en ce monde, et puis après les éternelles promises à de tels bienfaiteurs.

C'est ainsi que l'Aigle, le Roi des Oiseaux, laisse tomber quelque pièce de sa proie aux Oiseaux qui le suivent.

C'est ainsi que la Cigogne fait part de sa viande à ses parents cassés de vieillesse. Monsieur, pourrais-je dire que votre charité s'étend à toutes sortes de personnes ?

La Prudence à ne mécontenter personne, laquelle paraît en une douceur de paroles, et se fait voir en une affabilité qui rend une personne courtoise et gracieuse à aborder et à traiter aussi bien aux petits qu'aux plus grands, rend un Supérieur en qui elle se retrouve extrêmement aimable. C'est elle qui relève plutôt votre dignité, qu'elle ne la rabaisse, et qui fait que tous vous aiment.

C'est encore un fait louable, en celui qui est chef d'une communauté ecclésiastique, l'embellissement de la maison de Dieu, qui peut dire avec David : Mon Dieu, je n'ai jamais rien tant aimé, je n'ai pas eu de plus grand plaisir que de procurer et voir l'ornement, la splendeur, l'honneur, la beauté, le culte et le service de votre maison. (Ps 25)

Ceux qui veulent voir votre zèle à embellir l'Eglise de St-Jean-l'Evangéliste, y vont voir les belles réparations qui y sont faites et les riches vêtements sacrés, marques de vos libéralités.

Le comble du bonheur de tous les hommes est la tendre affection et la persévérante dévotion qu'ils témoignent envers la glorieuse Vierge Marie en divers exercices de piété pratiqués à son honneur, spécialement en sa Congrégation, en la fréquentation continuelle des pieuses exhortations qui s'y font, sans que les maladies, ni les douleurs cuisantes qui les pourraient instamment dispenser, les retirent de s'y trouver. Messieurs de la Congrégation jugent si vous n'avez point part à ceci, et disent qui les a excités à vous donner leurs voix pour vous honorer du titre de leur Préfet.

Monsieur, qu'est-ce que la Ste Vierge donnera en échange du bon service que ses fidèles serviteurs lui rendent si souvent ?

Si la Poule défend ses petits contre les Oiseaux de proie et en a eu un soin plus que maternel, la Mère de Dieu les protégera comme ses chers enfants contre les efforts de leurs ennemis visibles et invisibles ; et la continuation à l'honorer jusqu'à la mort (comme aussi l'exercice d'autres vertus) leur donneront l'assurance à la sortie de ce monde de paraître devant Dieu sans craindre de ses jugements.

C'est ce que vous pouvez confidemment espérer. C'est la croyance et le souhait de

celui qui vous présente ce livre qu'il vous a plu d'accepter, lequel montre les vertus et enseigne de beaux documents spirituels que l'on peut tirer des Oiseaux.

Monsieur, prenez-le, s'il vous plaît, selon la volonté de celui qui se dit avec le Collège de la Compagnie de Jésus.

Votre serviteur très humble selon Dieu,

ALARD LE ROY *de la Compagnie de Jésus.*

De Liège, ce 1^{er} septembre 1653.

AVANT-PROPOS

AU LECTEUR

Comme j'ai reconnu les ans passés que vous auriez goûté la lecture de la Sainteté de vie tirée de la considération des Fleurs, j'ai cru que je ne vous ferais chose moins agréable cette année si je vous présentais la vertu et la sainteté de vie enseignée par les Oiseaux, lesquels, autant ou plus qu'aux Fleurs, reluit la puissance de Dieu, à raison de tant de belles qualités qu'il leur a communiquées, comme de puissance, de sagesse, de bonté et autres.

Ils font paraître leur puissance en ce qu'ils ont le mouvement, soit pour marcher et pour voler, soit pour chanter et pour prendre leur nourriture.

Ils montrent leur sagesse en ce qu'ils cherchent et se servent de ce qui leur est utile, et fuient ce qui leur est nuisible, bâtissant leurs nids industriels et se pourvoyant de vivres nécessaires pour la conservation de leur vie.

Ils donnent à connaître leur bonté et leur charité en ce qu'ils aiment et qu'ils nourrissent leurs petits, en ce qu'ils demeurent volontiers et volent ensemble, et en ce que de forces conjointes ils chassent, ou pincet du bec dru et menu ceux qui leur veulent du mal.

Encore que ces belles qualités leur donnent un grand avantage à précéder les fleurs, ils ont droit de présence par le plaisir qu'ils apportent à l'oreille de l'homme par leurs motets harmonieux et par leurs chants extrêmement récréatifs, et même ils ne leur veulent céder en la récréation qu'ils causent à la vue par la bigarrure de leurs belles plumes diversifiées de toutes sortes de couleurs.

Mais, mon cher Lecteur, il ne faut pas s'arrêter seulement aux belles qualités, au chant doux et aux plumes bigarrées des Oiseaux ; il faut donner plus avant en leur considération, et vous devez connaître ce qu'ils enseignent ; ce n'est pas sans raison que Jésus-Christ même commande à l'homme de les considérer, c'est afin qu'il soit céleste, et à l'exemple des Oiseaux qui dédaignent la terre, il monte au ciel de cœur, d'affection et d'esprit, et que de là il attende la nourriture nécessaire à son corps, sans aucune défiance de la providence plus que paternelle de Dieu.

C'est ce que dit un docte et dévôt Abbé par ces paroles : *Dieu exhorte l'homme à regarder attentivement les Oiseaux du ciel, afin qu'à leur exemple et à leur imitation, il ôte le trop grand soin qu'il a de son manger et de son vêtir.* (Rupertus in c. 19 Apoc.)

St Ambroise dit presque le même, montrant comme Dieu soigne les Oiseaux, et reprenant l'homme qui ne se jette pas dans les bras de sa providence divine. Si Dieu, dit-il, pourvoit à la nourriture des Oiseaux sans jamais leur manquer, encore bien qu'ils ne jettent aucune semence en terre, et qu'ils ne recueillent non plus ses fruits, c'est pour condamner l'avarice de l'homme, laquelle est la cause de la disette, parce qu'il a trop de soin de son corps comme si Dieu le devait laisser mourir de faim, ce qui n'arrive pas même aux Oiseaux. (Lc 7, 12)

Outre ces belles leçons que les Oiseaux vous font, vous en pourrez apprendre cent autres, s'il vous plaît de donner quelque peu de temps à la lecture de ce petit livre, lequel, comme j'espère, vous donnera de la récréation et vous tirera doucement à imiter tant de rares et de louables qualités des Oiseaux et de chanter les louanges de Dieu à l'exemple de leur ramage qu'ils chantent pour louer, comme ils peuvent, leur Créateur. Agréez, cher lecteur, ce petit ouvrage et pratiquez votre bien, les vertus qu'il vous enseignera. À Dieu.

APPROBATION

C*E présent Livre intitulé : LA VERTU ENSEIGNÉE PAR LES OISEAUX, composé par le R. P. ALARD LE ROY, peut être utilement mis en lumière : soit pour les belles, rares et plaisantes qualités des Oiseaux, par lesquelles ils font la leçon aux hommes ; soit pour les vertueux et saints documents que l'on peut en tirer pour s'avancer en la Vertu. C'est pourquoi je permets à Bauduin Bronckart, Imprimeur et Marchand Libraire, de l'imprimer librement et de le débiter. Donné en notre Maison claustrale ce 1^{er} Août 1653.*

JEAN DE CHOKIER,
Vicaire Général de Liège.



LA VERTU ENSEIGNÉE PAR LES OISEAUX

CHAPITRE I

Dieu a un soin particulier des Oiseaux.

LE soin vraiment paternel de Dieu, et sa très large providence, s'étend sur tous les ouvrages de ses mains ; elle n'oublie pas non plus les créatures irraisonnables et insensibles, qu'elle ne fait celles qui sont douées de raison et de sentiment. Cette providence divine paraît au vêtir, en la nourriture, en la conservation et maintenance de la vie de toutes les créatures pour petites qu'elles soient. C'est ce qu'on voit clairement chez les Oiseaux et :

— *Premièrement* en leurs habits. Dieu leur a donné des plumes et des pennes pour voler légèrement dans l'air, pour changer de pays quand ils veulent, et pour aller paître où bon leur semble. Il les a vêtus de riches manteaux de toutes sortes de couleurs, rouges, jaunes, bleues, vertes, blanches, noires, grises, incarnates et purpurines, si bigarrées, si belles, si délectables, si vives, que l'esprit de l'homme (tant fût-il habile et industrieux) n'a pu jamais atteindre ni contrefaire leur bigarrure et beaucoup moins leur vivacité. Cette prudence de Dieu se voit :

— *Secondement* en leur nourriture, c'est d'eux (comme de tout ce qui a être et vie) que nous pouvons dire avec David : *Toutes les créatures vivantes*

ont les yeux levés vers le ciel, elles vous regardent fixement, Seigneur, et vous découvrent leurs nécessités, espérant que vous pourvoirez à toutes, sans en rejeter une seule ; et elles ne sont pas trompées en leur attente, car vous donnez à chacune sa nourriture propre en temps convenable, ouvrant votre main libérale, pour faire pleuvoir une abondance de toutes sortes de biens, dont elles sont remplies et rassasiées de vos bénédictions temporelles et de bouche. (Ps 144, 15-16)

Croyons à Jésus-Christ qui nous l'assure ainsi par son Évangéliste, et veut que nous le considérions attentivement par ces paroles : *Voyez comme les Oiseaux ne sèment pas, et ne moissonnent non plus, ni ne mettent aucune provision en grange, et cependant ils ne meurent pas de faim, rien ne leur manque, et même durant le temps le plus rigoureux de l'hiver, ils ont tout ce qui leur est nécessaire, une nourriture sans travail, et la jouissance de la peine des hommes.* (Mt 6, 26)

Ce que Saint Matthieu dit généralement des oiseaux, Saint Luc le dit particulièrement des Corbeaux : *Considérez les Corbeaux qui ne savent pas ce que c'est de semer, ni de faire la moisson, ils n'ont ni cellier, ni grenier, et néanmoins Dieu leur donne leur nourriture.* (Lc 12, 24)

Mais ce que dit David est bien plus admirable, c'est quand il parle des petits Corbeaux, lesquels étant mis hors de coque, expérimentent infailliblement les effets de la providence de Dieu : *Dieu donne la nourriture nécessaire aux bêtes et aux petits des Corbeaux quand ils l'appellent à leur secours,* (Ps 146, 9) car quand ils sont abandonnés de père et de mère dans leurs nids (d'autant qu'ils ont encore les premières plumes blanchâtres et ne ressemblent en rien à ceux qui les ont éclos), ils crient de mauvaise faim et les yeux au ciel semblent invoquer l'aide de Dieu, qui leur envoie des mouchérons et autres bêtelettes pour se repaître. C'est :

— *Tiercement* en la conservation des Oiseaux que Dieu montre le soin qu'il en a. Il les fit mettre dans l'arche lorsque le déluge universel couvrit toute la terre ; il conserve tous les jours leur espèce : ce n'est pas même jusqu'aux petits Passereaux, desquels Saint Matthieu parle ainsi : *Il n'y a point un de ces Oiseaux qui tombera sur la terre sans la permission de Dieu.* (Mt 10, 29)

Entre plusieurs commandements que Dieu donna jadis aux Israélites, celui-ci en fut l'un : *Si tu trouves en ton chemin quelque nid d'Oiseaux attaché à quelque arbre, ou bien sur la terre, et la mère dedans qui couve ses œufs ou ses petits éclos, tu laisseras envoler la mère, étant content de retenir seulement ses petits ; et ce faisant tu vivras longuement.* (Dt 22, 6-7) Voilà comme Dieu conserve la vie des Oiseaux, et comme il promet une vie de longue durée à ceux qui ne leur ôteront point la vie.

Dieu les caresse de telle sorte qu'il leur donne la vaste étendue de l'air, qui est le plus pur et le plus subtil des quatre éléments; d'où vient que la Sainte Écriture les appelle: Oiseaux du ciel; il leur donne en outre les montagnes, les collines et les vallées; les plaines sont à eux, les fontaines et les rivages; les rochers sont leurs nids, les châteaux et les arbres.

Voilà comment Dieu soigne spécialement les Oiseaux, lesquels ne pouvant par aucune revanche égaler la faveur divine en leur endroit, pour ne pas être du tout ingrats envers cette libérale et très soigneuse Majesté, louent Dieu le jour et la nuit avec des doux accents, et à tous coups lui chantent des chansons nouvelles.

Enfin, Dieu les a tant honorés, qu'il a permis à son fidèle serviteur Job de le nommer Oiseau; par quelque figure et par quelque rapport, il dit: *L'oiseau a ignoré le sentier.* (Job 28, 7) Il parle de la Judée qui n'a point connu le mystère de l'Ascension de Jésus-Christ, et parle aussi de son infidélité (dit St Grégoire) et puis il ajoute: *Notre Seigneur a eu à bon droit le nom d'Oiseau, d'autant qu'il a élevé son corps en l'air pour prendre la possession du ciel, et quiconque n'a point cru qu'il est monté au ciel, n'a pas connu le sentier de l'Oiseau Jésus-Christ.*

(S. Gre. ho. 29, in Ascensione Domini)



CHAPITRE II

Les belles qualités des Oiseaux doivent rendre l'homme sage et vertueux.

Si Dieu a tant aimé les Oiseaux, et s'il les garde si soigneusement, c'est en raison des belles qualités qu'il leur a communiquées, ou plutôt afin que l'homme devienne sage, mais bien plus vertueux par leur considération. Je ne me veux arrêter sur les rêveries des Anciens qui prenaient leurs augures des Oiseaux. L'Aigle servait d'augure des choses hautes et relevées; le Cygne des joyeuses; les Corbeaux des tristes; les Grues des tempêtes; le Rossignol de la propérité; le Milan des malheurs, et l'Hirondelle de malencontre.

J'ajouterai bien toutefois qu'on remarque chez les Oiseaux des merveilles, soit pour imiter les voix humaines, soit pour enseigner les hommes et pour leur donner la connaissance de plusieurs secrets propres et utiles pour la voix humaine. Les enseignements qu'ils nous donnent sont profi-

tables et en grand nombre; nous les pouvons réduire à trois chefs, aux arts tant libéraux que mécaniques, aux corps des hommes et aux âmes.

§ 1. *Les Oiseaux enseignent aux hommes les arts libéraux et mécaniques.*

Le premier enseignement est pour donner la connaissance des arts aux hommes qui les veulent apprendre des Oiseaux, et on doit les reconnaître pour maîtres de plusieurs sciences: *Que l'on ajoute foi maintenant à Aristote (dit Plutarque), qui dit que les animaux sont aussi les maîtres des hommes; ils ne sont pas seulement capables de recevoir la discipline, mais aussi de la donner.* (De solertia Animalium)

Le Grammairien a appris quelques lettres de l'ordre que tiennent les Grues en volant. Saint Hierosme le dit ainsi: *Quand les Grues prennent leur envol, il y en a une qui mène la bande rangée en forme de la lettre que nous appelons y. Elles ont enseigné aux Politiques, la police; aux soldats, la disposition nécessaire pour combattre; et aux sentinelles, les veilles.* (Epistol. 4 ad Rusticum)

Les Oiseaux ont donné mille inventions aux Poètes; aux Orateurs les similitudes, les paraboles, les apologues, qui donnent autant de grâce à leurs oraisons que font les pierres précieuses à un habit. Les Musiciens apprennent d'eux diverses inflexions de voix. Les Astronomes, l'arrivée du printemps et de l'hiver. Les Peintres, considérant la bigarrure de leurs plumes, ont vu comment ils devaient mêler et diversifier leurs couleurs.

Les nautonniers sont allés à l'école des Milans et des Cygnes, et ont eu de bons enseignements de leur art. Le Cygne spécialement leur a enseigné la façon de bâtir et de naviguer; ils ont tiré le modèle de devant et du fond du navire, du col et de la poitrine de cet Oiseau, la poupe et le gouvernail sont tirés du ventre et de la queue; les voiles de leurs ailes, les rames de leurs pieds.

Pline met aussi le Milan pour instructeur de l'art d'aller sur l'eau dans un vaisseau, et de le bien gouverner: *Les Milans ont montré la façon de bien régir un navire par la courbure et par l'inflexion de leurs queues, la nature montrant au ciel ce qui devait se faire sur mer.* (Lib. 10, 10)

Saint Basile semble rapporter la science de cet art à tous les Oiseaux quand il dit: *Admirez la sagesse du Créateur au vol que les Oiseaux font parmi l'air par l'épandage de leurs plumes; et par leur queue, qui leur sert comme de gouvernail de navire pour égaliser et gouverner leur vol.* (In c. 2 Isaïe)

L'Hirondelle est industrieuse à merveille pour faire son petit nid; vou-

lez-vous entendre son industrie des paroles du grand St Basile ? La voici : *L'Hirondelle cherche de la paille pour bâtir son nid, la ramasse et la porte dans son bec ; mais comme elle ne peut porter la boue avec ses pieds, elle use de cette dextérité : elle mouille les bouts de ses plumes, puis elle se roule dans quelque légère poussière, et forme de cette façon quelque boue, laquelle elle entremêle avec les fétus, et fait ainsi industrieusement son petit lit.* (Hexam. hom. 8) Pour cette cause et autres semblables, Aristophane appelle les Oiseaux *Fabros*, ouvriers. C'est de cette industrie de l'Hirondelle que les charpentiers ont appris la bâtisse passé plusieurs siècles.

Enfin les laboureurs confessent ingénûment que les Oiseaux leur ont donné diverses expériences et connaissances de la saison propre à la semaille, du temps pluvieux, tempétueux ou serein. Ils ont reconnu cette diversité des temps, de leur voix et de leurs gazouillements, de leur vol, de la purgation de leurs plumes, et du lavement de leurs corps.

§ 2. *Les Oiseaux donnent des instructions aux hommes pour les corps.*

LES enseignements des Oiseaux ne s'arrêtent point aux arts, ils donnent jusqu'aux corps humains, ils leur montrent les médecines propres à guérir, comment ils doivent s'en servir, et comment ils doivent faire des provisions de bouche.

C'est des Oiseaux que les Médecins ont tiré la connaissance de la vertu et de l'efficacité de plusieurs herbes, comme de l'éclère ou chélidoine, herbe salulaire aux yeux mal disposés, de laquelle l'Hirondelle se sert pour guérir les yeux infectés de ses petits. J'en laisse une infinité d'autres. Davantage les Médecins se servent de la chair des Oiseaux, de leurs peaux, de leur griffe, de leur fiel, voire de leurs excréments, vu que toutes ces pièces servent d'ingrédients à plusieurs médicaments. La Cigogne, qui change tous les ans de lieu et de région, enseigne que le changement d'air conduit à quelques malades, et par l'art qu'elle a de s'alléger le ventre chargé, elle a montré aux Apotiquaires l'usage de la seringue à lavement pour la purgation du corps.

Que dirai-je de la prévoyance que l'homme doit avoir des provisions nécessaires à se nourrir, ne l'apprend-il pas de la Pie et du Coucou ? La Pie, craignant de mourir de faim au temps d'hiver, amasse grande quantité de glands dans la terre, comme les fourmis cachent les grains. Et on connaît par expérience que le Coucou fait aussi un amas de glands si grand

qu'il en a encore abondamment au printemps. Et ceci soit dit en peu de mots pour les corps.

Mais ce qui est bien le principal, et qui doit être le plus prisé, est la belle instruction que l'homme peut tirer des Oiseaux pour le bien de son âme.

§ 3. *Les Oiseaux servent aux hommes d'exemple de plusieurs vertus.*

IL n'y a presque aucune vertu qu'on ne puisse apprendre des Oiseaux. Le Porphyryion enseigne la haine du péché d'adultère ; la Tourterelle la continence des veuves ; la Cigogne l'amour et l'affection qu'on doit à ses parents cassés de vieillesse ; les Hirondelles et les Oiseaux de proie la sépulture des morts ; la Poule, l'amour des parents envers leurs enfants et leur droite éducation ; la Pie et le Milan, la fuite de l'ennemi commun du genre humain ; l'Aigle, l'aumône d'autant qu'il laisse tomber quelque pièce de sa proie aux Oiseaux qui le suivent.

Il faut entendre St Ambroise discourir à ce sujet, il dit : *Aimez-vous la sincérité sans fraude et sans feintes, comme aussi la pureté de l'âme : vous êtes une colombe, vu que Dieu nous admoneste de ressembler à la colombe par une sainte simplicité et candeur.* (In Ps 118, v. 6, serm. 14)

Fuyez les filets du Diable et vous serez semblable au passereau ; c'est encore ce que dit St Ambroise : *Imitez le passereau, gardez-vous d'être enlacé dans les rets du vice et vu que vous avez été presque engagé dans les attraites et dans l'amorce des péchés, retirez-vous au plus tôt afin que vous puissiez chanter avec le Prophète Roi : Notre âme à l'exemple du passereau a été retirée des filets des chasseurs, ils ont été brisés et nous ont délivrés.* (Suprà)

Il y a encore aux Oiseaux une chose digne de considération des hommes, laquelle en outre ils devraient imiter : c'est le chant qu'on leur a enseigné, ou bien leur ramage qu'ils gazouillent mélodieusement, chant que Dieu leur a donné pour pouvoir se réjouir, ou plutôt pour louer à leur façon leur Créateur. Ils imitent les voix des hommes et les sons des instruments. Quant à cette imitation, les auteurs sérieux et anciens en disent des merveilles.

Pline fait mention d'un Corbeau : *Tous les matins, il volait en un lieu d'où les Orateurs romains haranguaient le peuple et de là saluait les Empereurs passant et puis le peuple.* (Lib. 10, 43)

Plutarque raconte une chose digne de mémoire d'une Pie caquetteuse, laquelle garda silence plusieurs jours pour méditer plus attentivement les

mesures et toutes les inflexions des sons que quelques joueurs de flûtes avaient faites, et exprima très bien les changements de tons, sans aucune contrainte et sans instructeur.

St Ambroise dit des mieux quand il parle des chants des Oiseaux. Voici ce qu'il en dit pour le chant du soir : *Plusieurs Oiseaux retournent le soir dans leurs volières, en raison des ténèbres de la nuit et achèvent le jour par quelques chansons mélodieuses, de peur d'être notés d'ingratitude s'ils ne rendaient pas grâce à leur Créateur, lequel reçoit des louanges de toutes ses créatures.* (Lib. 5 Hexa. c. 24)

Puis ce grand Saint, excitant les hommes à imiter ces petites créatures si reconnaissantes des bénéfices reçus de Dieu, dit : *Voici un motif bien pressant pour réveiller notre dévotion. Qui est celui qui étant doué de raison, ne sera point honteux de finir le jour sans offrir quelques cantiques de louanges à Dieu, vu que les oiselets font paraître leur dévotion solennelle au commencement et à la fin des jours ?*

Il faut entendre encore une fois ce St Évêque, lequel montre comment les Oiseaux chantent en signe de remerciement des biens qu'ils reçoivent de Dieu ; ne le pouvant faire autrement, il dit : *D'autant qu'ils n'ont pas de paroles pour témoigner leur reconnaissance envers leur pasteur qui les nourrit, ils le font par la douceur de leur ramage agréable.* (Serm. 43)

Et non contents de chanter à la fin du jour, ils emploient pareillement les nuits ; comme fait le Rossignol, sur quoi ce grand Docteur arraisonne aussitôt l'homme chrétien, l'exhortant à louer Dieu : *Mon frère, suivez l'exemple des petits Oiseaux remerciant Dieu pour ses bénéfices soit du matin, soit du soir. Et si votre dévotion vous porte à faire davantage, imitez le Rossignol, lequel chante toute la nuit, croyant que le jour est trop court pour louer son Créateur par ses airs doux et mélodieux.*

Ce fut la louable coutume de St François d'Assise, lequel excitait les Oiseaux et lui-même à leur exemple, à chanter les louanges de Dieu, leur bienfaiteur. En voici quelques preuves. Il était un jour parmi les marais de Venise, où il y avait un grand nombre d'Oiseaux, dont les uns perchaient sur les arbres, les autres étaient sur les joncs et chantaient à l'envi. Le Saint dit à son compagnon : Nos frères les Oiseaux louent leur Créateur ; allons parmi eux pour chanter pareillement les louanges de Dieu. Les Oiseaux ne bougèrent pas, mais comme ils chantaient d'un ton trop haut, empêchant le St homme d'entendre son compagnon, il leur dit : Mes frères, taisez-vous jusqu'à ce que nous ayons achevé nos prières journalières ; ils se turent aussitôt et ne reprirent pas leurs chansons jusqu'à ce que St François, ayant achevé son Bréviaire, leur permit de chanter comme auparavant, ce qu'ils firent promptement. Et il ne fallait que le chant d'une Cigale

pour l'exciter à bénir Dieu.

Enfin les Oiseaux sont de vrais modèles d'un homme vertueux et parfait, soit d'autant qu'ils mènent une vie comme céleste éloignée de la terre, soit parce qu'ils n'ont pas de soin du lendemain, soit parce qu'ils n'arrêtent guère parmi les hommes et prennent aussitôt leur essor parmi les campagnes de l'air. C'est ainsi que le Chrétien doit vivre d'une vie pure par la chasteté, et céleste par la contemplation du Ciel. C'est ainsi qu'il doit fuir le trop grand soin du vivre et du vêtir, se jetant dans les bras de la providence divine. C'est ainsi qu'il doit attacher son cœur et porter ses affections aux choses éternelles, méprisant les temporelles et passagères.

Si on donne des ailes à la charité, c'est pour enseigner l'homme vertueux à voler par-dessus la terre, et pour survoler tous les Cieux par des saintes pensées, demandant de cœur et d'affection avec David : *Qui pourra me donner des ailes comme à la Colombe, afin de m'élever hors du monde où je puisse, à l'abri de tous les troubles mondains, méditer et reposer mon âme en mon Dieu ?* (Ps 54, 7) Ô les beaux documents que les Oiseaux donnent aux hommes s'ils veulent les écouter et les mettre en pratique !

Aimez les Oiseaux, ô homme amateur de la vertu : fuyez la terre comme ils font, pour échapper aux filets des chasseurs, vos ennemis. Je vous persuade pour la conclusion de ce Chapitre avec St Ambroise : *Vous êtes un Oiseau, ô homme vertueux, parce qu'à l'exemple de l'Aigle, vous vous êtes renouvelé et êtes retourné à une jeunesse d'une vie vertueuse. Pourquoi est-ce que vous vous abaissez sur terre, quand vous étiez déjà en chemin pour monter au ciel. Ne vous émerveillez pas si on vous tend des pièges, après que vous vous soyez dépouillé du vieil homme car aussitôt que vous vous êtes rangé du côté de Jésus-Christ, vous avez quitté la partie des chasseurs, vos adversaires.* (In Ps 118, v. 6 serm. 14)



CHAPITRE III

Blâme de l'homme chrétien qui ne veut tirer aucun profit spirituel des belles qualités des Oiseaux.

LL n'y a aucune œuvre de Dieu qui paraisse en ce monde, ni créatures pour petites et chétives qu'il ait fait, qui ne puisse faire la leçon à l'homme, s'il prend la peine de les écouter, au moins s'il les considère attentivement. Mais d'autant qu'il les voit tous les jours, il n'en fait aucune

estime. C'est de quoi se plaint St Augustin quand il parle du gouvernement de cet Univers et du rassasiement que Jésus-Christ fit de cinq mille hommes avec cinq pains, il dit donc : *Les miracles de Dieu qui te voient au gouvernement de tout le monde et de toutes les créatures, sont vils auprès de la plupart des hommes, en raison qu'ils sont journaliers, tellement que bien peu de personnes daignent s'appliquer à la considération des œuvres admirables de Dieu qui reluisent en chaque semence. La plainte générale de ce manquement peut se former particulièrement et à bon droit contre plusieurs qui, voyant journellement tant de beaux Oiseaux, soit sauvages, soit domestiques, soit de passage, soit du pays, avec tant de si belles qualités, ne considèrent cependant autre chose que la bigarrure de leurs plumes, et quelquefois les inflections de leurs chants.* (Tract. 24 in Joan)

C'est ici qu'on peut se plaindre particulièrement de quelque noblesse, laquelle se plaît ordinairement en la chasse des Oiseaux, mais bien souvent sans aucune utilité spirituelle ; elle met toute son étude en cet exercice pour la récréation de son corps, et retire peu ou point de profit pour son âme. Au soleil naissant, elle n'a d'autre soin que de voir si le jour est pluvieux, si le vent est trop grand, si le soleil est trop chaud ; si avant la chasse elle prend un peu d'eau bénite en passant dans quelque vieille chapelle, ce sera beaucoup faire, car elle n'use guère le pavé de l'Église, les jours entiers sont donnés à la chasse. Les discours de table, soit au dîner, soit au souper, sont d'Oiseaux, de leurs ruses et de leurs combats, de leurs montées et de leurs descentes ; de leurs tours et de leurs retours. Son examen de conscience avant le repos de nuit n'est autre que les lieux qu'elle choisira le matin pour la chasse ; ses songes ne sont que de gibier, que de couteaux, que d'arbres, que de pays découvert ou feuillu, que de vallons et de plaines, et bien souvent elle meurt enfin comme elle a vécu ; elle a passé sa vie en un plaisir passager, sans avoir jamais tiré (ou bien rarement) une bonne pensée, ni appris quelque bonne instruction de la chasse, de ses tiercelets, de ses émerillons, de ses oiseaux de proie et de ses gerfauts, ni des Oiseaux qu'elle a volés, qui ont bien souvent de quoi rendre les hommes sages et vertueux s'ils les considéraient comme il faut.

Ce n'est donc en ce vain contentement que l'homme chrétien doit s'arrêter ; il doit relever un peu ses considérations, il doit voler plus haut que les Oiseaux, et la pensée attentive de leurs belles qualités ne lui doit pas être moins agréable que leur chasse, desquelles il peut tirer de très beaux documents, tant pour donner la chasse aux vices que pour pourchasser les vertus, et pour faire de grands progrès en celles-ci.

Le R.P. François de Borgia, troisième Général de la Compagnie de Jésus,

le pratiqua ainsi. Ce maître-chasseur, avant que de se rendre Jésuite, était Duc de Gandie, et l'exercice auquel il prenait son plaisir, était le vol du Faucon, duquel toutefois il se servait pour son avancement spirituel, pour mieux connaître le Créateur et ses créatures, et par les choses visibles s'élever à celles qui ne se voient des yeux du corps, et sont éternelles, cette chasse au faucon lui apportait de grands fruits : entre autres une mortification généreuse de ses yeux, car comme le Faucon fondait sur sa prise et tuait le Héron, en quoi consiste principalement le contentement de cette chasse, ce Duc mortifié abaissait les yeux, ou bien les détournait ailleurs, se privant volontairement de ce plaisir. (*In vita eius*)

S'il regardait le combat des Oiseaux, il se représentait aussitôt le Diable, ses ruses et ses embûches et le travail qu'il prend pour rendre les âmes esclaves et prisonnières. S'il voyait les Oiseaux voler si haut qu'il les perdait de vue, et qu'au son de son sifflet ou à la montre d'un lopin de chair, ils venaient se rendre sur son poing ; ce vol si haut et cette prompte obéissance l'enseignaient à monter au Ciel, quelquefois par une pieuse méditation, pour ne point être attaché toujours aux choses terrestres ; il apprenait aussi à être obéissant à Dieu et de faire en tout et partout ses saintes et équitables volontés.

Finalement, il se confondait lui-même et s'humiliait en la présence de son Seigneur, quand il se voyait si peu arrêté en Dieu, et que tant de grâces et de bienfaits ne le pouvaient tellement lier à lui qu'il ne le quittait quelquefois par ses offenses, quand cependant un Oiseau sans raison, pour un peu de traitement qu'il lui faisait, s'apprivoisait de telle sorte qu'il se laissait lier, bander les yeux et couvrir la tête, sans que pour cela il abandonnât son maître. Qui n'admira point ces beaux exercices de dévotion d'un homme séculier vivant parmi le monde, parmi l'or et l'éclat et les hautes dignités des hommes mondains. Ces exercices et considérations sont siennes et il les a lui-même contées, non pour en avoir quelque vaine gloire ou quelque louange passagère, mais pour que l'on sache que lors même qu'il était à la fleur de sa jeunesse, et tenait un grand et magnifique train selon sa qualité, et était au milieu des occupations de la Cour, notre Seigneur le favorisait et le consolait des grâces de son St Esprit, et comment l'homme vertueux peut profiter de toutes choses et se servir des forêts et déserts comme d'oratoires et de chapelles, où le vol, le gazouillement et la chasse des Oiseaux peuvent donner beaucoup de beaux documents spirituels.

Voilà, mon cher lecteur, plusieurs enseignements tirés utilement des Oiseaux. Mais d'autant que ceci est trop général, j'en viens à la description de divers Oiseaux particuliers.



L'aigle demeure sur les rochers inaccessibles. Job 439



CHAPITRE IV

DE L'AIGLE, ROI DES OISEAUX *présenté à ceux qui aiment la solitude.*

L'AIGLE mérite la préséance entre tous les Oiseaux et il n'y en a aucun qui oserait lui contester le point de cet avantage, d'autant qu'il est entre ceux-ci ce que le Soleil est entre les planètes, l'or entre les métaux, le diamant entre les pierres précieuses, la palme entre les arbres, la rose entre les fleurs et le lion entre les animaux.

En raison de cette prééminence, on le nomme Oiseau du grand Jupiter, Oiseau porte-foudre, Roi des Oiseaux, parce qu'il surmonte les autres en son essor qu'il prend plus haut, en la vitesse et durée de son vol, en la subtilité de sa vue, en son courage, en sa magnificence, en sa libéralité, en la force de son corps, en son audace, en sa vivacité, et dans les longues années de sa vie, et pour ces causes on lui met souvent la couronne sur la tête. Pour son premier titre d'honneur et de précédence, Aristote dit : *Les hommes ont donné à l'Aigle le nom de divin, nom qu'ils n'ont jamais donné à quelque autre Oiseau.* (Lib. 9, histor. Anima. c. 32)

Le nom d'Aigle a tant plu à quelques grands de la terre, qu'ils ont voulu être appelés *Aigles*. Le Roi Pyrrhus retournant victorieux en son pays, quand on le nomma Aigle (au dire de Plutarque), il répondit : *C'est par votre moyen que je suis un Aigle ; pourquoi est-ce que je ne serais pas élevé par vos armes comme par des ailes, et dès lors il prit un singulier plaisir à porter ce nom d'Aigle, lequel il voulut garder le reste de sa vie.* (In Pyrrho.)

Dieu même donna ce nom au Roi Nabuchodonosor, selon qu'il est rapporté en Ézéchiel, voici les paroles : *Nabuchodonosor, Roi de Babylone, Aigle garni de grandes ailes et de membres de grande étendue, en raison de plusieurs nations qui lui étaient sujettes, et d'une grande armée qu'il menait ; étant très riche et plein de gloire en ce monde, il est venu au temple de Salomon, bâti de cèdres du Liban, s'assujettit la ville de Jérusalem, et la plupart des premiers du Royaume signifiés par le cèdre du Liban, arbre le plus beau de cette montagne.* (17, 3)

Mais il faut avancer d'autres qualités de l'Aigle choisies entre plusieurs, lesquelles avec bonne raison (comme on verra) je présente à ceux qui aiment d'être solitaires, à ceux qui s'écartent du bruit et du tracas du monde, pour se rendre dans quelque solitude, comme aussi à ceux qui vaquent

tous les ans à quelques exercices spirituels de quelques jours, laissant les affaires séculières et domestiques pour s'employer à celles de leurs âmes, qui sont bien les principales. J'offre aussi ces belles qualités à ceux qui rentrent bien souvent en eux-mêmes parmi le jour, sans laisser égarer leurs sens sur toutes sortes d'objets.

§ 1. *L'Aigle nichant dans les lieux séparés des hommes et par son vol au plus haut de l'air, sert de motif aux hommes mondains d'aimer la solitude et montre le bonheur des Ermites.*

QUANT à la *Première qualité* de l'Aigle, c'est qu'il niche ordinairement dans des lieux qui sont éloignés de la terre ; je le dis après Dieu même qui parle ainsi à Job : *Pourrez-vous faire par votre commandement que l'Aigle s'élève et mette son nid en des lieux hauts ?* (Jb 39, 27-28) Il demeure entre les pierres, entre les cailloux remplis d'ouvertures et dans les rochers inaccessibles.

Si je demande à Aristote pourquoi les Aigles mettent leurs nids dans les rocs rompus sortant en pointes de l'eau ou de terre, il me répondra que c'est : *d'autant qu'ils s'élèvent difficilement de terre pour voler. C'est aussi pour la conservation de leurs Aiglons, de peur que quelque serpent ne les tue de leur haleine et regard, ou que quelqu'autre chose nuisible ne leur cause quelque dommage. C'est aussi pour n'avoir aucune communication avec les autres Oiseaux qui vivent de proie, et pour fuir par conséquent les débats et les guerres qui pourraient sourdre à la recherche de leur vivre.* (Lib. 9, Histor. Anim. c. 32) Ne voilà-t-il pas de belles raisons du nid de l'Aigle mis hors de l'atteinte des hommes et des bêtes dommageables ?

Il en va ainsi pour l'homme qui aime son salut ; il se doit écarter du monde et se rendre dans la solitude affranchie des périls et embûches que le monde dresse à ses serviteurs. C'est ce que montre très bien St Jean Chrysostome par cette comparaison : *Comme il est difficile qu'un arbre porte des fruits mûrs quand il est planté en quelque chemin public : c'est une chose pareillement difficile qu'un Chrétien qui vit parmi le monde puisse vivre jusqu'à la mort sans entacher ses actions de quelques vices.* (Homil. 36 ope. imperf. in Mar.) Et puis il l'exhorte à la suite du monde par ces paroles : *Retirez-vous donc du chemin, plantez-vous dans les lieux solitaires, afin que vous n'ayez aucune communication avec le monde, ni le monde avec vous.*

Mais vous me demanderez en quoi consiste cette difficulté ? Vous le savez aussi bien, et peut-être mieux que moi, vu que vous êtes encore au milieu du monde. Je vous dirai toutefois ce que j'en fais, qui sera peu en comparaison de ce qui s'y retrouve. Ce sera avec St Ambroise et avec Sé-

nèque. St Ambroise dit ainsi : *Suivons Jésus-Christ qui déteste les délices, en fuyant la vilenie. Mais où le trouvera-t-on pour le suivre : ce ne sera point au marché, ni parmi les rues ; ne le cherchons donc pas où on ne le trouve pas.* (Lib. 3 de virg.)

Mais en quoi est-ce que le marché est si contraire à Dieu ? Le même Docteur répond : *Jésus-Christ n'est pas un chercheur d'aventure qui va vendre ou offrir sa besogne aux marchés et lieux publics ; Jésus-Christ est la paix même, mais au marché on y trouve des noises, des débats et des contentions ; il est la justice même, mais l'injustice domine au marché ; il n'est jamais oisif, au marché on n'y voit que des bras croisés et de l'oisiveté ; il est la charité et la foi, mais le marché est rempli de médisances, de fraudes et de loyautés. Enfin, Jésus-Christ est en l'Église, mais les Idoles sont au marché. Ô que de motifs puissants de fuir le monde pour se retirer au plus tôt en assurance dans quelque sainte solitude !*

Oyez maintenant le Philosophe Sénèque décrivant vraiment les vices de ceux qui vivent parmi le monde : *Un exemple de luxe ou d'avarice peut causer beaucoup de mal à celui qui le voit. Si celui avec lequel on converse, on boit et on mange, est délicat, peu à peu il rend mou et efféminé son compagnon de table. Si l'on a un voisin abondant en richesses, il provoque facilement à convoiter des biens de fortune. Si celui qu'on fréquente est malin, il infectera aisément de la rouille de sa malice celui qui est simple et intègre.* (Epistola 7)

Il montre par son exemple propre les vices qu'on contracte facilement en la conversation des hommes : *Je confesse ma fragilité, je ne retourne jamais en mon logis avec la même intégrité des mœurs que j'avais quand j'en sortais ; vraiment la conversation avec plusieurs nuit beaucoup ; on tombe facilement en la compagnie de ceux qui louent le vice, ou qui l'impriment en l'âme, ou bien qui tâchent doucement de l'attacher à ceux qui n'y pensent point. Que pensez-vous que je veuille dire ? Je retourne en mon étude plus avaricieux, plus ambitieux, plus luxurieux, voire même plus cruel et plus inhumain, parce que je me suis trouvé entre les hommes.*

Voyez comme ce sage Païen découvre sagement les périls des amateurs du monde. Et ailleurs il dit : *Fuyons les lieux glissants, puisqu'on ne sait se tenir ferme dans ceux qui sont secs. Le monde est si rempli de précipices, si pleins de pièges, si parsemé de glissages, que si on ne se retire pas de ses voies, on est en péril de tomber lourdement.* (Seneca)

Bonté de Dieu, voyez avec combien de soin l'on se retire d'une presse, de peur d'y être écrasé, que promptement on s'enfuit des places seulement soupçonnées de contagion. Et où y a-t-il un danger plus évident d'être étouffé par des vices et d'encourir une ruine éternelle, que dans le monde ? *Qui aime le péril, y périra. Est-il rien de plus infect que la hantise avec les mondains ?* (Eccles. 3, 27) *Celui qui touche la poix, merveille s'il ne se salit. Sera-t-il dit que nous*

aurons plus de soin de la santé de nos corps, que de la sainteté de nos âmes, et d'une vie mortellement terrestre, que d'une immortellement céleste ? (Eccles. 13, 1)

Tout ce qui se retrouve au monde est convoitise de la chair et des yeux et l'orgueil de la vie. Fuyons donc le monde afin que nous évitions une infinité d'occasions de péchés ; s'il est une nourrice de vices, la sainte solitude est une vraie mère de vertus, et la marâtre d'offenses contre Dieu. Vivre solitairement est faire mourir tous les péchés ; en la solitude, les yeux ne voient rien pour convoiter ; les oreilles n'entendent rien pour écouter, il n'y a que le cœur qui entend les inspirations du St Esprit ; la langue n'a à qui parler sinon à Dieu. N'est-ce pas être presque Saint que de ne pas offenser par ces sens ? (Joan 2, 16)

Sortez donc, mondains du monde de vicieux ; laissez-moi là les conversations des méchants et les périls d'être faits semblables à eux ; retirez-vous soudain dans les déserts, où vous puissiez mener une vie tranquille, libre de la corruption des mortels, au port d'une paix souhaitable de la conscience. Si vous le faites, ce sera votre bonheur, ce sera pour imiter les exemples des Saints et de Jésus-Christ même. En voici quelques-uns.

Dieu commanda jadis à Abraham de sortir hors de sa terre, de quitter la maison paternelle, et de se retirer sous un ciel inconnu, et dans un pays étranger, qui lui devait servir comme d'une solitude. Qui doutera que ce fut d'autant qu'en la terre des Chaldéens tout y était rempli d'Idolâtres et de plusieurs personnes portées aux vices, de manière qu'il était bien périlleux d'y vivre sans faire comme les autres, et bien hasardeux de s'y sauver ?

Saint Jean Baptiste aime grandement la solitude puisqu'il s'y transporta dès l'âge de trois ans, ou de cinq ; l'Hymne de l'Église, fait à son honneur, donne la raison de cette retraite par ces vers : *Vous vous êtes rendu dans les cavernes du désert étant encore tout jeune et tendrelet, soit pour fuir les troubles tumultueux des hommes, soit pour ne salir votre vie par la moindre offense de votre langue.*

Jésus-Christ et la glorieuse Vierge Marie ont aussi aimé la vie solitaire. Jésus-Christ a paru une fois en public parmi les assemblées des hommes l'espace de trente ans, comme il appert par la Ste Écriture, encore ce fut au Temple au milieu des Docteurs ; il demeura pour l'ordinaire caché à Nazareth sous la protection de sa Ste Mère et de St Joseph, tant il aimait la vie retirée ! St Matthieu dit de lui : *Jésus fut mené au désert par le St Esprit ; s'il voulait prier la nuit, il se retirait seul en quelque montagne, comme il fit toute la nuit avant de choisir ses Apôtres ; quand il fit le miracle des cinq pains, c'était en une montagne, comme aussi quand il se transfigura ; quand il voulut se livrer à la mort, il pria en même temps en une montagne. Il s'écarta de ses disciples à un jet de pierre pour*

être tant plus solitaire (Luc 22, 41) ; non pour soi (puisque le bruit ne pouvait le distraire) mais pour notre instruction.

La B. Vierge fuyait aussi le public, elle demeurait seulette en sa chambrette. *Elle était seule*, dit Saint Ambroise, *elle était vue d'un Ange et non d'autres ; elle était sans compagne et sans aucun témoin, de peur d'être gâtée par quelque mauvaise entrevue, et l'Ange la salua la trouvant seulette.* (Lib. 2 in Luc., de salut. Mariæ & eius turb.)

Saint Hierosme voulut aussi être du nombre des solitaires, c'est pour cela qu'il voulut se rendre dans le grand désert de la Syrie, où il demeura quatre ans, s'adonnant continuellement à la lecture des livres sacrés et à la contemplation de la béatitude céleste ; et comme il écrivit à un Religieux nommé Rustique, il lui dit à la louange de la solitude : *Il n'y a rien de plus heureux à un Chrétien, la ville me semble une prison et la solitude un Paradis.* (Epist.

39)

Oyez de grâce ce qu'il répondit à Vigilantius ; le Dialogue est beau, il introduit celui-là qui se demande pourquoi il se retirait au désert. *Pourquoi vous retirez-vous au désert ?* St Hierosme donne deux raisons de sa retraite : *C'est afin que je n'entende pas vos discours, et afin que je ne vous vois pas, c'est pour que je ne sois pas ému par votre fureur, et que je n'endure pas vos guerres.* Pour la deuxième raison, il dit : *C'est afin que l'œil de la femme débauchée ne me donne pas quelque plaisir, et qu'une beauté non pareille ne m'attire pas à quelques embrassements illicites. Vous me répondrez qu'en ce faisant je ne bataille point, mais que je fuis ; vous me direz : Demeurez au champ de bataille, résistez à vos ennemis les armes au poing, afin que vous soyez couronné après la victoire.* (Adversus Vigilantium)

Ce saint solitaire répond à cette objection : *Je confesse ma faiblesse, je ne veux pas me battre sans espérance d'être victorieux, de peur que je ne perde la victoire. Si je fuis, j'échappe à l'épée, si je veux tenir bon, ou il me faut vaincre ou être vaincu ; quand j'aurai fui, je ne serai pas surmonté pour ma fuite, car je fuis pour ne pas l'être.*

Et pour conclusion, il dit : *Il n'y a aucune assurance de dormir proche d'un serpent, il pourra arriver qu'il ne me mordra point, mais aussi il se pourra faire qu'il enfoncera ses dents dans mon corps. Vous pouvez découvrir par ce discours le péril qu'il y a au monde, et l'assurance qu'on peut avoir dans la solitude et les biens qu'on y reçoit.*

Biens à la vérité bien grands, car c'est au désert qu'Agar est consolée par un Ange parmi ses grandes détresses. Jacob y vit son échelle miraculeuse et du Paradis ; Moïse y voit un buisson ardent et parle à Dieu qui le constitue son Ambassadeur et le fait Chef de son peuple ; ce fut en la montagne du Sinaï hors de tout bruit qu'il traita longtemps avec Dieu et reçut les tables de la loi. C'est au désert que les Israélites y sont miracu-

leusement nourris par le pain des Anges, et où les eaux y coulent de la pierre. C'est aux vignobles séparés des chemins publics que l'épouse invite son époux pour lui donner le doux lait de la consolation, comme l'époux a dit depuis de son épouse, je dis Dieu de l'âme fidèle : *Je l'allaiterai et la mènerai en la solitude, et lui parlerai au cœur.* (Osée 2, 14)

Il y a d'autres biens de la solitude très bien exprimés par divers autres faits de l'Aigle, et appropriés aux solitaires, desquels je dirai seulement en passant qu'ils se voient au vol de cet Oiseau. C'est donc que l'Aigle s'apercevant que ses petits ayant les ailes un peu fermes, se disposent à voler, il les porte sur son dos, et puis il les laisse doucement descendre ; les Aiglons se voyant en péril, volent comme ils peuvent ; s'ils sont en danger de choir sur terre, l'Aigle aussitôt présente son dos pour les reporter au nid et continue plusieurs jours à les exercer, jusqu'à ce que ses petits ayant pratiqué ces exercices diverses fois, se dressent peu à peu et volent sans aide de leur Père.

Moïse, rapportant les bénéfices que Dieu fait aux Israélites, se sert de la comparaison de l'Aigle et de sa pratique pour instruire ses Aiglons à voler, il dit donc : *Comme l'Aigle appelant ses petits au vol, étend ses ailes et vole par-dessus eux, de même Dieu a pris les Israélites et les a portés sur ses épaules, les prenant sous sa protection.* (Deut. 32, 11)

C'est ce que fait l'homme solitaire, n'ayant aucun embarras à voler en esprit par-dessus la terre, et de donner jusqu'au Ciel. Son entendement, sa volonté et sa mémoire sont comme ses enfants ; c'est en la solitude qu'il les excite au vol spirituel. *Premièrement* sa mémoire pour se ressouvenir des faveurs innombrables qu'il a reçues de Dieu depuis le premier instant de la conception jusqu'à l'âge auquel il est parvenu. *Secondement* il provoque son entendement à bien reconnaître l'obligation qu'il a envers Dieu pour tant de bénéfices. *Tiercement* il embrase sa volonté à faire ce à quoi il est obligé, à savoir de laisser le mal et de faire le bien. Il s'excite à voler par pensée au Ciel pour y contempler la félicité des biens éternels, méprisant les temporels.

Davantage, le vol de l'Aigle est droit quand il prend son envol de la terre ou des rochers pour donner au plus haut de l'air. C'est contre l'ordinaire des autres Oiseaux qui s'élèvent de la terre vers le Ciel volant de biais, et son vol est pareillement ferme et continu. N'est-ce pas ce que fait celui qui a choisi la solitude pour sa demeure ? Il ne biaise plus tantôt par une affection du monde, tantôt par une autre du Ciel, tantôt se tournant vers son Créateur, tantôt se retournant vers les créatures ; il est constant

au service de son Dieu, sans plus s'agiter, sans plus retourner en arrière, afin que le dire du Prophète lui convienne, qui porte : *Ceux qui mettent leur espérance en le Seigneur Dieu, auront des ailes semblables à celles des Aigles, ils courront sans travail, ils marcheront sans défaillance, ni de force, ni de courage.* (Is 40, 31)

C'est ce que dit un Auteur pondéré et dévot : *La fin de la vie solitaire est de contempler en ce monde Dieu très haut et qui est béni à toujours, et ce purement et constamment ; de l'aimer avec ferveur et sans cesse, de se joindre parfaitement et continuellement à lui, de jouir de lui, de l'embrasser, de ressembler la très glorieuse Trinité, voire de n'être qu'un avec elle ; c'est alors que Dieu l'élèvera à des choses grandes et relevées, comme il arrive au Roitelet, Oiseau très petit, qui se met sous les ailes de l'Aigle, et ainsi vole bien haut.* (Dionysius Richelius)

Mais il faut remarquer que l'Aigle volant bien haut ne retire cependant sa vue de son nid, de peur qu'il n'arrive quelque malheur à ses Aiglons. Il ne faut point que le solitaire soit tellement transporté en la contemplation des choses célestes, qu'il y soit du tout absorbé, sans faire quelque réflexion à ses petits, c'est-à-dire aux bonnes œuvres qu'il doit exercer, et auxquelles il doit être porté, vu qu'elles sont nécessaires pour arriver au Ciel, car la foi même est morte sans les œuvres.

Enfin, ne reconnaissez-vous pas, ô homme amateur des déserts, les biens qui accompagnent la vie retirée des embarras et des périls du monde ? Ce n'est pas sans raison que les saints Pères, considérant les biens tant souhaitables des solitaires, ne savent quelles louanges ils doivent donner à la sainte Solitude, parce qu'elle est le séjour de la paix, qui est celui de la félicité, comme la félicité celui de la grâce, et la grâce celle qui donne la béatitude et la gloire. Mais il faut entendre deux discours sur ce sujet : saint Basile et saint Hierosme.

Saint Basile entre bien avant dans les louanges des délices de la Solitude par cette belle sentence : *Il y a des batailles au désert contre Edom et Amalech, mais c'est pour remporter des victoires : je veux avouer qu'il y a des serpents qui jettent le feu et le venin, mais il y en a aussi un de bronze qui guérit : il y a des eaux amères, mais aussi il y a un bois qui les adoucit : il y a faute de pain, mais il y a la manne qui tombe du Ciel, il y a un Ange qui porte le pain cuit sous les cendres ; il y a manquement de chair, mais Dieu fait pleuvoir des caillies ; il y a des pierres, mais comme elles sont frappées, il en rejaillit une abondance d'eau, de miel et d'huile : la chaleur du Soleil cause de la crainte mais l'ombre des septante palmes et les douze fontaines donnent du rafraîchissement ; il n'y a point d'armes, mais Moïse gagne davantage en priant que ne le fait Josué en bataillant. J'ajouterai à tout ceci qu'il y a des Corbeaux qui apportent du pain et de la chair, comme le Prophète Élie en est témoin.* (Orat. de laudibus Eremi)

Ce Saint Père mérite d'être entendu encore une fois s'écrier à la louange des déserts : *Ô cellule, lieu des trafiqueurs célestes, ô marchandise heureuse où l'on change les choses terrestres et transitoires en celles qui sont du ciel et éternelles. Ô champ de la bataille divine, forteresse de la guerre spirituelle, spectacle des Anges, ô lieu du combat des lutteurs bataillant vaillamment et généreusement.* ((In Opuscul. de laudibus vitæ solitariae)

Il faut maintenant donner lieu à un autre St Père : *Ô désert, s'écrie St Hierosme, fleurissant en belles fleurs de Jésus-Christ ! Ô solitude en laquelle croissent les pierres qui servent à la bastille de la Cité du grand Roi, comme il est écrit en l'Apopcalypse. Ô Ermitage qui jouit plus familièrement de Dieu !* (Epist. ad Heliodorum de vita Eremitica) Et puis s'adressant à Héliodore, à qui il écrit, il lui fait cette demande : *Que faites-vous, mon frère, parmi le monde, vu que vous êtes plus grand que le monde ? Jusqu'à quand est-ce que vous vous laisserez couvrir des ombres des maisons ? Jusqu'à quand permettrez-vous que la prison des villes enfumées vous tienne serré. Croyez-moi, je vois ici plus de lumière qu'ailleurs ; je puis en ce lieu prendre mon vol en esprit vers la splendeur du ciel, laissant la charge pesante de mon corps. Ô l'Aigle hautement volant, et d'un vol droit au ciel ! Que pourrait-on dire de plus à la louange des Ermitages ?*

Ce n'est donc pas sans raison que j'ai présenté aux hommes solitaires l'Aigle nichant au sommet des rochers, et aux plus hauts lieux de la terre, comme aussi son vol rapide, ferme, constant et droit, vu qu'au dire d'Horus, on peignait anciennement un Aigle pour représenter un Roi, ou bien un homme amateur de la solitude.

Jouissez donc de ces biens, vous autres Ermites, en faveur de qui j'ai avancé le bonheur que la solitude vous apporte. Et vous autres qui êtes encore parmi les tempêtes et les périls des naufrages du monde, environnés de tant d'ennemis, guettés de tant d'embûches, assaillis de tant de forces, que le monde, la chair et les Démons ne cessent jamais d'essayer contre vous, fuyez les occasions, éloignez-vous de la compagnie des hommes, ressemblez à l'Aigle fuyant la terre, si vous le faites : *Vous avez commencé vraiment d'être semblable à l'Aigle, parce que vous vous acheminez ver le ciel par le mépris des choses terrestres. Allez donc à la bonne heure dans quelque Ermitage, pour commencer à jouir des avant-goûts des plaisirs célestes. Mais vous êtes réticents.* (s.

Ambros. l. 4 de Sacra c. 2)

C'est ainsi que Cornelius Mussus reproche à l'homme tardif son délai à se rendre dans quelque solitude, lui disant : *Qu'est-ce que vous tardez ? Pourquoi vous excusez-vous ? Qu'est-ce que vous allégez pour votre excuse ? Pourquoi contredites-vous, ô âme infortunée ! Ne savez-vous pas que le temps s'écoule, et que le*

jour passe vite, et que l'heure dernière approche ? Pourquoi est-ce que vous vous troublez de la sorte ? Heureux celui qui fuit les villes, fuyez-les et vous serez heureux. Fuyez, ne dites mot, ôtez, offrez les retardements de la chair, vous trouverez le salut dans la montagne. (In encomio solitudinis)

§ 2. L'Aigle éprouvant ses petits aux rayons du Soleil et par d'autres belles qualités enseigne l'homme à vaquer quelques jours chaque année aux exercices spirituels.

ENCORE que j'aie donné beaucoup de louanges à la vie solitaire des Ermites, encore que j'aie excité les hommes à la chercher et à l'aimer en fuyant le monde. Toutes sortes de personnes ne sont pas pourtant propres à la solitude, les filles y encourraient des hasards, leur chasteté y serait en péril et leurs faibles forces ne seraient guère battantes pour résister aux assauts continuels des Diables. Il faut un courage viril pour une telle entreprise, il faut des hommes conduits à la vertu, qui ont appris par usage et ont connu par une longue expérience les ruses et mille finesses des Diables pour surmonter les hommes, et qu'ils les aient ordinairement vaincus, assistés de l'aide particulière de Dieu.

Les lieux les plus retirés des bois et les sommets des montagnes ne font pas l'homme heureux s'il n'a point conjointement la solitude de l'âme, le repos de son cœur, la paix de la conscience, les élévations d'esprit vers le ciel, car si ces choses-là manquent, la solitude a pour compagne la paresse, la curiosité, la vaine gloire et les tempêtes périlleuses des tentations diaboliques. (Epist. 192)

Car c'est au désert principalement que le Diable fait ses efforts pour vaincre les hommes seuls. Celui qui veut vivre parmi les déserts doit être tel que St Hierosme désire ; il dit qu'il ne doit pas craindre les rudes commencements de la vie solitaire, qu'il doit avoir donné bien souvent de bons exemples de sa conversation vertueuse, qu'il doit avoir été le dernier de tous, pour être par après le premier, qu'il n'ait été surmonté ni par la faim, ni par l'abondance, et qu'il s'assouvisse d'être pauvre, de qui l'habit, la parole, le visage, le marcher soit une instruction de vertus, et qui n'ait point vaincu les Diables pour être admiré de la lie du peuple, ni pour en tirer quelque gain et de la vaine gloire.

Or, d'autant que de telles personnes sont rares en ce monde, et que fort peu sont capables de cette vie solitaire parmi les déserts, l'Aigle, cherchant les lieux écartés des hommes et vivant solitairement, avance une seconde qualité, laquelle montre aux hommes une solitude propre à plusieurs per-

sonnes pour bien examiner leur conscience, leurs pensées, leurs paroles et leurs actions ; solitude que je souhaite à tous, et de laquelle je m'en vais parler.

La deuxième qualité de l'Aigle est celle que chante le Poète : *Les Aigles ne veulent pas nourrir leurs petits avant que le Soleil ne les assure qu'ils ne sont pas bâtards.* (Claud. in præsat. 3, consulat. Honorij Augusti.) Voici la façon de les éprouver tirée de St Ambroise : *Après que l'Aigle a éclos ses Aiglons avant qu'ils aient des plumes, il les éprouve aux rayons les plus ardents du Soleil ; ceux qui peuvent le regarder fixement sont reconnus et nourris pour légitimes ; mais les autres qui pleurent ou clignent des yeux ou abaissent les paupières et jettent la vue en bas, ils sont aussitôt lâchés d'entre les griffes et jetés contre terre comme illégitimes, et qui ne méritent pas de vivre parmi la noble race des Aigles, qui supportent les rayons du soleil sans aucun clignement d'œil.*

(Lib. de Salom. c. 2)

L'Aigle, amateur de la solitude et qui éprouve si sagement et avec assurance si ses petits ne sont pas bâtards, enseigne à l'homme une solitude encore différente de celle des Ermites, de laquelle j'ai parlé. C'est une retraite annuelle, lorsque chaque année, l'espace de huit ou dix jours, on se retire de la conversation ordinaire des hommes, des négoes domestiques et des affaires et trafics journaliers pour vaquer à son salut, pour éprouver aux rayons de la vie toute sainte de Jésus-Christ, vrai Soleil de justice, les pensées, les faits et les dits qu'on a enfantés et produits toute l'année, pour examiner s'ils vont directement à Dieu, si on doit les garder et nourrir comme bons et généreux, et qui sont selon Dieu, la raison et la conscience ; car autrement s'ils fuient le Soleil, s'ils regardent la terre, la vanité et les biens périssables, on doit les tuer, car ils ne valent rien, ils ne sont pas légitimes ni produits de Dieu, et pourtant ils sont indignes de vivre en l'âme, épouse légitime de Jésus-Christ, laquelle ne doit rien enfanter qui ne soit bon et digne du ciel.

Gabriel Cæfarinus, Prince renommé, fit peindre un Aigle qui présentait ses Aiglons au Soleil et mit au-dessus cette inscription : *Les miens ne dégènerent pas* (P. Silvester Petra S. lib. 1, Symbolorum 44 symb.), montant comment la bonne nourriture et l'éducation qu'il avait données à ses enfants les avait rendus semblables à leur Père. C'est ainsi, ô nobles et roturiers, marchands et vous tous qui vivez parmi les affaires du monde, que vous devez dire : les enfants ressemblent à leur Père ; mes œuvres, mes paroles, mes pensées sont semblables à moi ; elles sont droites et légitimes, n'ayant d'autre but que Dieu, n'ayant autre intention que la gloire de Dieu et le propre salut, elles ne s'abâtardisent jamais par la vaine gloire, jamais par l'injustice et usure,

jamais par ambition ni par autres vices.

Mais d'autant que cela est difficile et que facilement on s'engage aux péchés qui sont assez ordinaires, et se glissent aisément parmi les négoces et trafics séculiers, c'est pour cela qu'une retraite chaque année est extrêmement salutaire, voire nécessaire.

Les Naturalistes ont remarqué que l'Aigle tous les ans retourne à son même nid ; c'est ainsi qu'il faut revenir tous les ans à quelque solitude de quelques jours pour changer de vie, pour jeter hors de son âme par une confession générale depuis la dernière, le venin qui l'avait infectée, et la méchanceté qui s'en était emparée. Qui est celui-là qui, pratiquant bien cet exercice et s'éloignant des affaires du monde, ne vienne aussitôt à se retirer des vanités, à caresser la pénitence, à se baigner dans les larmes de douleur, et à pourvoir au futur, afin de mener à l'avenir une vie chrétienne ?

Je vous dirai, mon bon ami, ce que dit la connaissance des Proverbes de Salomon ; elle dit d'avoir fait tout avec Dieu, lorsqu'il bornait la mer : *et qu'il commandait aux eaux de ne pas sortir de leurs limites.* (Cap. 8, n. 29) Faites-en de même, homme par trop porté aux trafics d'achat et de vente, bornez vos occupations, donnez quelques lois à vos soins excessifs des biens de la terre, de peur qu'à la manière d'un torrent impétueux ils vous accablent et qu'ils vous éloignent du chemin du ciel.

Mais vous êtes peut-être Religieux, et cette retraite ne vous est pas nécessaire comme elle l'est aux personnes séculières. Je le veux ; toutefois, on peut aussi faillir et, en cherchant le bien de son prochain, s'oublier du sien propre. Pour cette cause, il est expédient de s'esseuler au moins une fois par an ; vous n'êtes pas plus saints que les Apôtres, qui s'adonnaient à cette retraite au dire de St Marc, car comme ils vinrent un jour trouver Jésus-Christ pour lui faire le récit de tout ce qu'ils avaient fait et enseigné, leur bon et sage maître leur dit : *Venez à l'écart en un lien retiré de la demeure des hommes, et reposez-vous quelque peu, non seulement pour reprendre haleine, et refaire le corps affaibli par trop de travail, mais bien davantage pour remettre l'âme en sa vigueur et en sa première ferveur, ralentie par les occupations journalières et continues.* (Cap. 6, n. 31)

Imitez le zèle de St François, de qui St Bonaventure a écrit : *Saint François, un homme vraiment selon le cœur de Dieu, demeurant seul et plein de paix, baignait le lieu où il était de ses larmes, frappait sa poitrine et traitait familièrement avec son Seigneur ; il semblait quelquefois répondre à Dieu comme à son Juge ; quelquefois il le priait comme son Père, et d'autres fois il lui parlait comme à son ami. On l'entendait*

parfois implorer avec larmes le secours divin pour les pécheurs ; on l'entendait se plaindre aussi à haute voix, et pleurer la Passion sanglante de Jésus-Christ, comme si elle lui eût été présente. (Vitæ c. 10) Voilà une partie de ce qui se traite en ces exercices annuels.

Quoi, Dieu même semble comme avoir cherché quelque repos d'esprit (pour parler selon l'homme) pour servir d'exemple aux Religieux d'en faire de même. *Il est dit de Dieu, dit St Bernard, qu'il acheva son œuvre de la création du ciel et de la terre, le septième jour, et qu'il se reposa ce jour-là. Si vous avez travaillé sept jours ou quelques mois, procurant le salut du prochain, célébrez alors le Sabbat, prenez le repos quelque temps qui vous puisse rendre les forces abattues et refaire l'esprit presque accablé de travail, qui est proprement se renouveler et être comme tout autre au service de Dieu.* (Ad Fratres de monte Dei)

Ne croyez pas que ce temps sera perdu auquel vous vous serez examiné soigneusement, temps qui vous aura fait effeuiller les bons désirs endormis, et confirmer les propos de mieux vivre ; vous sortirez de cette quiétude spirituelle comme un autre Moïse de la compagnie de Dieu avec une face luisante, par le bon exemple que vous donnerez à votre prochain, avec un renfort d'esprit pour profiter aux autres sans détriment de votre propre salut, et pour engendrer des âmes de Dieu. Découvrons une autre propriété de cet Oiseau.

St Grégoire parlant de l'Aigle, comme il regarde fixement le Soleil, dit après : *Encore que cet Oiseau ait jeté sa vue sur le Soleil sans cligner les yeux, il jette ces mêmes yeux sur les cadavres, et encore qu'il vole bien haut, il descend néanmoins à terre pour butiner quelque chair.* (Lib. 9, Moral c. 16) C'est ce que dit Job : *L'Aigle se rue sur quelque corps mort aussitôt qu'il l'aperçoit.* (cap. 39, n. 30)

Ce sera donc après la contemplation des choses célestes pratiquée en la retraite annuelle, que vous descendrez sur terre pour prendre quelque proie, quelque cadavre, qui est le pécheur dit St Grégoire : *Celui qui est mort par le péché peut à bon droit être appelé cadavre, parce que celui-là est comme sans âme, qui n'a point l'esprit vivifiant de la justice.* (Lib. 31, Moral. c. 22) Et alors vous vous ruerez sur ces morts qui vous serviront de nourriture : *Quand on attire le pécheur du vice à l'innocence, c'est comme le manger et le changer en sa substance. Car la conversion des méchants est la viande des hommes justes.*

C'est aussi en la retraite annuelle qu'on renouvelle au mieux son âme, ce qu'on apprend du renouvellement de l'Aigle, lequel étant vieux, et son bec tellement courbé qu'il ne peut s'en servir pour amenuiser sa proie ; il cherche quelque rocher, et prenant l'envol bien haut en l'air, il se laisse tomber avec impétuosité sur cette pierre, le bec devant, se le casse, et un

nouveau lui revient pour s'en servir. Je m'en vais vous dire autrement avec St Hierosme, ou plutôt avec celui qui a mis ceci dans ses œuvres, comme se fait le renouvellement : *Quand l'Aigle est vieux, il a les plumes plus pesantes, les yeux chargés et à demi-couverts, il cherche alors quelque fontaine, il dresse les plumes et recueille tant qu'il peut la chaleur; en ce faisant, les yeux lui guérissent, il se plonge trois fois dans la fontaine et puis il retourne à sa jeunesse.* (Tom. 4 ad Presidium de Cereo Paschali) David en fait mention quand il dit : *Votre jeunesse sera renouvelée comme celle de l'Aigle.*

C'est le bien que la retraite de quelques jours apporte à l'âme, duquel St Ambroise parle disertement, excitant l'âme à imiter le renouvellement de l'Aigle : *L'âme, à l'exemple de l'Aigle, doit voler haut et par-dessus les nuées; qu'elle reluisse par des plumes nouvelles, à savoir d'une nouvelle vie, que son vol donne jusque dans les cieux, afin qu'elle échappe aux filets qui les veulent enlacer.* (Lib. de bono mortis c. 5) Et puis, faisant comparaison de l'âme avec un Oiseau qui ne sait voler, ou qui veut descendre sur terre, qui tombe aisément dans les rets, ou se prend par la glu, il dit : *Que l'âme se garde bien de se porter à l'amour du monde; l'or a ses pièges; la glu est en l'argent; les métairies ont leurs liens et l'amour a sa maladie. L'or nous étouffe, l'argent nous engluie, l'héritage envahi nous lie, comme aussi la beauté de la femme. La luxure, la colère et toutes autres passions sont autant de maladies.*

J'avancerai encore un bien qui accompagne la retraite de chaque année, tirée de la vue subtile et clairvoyante de l'Aigle, lequel ne se perchant ordinairement que sur les montagnes hors de la vue des hommes et voisines du ciel, on le voit rarement descendre sur terre, et non pour un autre sujet, que pour fondre sur quelque proie, pour donner le repas et l'aliment que la nature requiert, soit pour lui, soit pour ses petits; comme je l'ai dit un peu avant, et Job le dit par ces paroles : *Il contemple de bien haut sa proie, et ses yeux regardent de bien loin, lesquels sont si pénétrants, qu'étant en la plus haute région de l'air, il voit un lapin dans les broussailles et dans les bosquets semés drus et menus et en touffe; et un poisson dans les abîmes.* (Jb 39, 29) (P. Garasse somme Theol. I. 2 sect. 8) C'était la devise de St Louis, qui sous un Aigle dans les nuées, avait mis ces mots : *Jusque dans les abîmes*, pour se mettre toujours en la présence du Créateur.

St Isidore, parlant de la prunelle de l'œil de l'Aigle, dit qu'elle est si subtile : *Quand l'Aigle vole par-dessus la mer sans beaucoup remuer les ailes, étant presque au-delà de la vue humaine, voit néanmoins d'un lieu si haut les petits poissons qui nagent, et puis faisant rapidement la descente (comme un boulet de canon) sur cette proie, il l'enlève de ses ailes et l'attire au bord de l'eau.* (Lib. 12 Orig. c. 7)

C'est justement ce que l'homme retiré des affaires du monde doit pratiquer ; il doit pénétrer (pendant sa retraite spirituelle) dans les perfections de Dieu, autant qu'un homme mortel peut faire ; toute son étude doit buter là, qu'il donne dans le ciel et qu'il soit tout céleste, au moins pendant ce temps qu'il doit être mort au monde, passant son âme de la contemplation de ce qui se fait au ciel, et imitant sur terre la vie des esprits bienheureux ; qu'il sonde aussi la volonté de Dieu pour ce qui touche l'amendement de sa vie, et son avancement au chemin de la perfection afin qu'il l'exécute à la première occasion.

§ 3. *L'Aigle solitaire, soit en nichant au sommet des montagnes et des rochers, soit en volant au plus haut de l'air, enseigne à l'homme la Solitude de cœur, et à rentrer bien souvent en soi-même.*

S'IL arrive que quelqu'un soit tellement affairé, qu'il ne peut, ou plutôt qu'il ne veut donner huit ou dix jours de retraite spirituelle à son âme, pour aviser aux affaires qui la touchent de près, et qui sont bien les soins principaux que tout homme devrait avoir. Voici une troisième solitude, si aisée en pratique, que personne ne peut s'en dispenser, sinon par une grande nonchalance de son salut. C'est une inspection fréquente et attentive de l'intérieur de son âme ; ou bien rentrer en soi-même à chaque heure, au moins quelques fois durant le jour : coutume extrêmement louable et de grand profit pour celui qui la pratique journellement, parce qu'on se donne le loisir de penser avec un cœur recueilli que la fin de la vie arrivera bientôt, par aventure ce jour même, et qu'il faudra quitter tout ce qu'on possède au monde, honneur, richesses et plaisirs, sans emporter autre chose que le remords de la conscience si on vit mal ; que c'est un abus trop grand de perdre son âme, pour avoir voulu trop caresser son corps et chatouiller ses sens. L'utilité aussi de cette réflexion n'est pas petite, pour avancer sur le chemin de la perfection, quand on examine les actions faites l'heure précédente, afin de les amender l'heure suivante si elles ont été mauvaises ; ou pour les rendre plus parfaites, si elles ont été bonnes.

Cette revue de soi-même est nommée désert par Hugues de Saint-Victor, qui parle ainsi : *Le bon cœur (tel qu'est celui qu'on revoit souvent par une recherche soigneuse) est appelé désert, parce qu'il est éloigné du bruit, et n'est pas foulé par plusieurs pensées terriennes, mais il demeure verdoyant et fleurissant, il produit des surgeons de vertu, on n'entend rien d'autre que le Saint-Esprit chanter au-dedans, nulle voix humaine, ni qui puisse appartenir à l'homme.* (Lit. 1, de Eru. Theol. c. 3)

Les Saints Pères donnent beaucoup de louanges à ceux qui rentrent souvent en eux-mêmes : et ils ne font aucune estime de la solitude du corps si elle n'est pas jointe à celle du cœur, encore qu'elle ne soit pas accompagnée de la solitude corporelle. C'est ce que dit St Grégoire : *Celui qui vit éloigné des hommes parmi les déserts, mais cependant est rempli de pensées de désirs de la terre, il ne vit pas en la solitude ; mais si quelqu'un est quant au corps parmi les négoes séculiers, sans que son cœur soit empêché de ces troubles du monde, un tel n'est pas en ville, mais plutôt en un désert.* (Lib. 30 c. 12 in c. 39 Job)

Le même St Docteur sur le Verset du Chapitre 3 de Job, qui porte : *Qu'est-ce d'édifier des solitudes ? C'est chasser du secret de sa conscience tous les tumultes des désirs terrestres, et avec une intention toujours égale, haleter et soupirer au repos de la béatitude éternelle.*

Il faut entendre aussi St Augustin, comme il excite l'homme à cette solitude intérieure de l'âme : *Fuyez un peu de temps vos occupations, laissez vos pensées pleines de troubles, quittez vos soins qui chargent par trop, vazez un tant soit peu à Dieu, et reposez en lui. Entrez dans le cabinet de votre âme et gardez-vous de donner entrée à autre qu'à Dieu et à ce qui vous le peut faire trouver. Dites maintenant mon cœur dites à Dieu : Seigneur, je cherche votre face.* (In Manuali c. 30)

Ah ! quelle assurance aura auprès de Dieu au jour du jugement celui qui sera rentré bien souvent en lui-même, portant contre lui son jugement. Pline dit que l'Aigle n'est jamais frappé du tonnerre, parce que laissant la terre, il prend vol au-delà des nuées, et la moyenne région de l'air où les foudres s'engendrent. Celui qui examine bien souvent et juge ses actions par une revue exacte de son âme, ne doit pas craindre les jugements de Dieu, lequel ne juge pas deux fois la même offense, mais plutôt il dira avec le Prophète Roi : *Vos jugements sont bons, ô mon Dieu, doux et délectables, aussi ai-je l'espérance de les éprouver aussi agréables, comme j'ai de la consolation à me les rappeler à la mémoire.* (Ps 118, 39)

Telle était l'assurance de Saint Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jésus, lequel ne passait heure du jour, en laquelle il ne fit quelque examen de son âme, la retirant de la presse des négoes extérieurs, faisant une recherche fort particulière, non seulement de ses œuvres, mais encore de ses désirs et affections, que si quelque affaire survenant l'empêchait de ce faire, il relevait ce défaut avec profit à la première commodité. Et il était instruit de cette retraite, qu'il se laissait aisément engager à quelque occupation qui empêchait cette sienne dévotion et revue journalière de soi-même.

Je ne puis laisser la belle sentence de St Bernard sur ce sujet, voici ce

qu'il vous dit : *Retirez-vous à l'écart, non de corps, mais d'esprit, par dévotion et par bonne intention, encore que ce soit utilement fait de pratiquer celle du corps quand on peut le faire commodément. Entrez dit Jésus-Christ, dans votre chambre et priez la porte étant fermée. L'Époux a fait ce qu'il a dit, il passait la nuit en prières, non seulement se retirant de la compagnie des hommes, mais même de la présence de ses proches disciples. Du reste, on vous invite seulement à la solitude de l'âme.* (Serm. 40 in cantica)

Mais qu'est-ce que d'être seul ? Le même Saint répond pour moi : *Vous êtes seul si vous ne vous arrêtez pas à tout ce qui vous vient en la pensée, si vous n'êtes pas trop porté aux choses présentes, si vous méprisez ce qui est estimé de plusieurs, si vous avez un dégoût de ce que tout homme souhaite, si vous fuyez les débats, si vous ne vous ressentez pas de quelque dommage qu'on vous a fait, ni des injures qui vous sont dites. Autrement, vous ne serez pas seul, encore que vous soyez seul corporellement. Voyez comment vous pouvez être seul en compagnie de plusieurs, et comment vous vous trouvez entre plusieurs, quand vous êtes seul, parce que votre esprit se porte et s'arrête à trop de choses.*

Et qu'est-ce qu'un homme doit attendre d'un épanchement de son cœur à tout objet ? La boîte qui veut conserver des senteurs doit être close. Tandis que la tortue se tient cachée dans sa coque, elle est hors des périls des accidents infortunés, mais sitôt qu'elle met la tête hors de la maison, elle est sujette aux moindres atteintes. L'Aigle n'est jamais plus assuré que lorsqu'il demeure dans le haut des rochers inaccessibles. Tandis que l'on mène une vie retirée des troubles du monde, on est en sûreté, mais aussitôt qu'on sort de soi-même, et qu'on aime la hantise des hommes, on s'expose à beaucoup de dangers.

Parce que le Prodiges de l'Évangile alla de corps, mais beaucoup plus de l'âme, en un pays étranger et éloigné, il vécut licencieusement et en débauche ; mais rentré qu'il fut en lui-même, qu'il reconnut sa faute, qu'il fit une confession publique et bien humble, il est reçu en grâces et vit bien à l'avenir. Mais découvrons quelques amateurs de cette retraite de l'âme et le profit qu'ils en ont retiré.

Voici David, le premier qui fait cette démarche : *Qui me donnera des ailes comme à la simple Colombe, afin que je puisse m'envoler d'ici en quelque retraite assurée, où j'aie plus de repos et de tranquillité que je n'en aie ici ? Où je puisse descendre en moi-même, encore que je sois dans ce grand monde de ma cour, et tout ainsi que si j'étais dans un désert écarté, et au beau milieu des plus vastes solitudes.* (Ps 54, 7)

Et je veux croire qu'il pratiqua cette retraite, il me le persuade par ces paroles : *D'autant que je ne m'entends pas aux trafics, aux négociations et affaires du monde, par lesquels s'acquiert la prudence humaine, voire parce que je m'en suis du*

tout séparé et distrait, j'aurai plus de commodité et de facilité d'entrer, mon Dieu, en la contemplation de vos puissances et de vos grandeurs, et de penser à la vérité de votre justice, et au secret formidable de vos jugements inconnus. (Ps 70, 16)

St Paul sera le deuxième solitaire, lequel dit : *Notre conversation est au ciel, parce que mon cœur y est attaché, encore que je sois pèlerin sur la terre.* (Ad Philip. 3, 20) Et ailleurs, il dit : *Dieu nous a fait ressusciter ensemble avec Jésus-Christ, et nous a fait asseoir ensemble aux lieux célestes en Jésus-Christ, de cœur, d'âme et d'affection.* (Ad Ephes. 2, 6)

Voyez-vous, dit Saint Grégoire, comme Saint Paul (à l'exemple de l'Aigle) met son nid bien haut : *Il ne veut pas abaisser son esprit aux choses périssables, il ne veut l'arrêter aux choses basses et terrestres, encore qu'il soit habitant de la terre.* (Lib. 31 Moral. c. 19, in c. 39, Job) Peut-être que cet Apôtre était prisonnier lorsqu'il se disait être assis aux cieus avec Jésus-Christ, mais il se trouvait où il avait fiché son esprit tout embrasé de son Dieu, et non pas où sa chair tardive pour être encore mortelle, le retenait nécessairement.

Sainte Thérèse se présente à être la troisième solitaire ; elle était tellement recueillie que le chemin ne lui causait point de distraction, et il ne lui importait pas non plus de marcher que de demeurer, non plus les affaires que la quiétude, non plus les travaux que le repos ; elle était tellement plongée en l'oraison et en la présence de Dieu, qu'elle ne la perdait quasi jamais, mais ce n'était pas comme d'autres personnes dévotes, mais plutôt d'une manière très haute : car elle avait là au plus intime de son âme la présence des trois personnes divines, et les sentait en elle d'une merveilleuse façon, et il lui semblait qu'elles l'accompagnaient toujours, et pour cette cause elle ne sentait pas de solitude, et s'il eut été en sa puissance, elle n'eut voulu parler à personne, mais jouir de cette si douce compagnie. Il lui semblait quelquefois que son âme se perdait, étant toute ravie en Dieu, et en tirait de tels gains et profits spirituels, qu'il lui semblait qu'elle ne les eut pu acquérir en un an, encore qu'elle s'y eut étudié. Ô quels biens ne peut pas retirer une âme de la retraite spirituelle !

Sainte Catherine de Siennes conclura ce Chapitre, et toute cette matière de l'Aigle, amateur de la solitude. Cette Sainte Vierge s'était coupé les cheveux, afin de ne même pas penser au mariage, mais ses parents, indignés pour ce fait, l'en voulurent détourner et ne trouvèrent pas de moyen plus efficace que de l'appliquer aux offices vils et abjects de la cuisine, et de ne lui permettre aucun lieu retiré pour y vaquer librement à Dieu. Mais voyez comme l'amour de Dieu est ingénieux ; elle se bâtit dans son cœur un petit cabinet, lambrissé de planches de la volonté divine, dans lequel, comme

dans un ciel, elle demeurait joyeusement, saintement et continuellement, où elle s'enfermait tellement qu'elle ne pensait, ni parlait, ni faisait autre chose que ce qui plaisait à Dieu, ou qu'elle croyait être de sa volonté, et en cette sorte le St Esprit lui enseignait tout ce qu'elle devait faire ; elle n'eut jamais été plus recueillie parmi les creux des déserts qu'elle l'était au milieu des exercices de cuisine. C'est pour enseigner les personnes affairées à se dérober des négoce séculiers, au moins d'apprendre la façon de rentrer en elles-mêmes, et de se mettre bien souvent en la présence de Dieu, qu'on imitera l'Aigle en ce faisant, voire même on sera de vrais Aigles spirituels, pour aller jusqu'au ciel, quand on arrivera à l'heure de la mort.







CHAPITRE V

DE L'ALOUETTE

*présentée aux Prêtres et aux Personnes religieuses
qui chantent au chœur.*

LES noms sont quelquefois imposés aux hommes en raison de quelques qualités qu'ils ont ou qu'on prévoit qu'ils auront à l'avenir. Adam appela son troisième fils, Seth. Comme qui dirait mis à la place d'un autre, il le dit ainsi aussitôt que ce garçon naquit : *Dieu m'a donné un fils au lieu d'Abel que Caïn a mis à mort.* (Gn 4, 25) Abraham nomma son fils, Issac : *Risus*, ris, parce que Sara rit à la nouvelle non attendue qu'elle entendit d'un Ange qui prédit qu'elle aurait un enfant de son mari Abraham âgé de cent ans.

Si les noms sont donnés aux hommes convenables et propres à leurs qualités, l'imposition des noms peut semblablement convenir aux autres créatures pour quelque raison propre et particulière, selon le dicton ancien : *Les pièces de cet univers portent souvent les noms de ce qu'elles signifient, ou bien de ce qu'elles sont.*

Pour cette cause, quelques-uns ont dit que l'Alouette tire ce nom de *laude*, de la louange, parce qu'elle loue son Créateur par son ramage gracieux ou bien d'autant qu'elle est digne de louange, de ce que, battant continuellement des ailes, elle fait un long vol et haut contre l'ordinaire des autres Oiseaux, tellement que ceux qui la regardent la perdent bien souvent de vue, et d'autant plus qu'elle prend haut l'envol, d'autant plus chante-t-elle doucement, mélodieusement et plus souvent ; si elle repose sur la terre, elle chante peu ou point.

§ 1. *L'Alouette chante sept fois le jour.*

QUELQUES-UNS ont dit que l'Alouette s'élève de la terre vers le ciel sept fois le jour, pour louer son Créateur par son tirelire.

Ne dira-t-on point à bon droit que le Chantre Royal visa à cet Oiseau et apprit de lui à chanter sept fois par jour les louanges de Dieu ? C'est ce qu'il lui dit : *Oui, ô mon Dieu, je reçois une si grande consolation à vous louer, que je m'adonne bien souvent à ce saint exercice. J'ai choisi sept heures dans le cours ordinaire*

du jour, à chacune desquelles il ne manque pas de vous rendre mille actions de louanges, et là je vais, remémorant par mes Psaumes, Hymnes et Cantiques les merveilles infinies de vos jugements inscrutables, pleins de justice et d'équité. (Ps 118, 164)

C'est à vous autres, Prêtres et Âmes religieuses, que je présente l'Alouette tant louable, afin que vous l'imitiez en la louange que vous devez donner à Dieu sept fois le jour. Vous Prêtres, vu que vous avez choisi l'ordre et l'office sacerdotal et quand l'obligation qui est jointe à cet effet. Et vous, âmes religieuses, qui avez quitté la maison paternelle à ces fins, je dis pour donner le reste de votre vie à Dieu, passant les jours, voire les nuits en la psalmodie, pour commencer sur terre ce que vous devez faire au ciel en toute éternité, selon ce qu'en dit St Jean, parlant des 24 Vieillards qui en la présence de l'Agneau étant prosternés par terre : *Ils chantaient un cantique nouveau en l'honneur de Dieu.* (Ap. 5, 9)

Et cette troupe vue par le même Apôtre qui était presque sans nombre, composée de personnes de toutes sortes de nations, de tribus, de peuples et de langues, criait à haute voix et chantait : *Le salut est à notre Dieu, qui est assis sur son trône, et à l'Agneau.* (Ap. 7, 10) Et si David chante : *Si c'est à Dieu que la louange et la gloire appartiennent, que sa chère Sion lui doit chanter, l'Église son épouse, encore qu'elle soit parmi les traverses et les périls de ce monde, c'est bien à meilleure raison que les cantiques doivent s'entendre en la céleste Sion.* (Ps 64, 1)

C'est au Ciel, dit Saint Ambroise, que : *Les Anges louent Dieu et les Puissances des cieux lui chantent, et les Chérubins et les Séraphins disent d'une voix résonnante : Saint, Saint, Saint. Les vieillards et une troupe nombreuse, en guise de voix qui retentissent par l'écoulement doux de plusieurs eaux, chantent cette voix d'allégresse : Alleluia.* (In Præfat. in Ps. Davidicos)

L'institution de chanter en l'Église les heures canoniales est depuis les Apôtres, comme tous les anciens Docteurs montrent sur le passage, fut allégué du Psaume 118. Et St Basile dit, qu'encore qu'il ne faille jamais cesser de prier, néanmoins en raison que l'homme doit être discret en l'usage de ses exercices aussi bien spirituels que corporels, lesquels requièrent quelque relâche, il faut, dit-il, tenir la façon de lire les heures, laquelle a été prescrite du passé par des Saints Personnages, une partie devant le manger, partie après : *Afin qu'on aie une façon continue de louer Dieu sept fois chaque jour. C'est toujours pour imiter l'Alouette, qui chante autant de fois les louanges de son Créateur. Vous pouvez donc apprendre de cet Oiseau la psalmodie, les reprises des oraisons jaculatoires, et à darder vers le ciel, non sept fois seulement, mais cent et cent fois votre cœur par votre langue, pour surpasser l'Alouette qui n'a ni sens, ni mérite, par la répétition de ses airs mélodieux.* (Serm. 1 de Instit. Monastich.)

C'est ce que dit un écrivain pieux et docte de ce temps, lequel considérant le chant agréable de l'Alouette sept fois réitéré chaque jour, montrant comment les Prêtres doivent être, et sont semblables à cet Oiseau, par leur chant ecclésiastique, voire même comme ils le doivent surmonter, a dit : *Disons avec bonne et juste raison que les Prêtres (disons aussi les personnes religieuses) sont à l'Église de Dieu, ce que l'Alouette est à l'air, elle chante parmi l'air pur et serein ; mais Dieu avec toute la cour céleste entend plus volontiers les Prêtres et les Âmes religieuses chanter ses louanges par les sept heures canoniales de chaque jour et non seulement en un temps de l'année, mais tout le cours d'un an, au plus froid de l'hiver, aussi bien qu'au plus chaud de l'été, aux jours ombragés de nuées comme aux beaux et aux sereins, en quoi ils imitent les bienheureux (surpassant l'Alouette) qui louent Dieu, non pour un temps seulement ou pour quelques siècles, mais pour une éternité.* (Jacob, Lobbetius spe. Eccles. ac Relig. c. 11, § 2)

§ 2. *L'Alouette chante dès le point du jour.*

IL y a davantage d'autres qualités et choses dignes de considération en la pieuse Alouette, dont :

La *Première* est qu'elle chante principalement le matin, et par son chant matinal, elle annonce l'arrivée du jour. C'est ce que pratiquent les personnes vouées à Dieu qui chantent les heures de l'Église dès le matin ou à minuit, lorsque l'esprit est sans trouble et n'a pas encore les pensées fâcheuses des actions journalières, lorsqu'on trouve plus aisément Dieu qu'on ne le fait parmi les tracas et les fréquentes allées et venues de la journée.

C'est pourquoi Daniel était très exact en l'oraison matinale, il le dit ainsi : *Mon Dieu, mon Seigneur, la première œuvre que je fais à mon réveil, c'est de recourir à vous, de vous invoquer, vous prier, vous louer et bénir.* (Ps 62, 2) Et combien utile trouva-t-il cette oraison du matin, vu que les grâces spirituelles se recueillent principalement en ce temps-là ? Il le dit au Psaume 5 : *Je m'adresserai à vous avant que le jour paraisse, par une fervente oraison, et vous m'excuserez me voyant en prières dès le grand matin avant toute œuvre, comme étant l'heure la plus propice et la plus commode du jour, pour se présenter devant vous.* (v. 4)

C'est ce que reconnut très bien St Bernard traitant le passage de Salomon : *Ceux-là me trouveront, qui veilleront au matin pour l'amour de moi. Voyez-vous,* dit ce dévot personnage, *comme Dieu ne vous assure pas seulement qu'il vous aime, mais aussi qu'il a un soin particulier de vous, s'il remarque que vous pensez à lui ? Si vous veillez, il ne dort pas non plus. Levez-vous de nuit, au commencement*

des veilles, même prévenez-les, hâtez-vous autant qu'il vous plaît, vous le trouverez, mais vous ne viendrez jamais devant lui. Ce sera en vain, voire sans jugement que vous penserez en ceci faire quelque chose ou plus que lui ou devant lui, car il vous aime davantage que vous ne l'aimez, et il vous a aimé avant que jamais vous lui eussiez fait paraître votre amour. (Serm. 69 in Cant.)

Savez-vous ce que c'est de prier dès l'aube du jour ? C'est imiter les Anges, je le dirai après St Basile écrivant à St Grégoire le Théologien : *Qui a-t-il de plus heureux pour l'homme que d'imiter sur terre le chant des Anges, de commencer le jour par la prière, et d'honorer le Créateur de toutes choses par les hymnes et par les cantiques, et comme assaisonner avec le sel toutes ses actions ? Car comme le sel donne goût aux viandes, et empêche la pourriture : ainsi l'oraison du matin fait que l'homme ne tombe pas en péché, ou plus rarement le reste du jour.* (Ép. 1)

La Madeleine, vraie et sainte, Pénitente, étant enivrée de l'amour de Jésus-Christ, le chercha de grand matin au sépulcre, et sa diligence lui fit voir la toute première son bon maître qu'elle cherchait.

Les Païens même ont jugé le temps du matin propre à prier, et l'ont ainsi pratiqué. C'était ce que commandait et pratiquait Apollonius Thyaneus, il disait : *Il faut converser avec les Dieux à l'aube du jour.* Virgile dit : *Le jour doit commencer avec le grand Dieu Jupiter.* (Ecloga 3) Et à meilleure raison, il faut dire à Dieu : *L'entrée du jour, mon Dieu, commencera avec vous et finira pour vous.* (Virg. Ecloga 8) Si vous désirez entendre d'autres louanges de l'oraison du matin, voyez ce que nous en avons dit en la Sainteté de vie tirée de la considération des fleurs, chapitre 16 de la Marguerite, § 1.

§ 3. *L'Alouette chante mélodieusement lorsque le ciel est beau et clair, elle se tait quand l'air est nuageux.*

LA seconde chose qui mérite d'être considérée en l'Alouette, c'est qu'elle gazouille un chant mélodieux, et presque continu, quand l'air est serein, mais elle semble muette quand l'air est ombragé de nuages. Le Ciel beau et serein représente la bonne conscience, laquelle n'est couverte d'aucunes nuées, ni d'aucunes ténèbres de péché ; mais l'air nuageux montre une âme vicieuse. C'est celle-là que les Prêtres principalement et les personnes religieuses doivent procurer.

Et combien grands sont les biens qui l'accompagnent ! Salomon dit : *C'est un festin continuel que la bonne conscience sans aucun remord de péché, la tristesse est bannie de ce convive, il n'y a que la liesse qui s'y retrouve.* (Prou. 15, 15) *Voulez-vous chasser la tristesse ?*, demande St Bernard. *Vivez bien, la bonne vie est toujours*

joyeuse, mais la mauvaise conscience est toujours en peine. (Tract. De interiori domo. c. 45) Et ailleurs, il dit : *Il n'y a rien de plus joyeux, rien de plus assuré, rien de plus riche que la bonne conscience. Que le corps presse l'homme autant qu'il peut, que le monde l'attire par ses amorces, que le Diable l'épouvante, elle demeurera cependant en sûreté. Elle ne se souciera de rien à la mort, ni quand elle sera présentée à Dieu pour recevoir sa dernière sentence.* (Eodern tract. c. 22)

J'ajoute à tout ceci qu'elle sera assurée d'obtenir de Dieu ce qu'elle lui demandera, car, au dire du même : *La bonne conscience est le temple de Salomon, un champ de bénédiction, un jardin de plaisirs, une litière de fin or, la liesse des Anges, l'arche d'alliance, le trésor royal, le plaisir de Dieu, la demeure du St Esprit, un livre fermé et scellé qui doit s'ouvrir au jugement dernier.* (Suprà.) Voilà bien des titres d'honneur et des prérogatives de la droite conscience, qui lui donnent crédit et autorité d'obtenir de Dieu tout ce qu'elle lui demandera : *La joie d'une bonne âme est en Dieu* (dit le Père à Lapide), *elle est avec Dieu et provient de Dieu, c'est pour cela qu'on peut la nommer toute divine, céleste, très pure, très noble et éternelle.* (In c. 30, Eccl. n. 16)

Je ne puis laisser d'autres beaux passe-droits de la bonne conscience apportés par Hugues de Saint-Victor, lequel dit : *La conscience tranquille est celle-là qui agréée par sa douceur à tous, et qui n'est fâcheuse à personne, elle se sert de son ami pour lui témoigner sa bienveillance, de son ennemi pour s'exercer à la patience de tous pour leur montrer de l'affection, et de la largesse à qui elle peut. Dieu ne lui impute pas ses péchés puisqu'elle ne les a point faits, ni ceux d'autrui, parce qu'elle ne les a point approuvés ; il ne l'accuse point d'aucune négligence, d'autant qu'elle n'a point dissimulé les fautes d'autrui en se taisant.* (Lib. 2 de ami. vel de anim. 3, 11)

Et où aboutissent toutes ces belles prérogatives de la conscience exempte de péché ? À un octroi de ses requêtes faites à Dieu, selon l'assurance qu'en donne St Jean quand il dit : *Mes bienaimés, si notre cœur ne nous tourmente point, nous aurons de l'assurance envers Dieu et nous recevrons tout ce que nous lui demanderons ; parce que nous observons ses commandements et que nous faisons tout ce qui lui plaît.* (1. Joan 3, 21-22)

Si la bonne conscience obtient de Dieu ce qu'elle désire, la mauvaise ne doit pas espérer aucune faveur du ciel : *Le mal ne demeure pas impuni auprès de Dieu, comment donc penserait-il être exaucé.* (In Proverbijs) Le bon aveugle, illuminé par notre Seigneur quant au corps, vit clair aussi des yeux de l'âme, quand il dit : *Nous savons que Dieu n'écoute pas ceux qui vivent mal : mais si quelqu'un est son serviteur, et fait sa sainte volonté, il lui accorde sa requête.* (Joan 9, 31)

C'est ce qu'il avait dit à son peuple judaïque longtemps auparavant par son Prophète : *Encore que vous priez beaucoup, je ne vous exaucerai point, parce*

que vos mains sont pleines de sang, c'est-à-dire de péché, de qui le sang en est la figure.

(Isaïe 1, 15)

Le bon Ermite appelé Marc voulait dire : *C'est une chose impossible de plaire à Dieu quand on a la conscience chargée de vices.* (De lege spirituali) C'est à quoi visait St Augustin par cette belle sentence : *Faites quel jugement il vous plaît d'Augustin, je méprise tout ce qu'on juge, pourvu que ma conscience ne porte pas sentence contre moi en la présence de Dieu.* (Contra Secundinum)

La glorieuse Mère de Jésus-Christ déclara un jour comment les prières qui proviennent d'une mauvaise conscience ne lui agréent point ; ce fut en la personne d'un jeune homme, qui disait souvent le chapelet en son honneur ; elle lui apparut avec un vase en main qui était extrêmement dégoûtant et sale, mais plein d'une liqueur très douce, laquelle semblait lui présenter à boire. Comme le jeune adolescent s'étonnait de ceci, la bienheureuse Vierge qui faisait plus d'estime de la bonne conscience que du récit du chapelet, lui dit en peu de mots : *Sachez, mon fils, que vos rosaires et patenôtres me sont très agréables ; mais j'ai en horreur le corps duquel elles sortent (à savoir votre âme) de ce que vous vous adonnez à la vilenie ;* lesquels paroles et reproches de la Sainte Vierge lui donnèrent si avant au cœur, et le touchèrent si vivement, qu'il quitta aussitôt les vilenies, et se remit à bon escient à bien faire. Les oraisons ne plaisent pas non plus au fils ni à la mère, à Jésus ni à Marie, lorsqu'elles leur sont présentées par une conscience méchante.

(Albertus Castellanus Ordinis Prædic. I. de mirac. rosarij B.M.V.)

Mais j'ai un mot à dire touchant le silence de l'Alouette, qui ne chante point quand le ciel est couvert de nuages et d'obscurité ; c'est qu'il ne la faut point imiter en ceci, il faut chanter les louanges de Dieu au temps de l'obscurité aussi bien que de la prospérité, ce qui est grandement agréable à Dieu, et le récompense richement, voire en ce monde. Ce fut ce que pratiqua un jour un Religieux, et certes il lui en revint du grand bien, car Dieu opérait par son moyen plusieurs miracles, voire même par ses habits et par sa ceinture, lesquels guérissaient ceux qui s'en revêtaient. *Son Supérieur considérant attentivement les merveilles qui se faisaient, et que son sujet n'éclatait pas en quelques vertus particulières, et qu'il ne paraissait pas plus saint que les autres, il l'appela à soi et lui demanda quelle était la cause de tant de miracles ; le Religieux lui répondit qu'il ne savait pas d'où cela procédait, car dit-il je ne prie point davantage que les autres, je veille comme eux, je ne travaille et je ne jeûne pas plus qu'eux ; il y seulement une chose particulière en moi, c'est que la prospérité ne m'élève point, et l'adversité ne me fait pas perdre courage, soit pour ce qui me touche, soit pour le respect des autres. Mais quoi, repartit l'Abbé, n'avez-vous pas été troublé quand un soldat naguère brûla*

notre grange ? Rien pour tout, répondit le Religieux, j'ai laissé le tout à la sainte providence de Dieu : Si j'ai peu, je le reçois avec action de grâces, si j'ai davantage, j'en fais de même. Alors le Préfet reconnut clairement que la conformité de la volonté de ce Religieux avec celle de Dieu, pour le louer en l'adversité comme en la prospérité, était la cause de tant de miracles, et combien Dieu se plaît au chant de louange qu'on lui donne au temps de l'adversité. (Specul. Exem. dist. 6 Exem. 74 Ex Cesarie)

Saint François d'Assise ne fut pas moins conforme au bon vouloir de Dieu, car ce Saint patient étant affligé de plusieurs maladies, et si grièvement qu'il n'avait aucune partie de son corps libre de douleur, et si longtemps qu'il n'avait presque sur les os que la peau, il appelait cependant ses douleurs ses chères sœurs. Et voici un beau trait de la conformité de sa volonté à celle de Dieu, c'est qu'étant exténué et extrêmement affaibli, baisant la terre, dit : *Je vous remercie mon Seigneur et mon Dieu de ce que vous m'avez fait la grâce d'endurer toutes ces douleurs, et je vous prie, si tel est votre bon plaisir, de les augmenter et de m'en envoyer cent fois autant ; car ce me sera un contentement très grand que vous me fassiez souffrir en ce monde, sans m'épargner, parce que l'accomplissement de votre saint vouloir cause en moi un singulier plaisir.*

L'Alouette avance encore un beau document spirituel, c'est que son naturel est tel quelle semble faire tout par manière d'acquit, excepté le vol, par lequel elle donne jusqu'au plus haut de l'air pour chanter les louanges de son Créateur ; elle dédaigne même les rameaux des arbres les plus hauts, ne s'y voulant pas brancher, parce qu'ils tirent leur nourriture de la terre. L'Alouette a un corps mortel, qui ne se nourrit point de vent mais a besoin d'aliment ; il y a mâle et femelle, et ils élèvent leurs petits, néanmoins cet Oiseau presque tout céleste accomplit tous ses devoirs, seulement en passant, comme s'il se jugeât créé principalement, et presque seulement pour louer Dieu.

Quelle honte pour les personnes ecclésiastiques et religieuses, si elles se laissent surmonter par l'Alouette en l'obligation qu'elles ont de bénir Dieu par le chant de l'Église. Elles n'ont aucun sujet de nonchalance en ce saint exercice ; vu que c'est leur vocation, elles gardent continence, elles n'ont ni femmes ni enfants, libres de fardeau lourd et pesant du mariage, n'ayant à qui complaire sinon Dieu.

Saint François d'Assise le pratiquait autrement, car on dit de lui qu'il prenait grand plaisir à voir et à écouter les Oiseaux chanter, mais surtout la vue et l'ouïe des Alouettes qui chantent mélodieusement le récréait grandement ; il leur adressait ses paroles, comme il eut fait à quelques créatures raisonnables, et voulait les inviter à remercier Dieu par leur doux ramage,

et leur chant le conviait de même à rendre grâces à Dieu par la lecture de l'Office divin. Il disait que les Alouettes montent droit au ciel et chantent aussitôt qu'elles ont trouvé et mangé quelque grain gisant par terre, comme pour un remerciement de leur nourriture donnée par Dieu leur nourris-sier ; il ajoutait qu'elles louent continuellement leur Créateur, pour que les personnes dédiées à Dieu sachent qu'elles sont appelées à l'état ecclésiastique ou religieux, afin de le louer sans cesse, soit par la psalmodie, soit par la sainteté de vie, soit par la prédication, pour ceux qui sont choisis pour exercer cette charge apostolique et divine.







CHAPITRE VI

DE LA CHAUVE-SOURIS

présentée aux Luxurieux.

LES qualités de la chauve-souris donnèrent sujet un jour à un homme d'esprit d'avancer cet Apologue industriel. Il dit qu'il fut ordonné par édit que tous les Oiseaux devaient être bannis ; la Chauve-Souris alléguait aussitôt pour sa défense qu'elle était Souris, et de fait elle en a la tête et le poil. Mais comme on arrêta en un autre temps par une autre constitution, que toutes les Souris devaient être exilées, elle dit qu'elle n'était pas sujette à cette loi parce qu'elle était un Oiseau, et de fait elle sait voler, elle n'a que deux pieds comme les Oiseaux, tellement que je la nomme et je la mets entre les Oiseaux avec de bons auteurs, et comme Oiseau je la présente aux Luxurieux.

§ 1. *La Chauve-Souris, par son vol du soir, représente le Luxurieux adonné aux œuvres des ténèbres.*

Saint Basile parlant de cet Oiseau de nuit dit : *La Chauve-Souris est un animal qui aime l'obscurité de la nuit et qui se retrouve volontiers dans les ténèbres ; elle ne peut supporter la splendeur du Soleil et demeure avec plaisir dans des lieux déserts. C'est pour cela qu'elle se tient de jour dans les crevasses, dans les trous souterrains et dans les cavernes où elle vole de jour, parce qu'il n'y a aucune lumière ou bien peu, laquelle sa vue trop faible ne peut supporter. « Excellentia sensati corrumpit sensum », dit le Philosophe. (In c. 2, Isaïe sub finem)*

Ah ! les hommes voluptueux, amateurs de ténèbres, c'est votre péché noir qui est ici représenté : *Tous ceux qui font mal baissent la lumière et ne veulent pas venir au jour, de peur que leurs œuvres ne soient reprises, mais principalement les personnes qui suivent les désirs déréglés de leur chair et cherchent comme la Chauve-Souris les lieux obscurs et écartés de la vue des hommes, pour commettre leurs offenses honteuses.* (Joan 3, 20)

Le mot de fornication confirme cette vérité, lequel est dérivé du mot *Fornix* qui signifie voûte de simple arcade à l'exemple de celles des caves, dans lesquelles les filles de joie auprès des Romains avaient leur demeure. Les autres le disent dérivatif de *Furnus* pris quelquefois des anciens pour

furnus, obscur, ténébreux. Les filles perdues d'honneur et de réputation se nommaient aussi Summaniana, qui habitent sous les murailles, parce que la retraite de leurs vilenies honteuses était dans des grottes sous les murailles des villes : Et de vrai, c'est un péché plein de honte et d'ignominie. Ce qui advint un jour à Saint Ephrem le montrera clairement. Il fut sollicité à mal par une femme impudique à laquelle il sembla promettre qu'il voulait condescendre à sa volonté, pourvu que cela se fît au lieu qu'il lui désignerait, à quoi elle s'accorda aussitôt ; le chaste et vertueux Ephrem la mena au lieu du marché de la ville, où étant arrivé, il lui dit que c'était là la place qu'il avait choisie pour le fait dont elle l'avait requis. Comment, répartit cette effrontée, n'aurions-nous pas de honte de commettre cette action honteuse en la présence des hommes ? Mais, répliqua St Ephrem, ne faut-il pas craindre Dieu davantage que les hommes, qui est partout, qui sonde les cœurs et les reins, et qui nous verrait offensés, encore bien que nous fussions cachés mille lieux et davantage sous la terre ? Ces paroles ne furent pas vaines, car elles touchèrent si vivement cette vilaine, qu'elle abandonna ses plaisirs charnels et, retirée qu'elle fût de la compagnie des hommes, elle mena une vie pleine d'austérité, accompagnée d'une garde soigneuse de sa chasteté.

(Simeon Metaphrastes in eius vita)

C'est donc un péché honteux puisqu'il fuit la vue des hommes ; péché qu'on n'ose presque déclarer en confession, où cependant il n'y a que Dieu qui le sait, et le Prêtre, qui a la bouche tellement fermée qu'il se doit plutôt laisser découper en mille pièces, que de manifester la moindre offense vénielle qu'on lui a confessée. C'est bien une offense des ténèbres qui fuit tellement le jour et la connaissance du médecin spirituel, qui l'écarterait aussitôt si on lui manifestait.

Voyez comme la Ste Écriture prouve combien ce péché est ténébreux, premièrement en Job, où il est écrit : *L'œil de l'adultère prend garde à l'obscurité, et dit : Personne ne me verra, et il couvrira sa face. Si l'aube du jour paraît soudainement, il estime que c'est l'ombre de la mort, tant il craint d'être découvert des hommes, se persuadant follement que Dieu ne le voit pas.* (24, 15-17)

Saint Jean Chrysostome décrit naïvement bien l'appréhension que le luxurieux a des hommes : le plaisir, dit-il, est d'un moment, mais la douleur qui l'occasionne est continuelle ; ils sont assaillis de crainte de toutes parts, ils sont toujours en soupçon et en anxiété : *L'adultère craint tous les coins de la maison, ses serviteurs qui savent son offense, et ceux qui ne le savent point, celle qu'il a corrompue et son mari qu'il a injurié par le tort qu'il a fait à sa couche maritale. S'il est couché, s'il est à table, s'il se promène, soit de jour, soit de nuit et parmi ses songes, il lui semble qu'il voit les images de son iniquité.* (Conc. 1. de Lazaro) *Il mène la vie de Caïn gémissant et tremblant sur la terre, encore que personne ne sache son péché, mais*

il a au-dedans et bien avant en l'âme le feu qui lui brûle la conscience.

L'Écclésiastique condamnant celui qui rompt la foi promise au St Sacrement de mariage et croit être bien caché parmi les ténèbres et bien couvert par les murailles du logis où il offense, comme si Dieu ne perçoit pas tout par son œil clairvoyant, dit : *Il n'a point entendu que l'œil de Dieu voit toutes choses ; il n'a point connu que les yeux du Seigneur sont plus luisants que le Soleil, ni comme ils regardent toutes les voies des hommes, le fond de l'abîme et les parties les plus secrètes des cœurs humains.* (Cap. 23, 27-28) Et puis en concluant, il dit : *Dieu connaît toutes choses avant même qu'elles fussent créées : et après qu'elles sont faites, il les considère toutes attentivement.* (n. 29)

L'Écriture montre par exemple ce péché des ténèbres, comme elle a fait de paroles. C'est par la vilenie d'un Roi incestueux qui aimait les ténèbres ; c'était Hérode qui ne pouvait supporter la répréhension de St Jean Baptiste, qui était une loupe ardente et luisante, et mettait son péché au jour, lui disant : *Il ne vous est pas licite d'avoir pour femme celle qui est alliée par ménage à votre frère.* (Marc 6, 18) L'Écriture parle aussi de David qui cacha son péché ténébreux plusieurs mois, jusqu'à ce que Nathan lui fit détester. Elle fait mention des Sodomites qui, voulant entrer dans la maison de Loth pour y assouvir leur pulsions charnelles, furent faits aveugles depuis le plus petit jusqu'au plus grand, belle figure des ténèbres du péché charnel.

Mais pour retourner à la Chauve-Souris, n'avez-vous pas remarqué ses ailes et son vol ? Elle a deux peaux en guise de parchemin au lieu d'ailes ; elle vole proche de la terre. Et Saint Basile, comparant les Religieux inquiétés, et qui courent d'un Monastère à l'autre aux Chauve-Souris, dit de ces Oiseaux de nuit : *Elles n'ont jamais un vol droit, mais biaisé et incertain, donnant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre sans tenue et sans garder l'ordre usité des autres Oiseaux.* (Constit. Monas. c. 9)

S'il y a vice qui face ramper l'homme par terre, sans lui permettre de prendre l'envol vers le ciel, c'est la volupté charnelle, laquelle le rend semblable au pourceau qui se vautre continuellement dans la fange, et ne regarde autre chose que l'ordure ; si vous le forcez à regarder le ciel, il grogne, il crie comme si vous lui plantiez le couteau dans la gorge pour lui ôter la vie ; ainsi le voluptueux est toujours attaché aux choses basses et qui ressentent son pourceau, sans jamais contempler les objets célestes. C'est de quoi parle St Paul, se plaignant du Luxurieux : *L'homme sensuel et charnel ne comprend pas ce qui est de l'esprit de Dieu, ni ce qui est du ciel.* (1. ad Cor. c. 2 n. 14)

Comme les Anciens consacraient divers Oiseaux aux Dieux, ils dédient la Chauve-Souris à Proserpine, Reine des Enfers, femme de Pluton qui en

est le Dieu (au dire des Poètes) ; n'est-ce pas pour dire à notre propos que le Luxurieux se donne à l'Enfer, puisqu'il ne veut pas goûter les choses célestes ?

Si la Chauve-Souris a un vol biaisant, c'est ce que fait l'homme impudique. Salomon en décrit un semblable en ses Proverbes, où il dit : *J'ai regardé par les treillis de la fenêtre de ma maison, et je vois un jeune homme insensé qui passe par la rue, il marche auprès du coin de celle-ci, de peur d'être vu, s'il marchait droit par le milieu, et va à pas de larron auprès de la maison de la fille débauchée, sur la brume, un jour saillant, en ténèbres et à l'obscurité de la nuit.* (7, 6-7-8-9) Ne voilà-t-il pas la description propre à la Chauve-Souris ?

Mais ce qui est bien digne d'admiration et de compassion tout ensemble touchant la Chauve-Souris, c'est que par la tromperie du Diable, quelques-uns ont été frappés d'un tel aveuglement de l'âme qu'ils ont tenu pour un Dieu et comme tel ont adoré cet Oiseau qui, par son seul regard, cause de l'horreur à l'homme. Qu'est-ce que l'homme lascif fait autre chose que de tenir sa chair pour son Dieu, quand il ne lui dénie rien des plaisirs illícites qu'elle désire. Mais comment se comporte-t-il à l'endroit de celle qu'il aime éperdument, ne l'adore-t-il pas ? Il la loue pour sa beauté, pour sa galanterie et pour son habileté. Il lui dit que ses yeux sont comme deux étoiles luisantes, que ses cheveux surpassent l'or, que sur ses appâts corallins, et que sur le vermillon de ses joues, la grâce y sied, que ses paroles toutes de miel sont autant de dards d'amour. Il lui jure que ses cheveux blonds et frisés de nature, que la lumière et l'éclat de ses yeux, et que ses profils très bien proportionnés de sa face, lui ont ravi le cœur, que son âme est davantage où elle aime, qu'elle n'est en ce qu'elle anime, qu'il languit, qu'il meurt et qu'il trépasse à la seule souvenance de sa belle grâce, que tout son plaisir est qu'elle lui avance quelque sujet de lui témoigner sa fidélité, et qu'elle lui donne l'occasion de mourir mille fois (s'il se pouvait faire) pour elle. Il s'appelle son serviteur et son esclave, il la nomme sa maîtresse, ses amours, son cœur, son tout, il lui baise les mains, les pieds, et fait toutes sortes d'actes de soumission.

Que ferait pour Dieu, ce qu'un fol et passionné amant fait pour une carcasse puante ? N'est-ce pas idolâtrer que de se comporter de la sorte et comme rendre le culte et l'honneur de Divinité à une créature mortelle, et peut-être remplie de vices ? Qu'est-ce qui a rendu Salomon idolâtre et qui lui a fait ériger des temples aux faux Dieux, sinon l'amour désordonné des femmes qu'il allait comme idolâtrant, pour lesquelles il laissa le culte qu'il devait à un seul Dieu, pour se donner au Diable ?

§ 2. *La cruauté et la laideur de la Chauve-Souris montre les effets de la Luxure.*

LA première qualité de la Chauve-Souris, outre celles que nous avons rapportées au paragraphe précédent, c'est sa cruauté envers l'homme. L'on trouve peu d'Oiseaux qui fassent la guerre à l'homme ; la Chauve-Souris presque seule l'attaque et lui porte dommage. Elle a des dents aiguës, elle mord de nuit la personne dormante qui a quelque partie du corps découverte, elle est fort friande du sang humain, elle le suce de tout son saoul.

St Isidore et Albert le Grand disent que dans les régions chaudes, l'on trouve des Chauve-Souris beaucoup plus grandes que les nôtres et si pleines de cruauté qu'elles assaillent hardiment les faces des hommes veillant, arrachant aux uns le nez, les oreilles, aux autres quelque autre partie.

Quelque Écrivain, traitant de ces Oiseaux, nous a laissé par écrit, qu'aux Indes Orientales, il y a quelque contrée où les Chauves-Souris sont si grandes et si cruelles, qu'elles attaquent les passagers et, les ayant frappés de leurs ailes, les jettent par terre et en tuent un bon nombre, comme il appert par les os et les cadavres des hommes misérablement mis à mort, desquels les vallées sont remplies.

Entre mille effets vicieux et redoutables de la lubricité, je mets sa cruauté, laquelle paraît aux maux qu'elle apporte souvent, voire au corps, car elle cause la sciatique et autres maladies des jointures, maux extrêmement sensibles, parce qu'ils se retrouvent en ces parties grandement susceptibles de douleur. La Luxure en outre produit la fièvre hectique enracinée dans les os et autres fièvres bien fâcheuses, elle introduit le mal caduc, qu'on nomme vulgairement le mal de Saint-Jean et les douleurs coliques. Elle laisse quelquefois après soi, la gale, la grande vérole, la peste. Elle est la source de l'hydropisie, de la paralysie, des douleurs de crâne et de la chute du poil. La douleur de la vessie, le crachement de sang et les plaies souvent incurables sont les effets de l'incontinence. Enfin, elle engendre les douleurs universelles de tout le corps et les morts subites.

Et si nous croyons Saint Jean Chrysostome, le plaisir sensuel est pire que le poison quel qu'il puisse être ; voici ses paroles et la raison de son dire : *Le venin qui cause la mort ôte aussitôt la vie à celui qui le boit et donne la mort insensiblement, tellement que celui qui meurt empoisonné ne sent quelquefois aucune douleur : mais les plaisirs charnels font vivre ceux qui les expérimentent d'une vie plus fâcheuse et douloureuse que plusieurs morts s'ils pouvaient mourir plus d'une fois.*

Je ne dis rien de la cruauté de ce vice envers les âmes ; car si le gourmand offense par son ventre, le larron par la main, le détracteur par la langue, le voluptueux offense par tout son corps, et par celui qu'il excite à offenser avec lui, tuant l'âme de l'un et de l'autre.

La *seconde qualité* vicieuse de la Chauve-Souris est la laideur ; elle a plus de ressemblance avec un monstre hideux qu'avec un Oiseau. Sa tête est semblable à celle de la Souris ; elle a quatre oreilles, deux petites et deux grandes, son bec a une large et ample ouverture, ses narines ressemblent à celles d'un veau, elle a vingt-quatre dents, ses mâchoires sont revêtues d'un long poil noir, sa langue est longue à la manière de celles des animaux qui se repaissent de chair, sa prunelle tire sur la couleur noire, elle a des mamelles semblables à l'homme et à l'Éléphant, elle a des peaux comme du parchemin au lieu d'ailes, deux pieds et une queue ou bien quelque chose qui lui ressemble. N'est-ce pas là un Oiseau monstrueux, et comme un monstre en nature, mais bien de laideur et causant de l'horreur à celui qui le considère ? Ce n'est point sans raison que les Peintres voulant donner de la crainte aux hommes par les portraits des Diables, ils les représentent souvent sous la forme de Chauve-Souris.

Ah ! Luxurieux que vous êtes difformes en l'âme, vu que Dieu dit de ne pas la reconnaître, et qu'il la désavoue pour sienne. Mais d'autant que cette laideur provient aussi de tous les autres vices mortels, je me veux arrêter sur celle qui se voit, qui est la difformité corporelle.

Salomon parlant de l'adultère, dit : *Celui qui pèche contre la continence de mariage se rend laid et ignominieux, et la note de son infamie ne s'effacera jamais.* (Pron. 6, 32-33)

Le Prophète Jérémie, louant hautement les Nazaréens, hommes religieux et chastes, parle ainsi à leur louange : *Les Nazaréens étaient plus blancs que la neige, plus nets que le lait, plus vermeils que l'ivoire ancien, plus beaux que le saphir.* (Thren. 4, 7) Mais après, il blâme les hommes impudiques, et montrant leur laideur : *Ils sont faits, dit-il, plus noirs que les charbons, noirceur qui fait qu'on ne les reconnaît plus, en raison de la difformité de leurs faces.*

Tel fut le visage de l'adultère, au dire de Thomas Cantipratanus, duquel j'ai parlé au Chapitre 17 § 2 de la Sainteté de vie tirée de la considération des fleurs, en la Violette de trois couleurs ou des Pensées ; mais d'autant que cette histoire a été seulement insinuée en trois mots, elle est digne d'être décrite avec ses circonstances comme elles sont rapportées par cet écrivain. Il dit donc que *ce vilain ayant commis une nuit quelque acte charnel contre la foi donnée au mariage, retourna en son logis éclairé de la lueur de la Lune ; comme*

*sa femme regardait par la fenêtre si son mari rentrait, l'apercevant de loin, elle jeta aussitôt un cri horrible, lequel excita les domestiques ; les serviteurs et les servantes accoururent pour connaître ce que pouvaient signifier les clameurs et les voix effroyables de leur maîtresse ; sachant la cause, ils virent pareillement leur maître si défiguré qu'ils se mirent semblablement à crier et se troublèrent comme à la vue d'un Diable. Cet adultère reconnu aux cris épouvantables de toute sa famille qu'il y avait du changement en son visage, et que Dieu par son juste jugement, selon la vilenie de son offense, lui avait rendu la face pleine d'ignominie et de laideur. (Lib. 3 de Universo 30, 40) Vraiment, il pouvait dire avec David : *La confusion a couvert mon visage. Mon ignominie a été telle que personne ne m'a voulu reconnaître ; mes plus proches, mes frères, mes compatriotes, ma femme et mes domestiques m'ont rejeté, m'ont tenu pour étranger et ont demandé d'où j'étais.* (Ps 68, 8-9)*

Etant donc honteux de lui-même, il se cacha jusqu'au matin. Le jour étant venu, il s'achemina vers l'Église pour nettoyer son âme de son péché par le Saint Sacrement de Pénitence, et pour recouvrer par celui-ci sa forme accoutumée. Il rencontre en son chemin les bergers qui menaient le bétail aux champs, lesquels prirent la fuite à la seule vue de cet homme monstrueux, les bêtes en firent de même, meuglant horriblement, comme si l'éclair et le tonnerre grondant les eut menacées de quelques malheur voisin, de même tous ceux qui lui venaient en rencontre fuyaient au plus tôt. Quelque Prêtre étant à la porte de l'Église pour lire ses Heures Canoniales, aussitôt qu'il aperçut cet homme, fit le signe de la Croix, et rentra dans l'Église, tirant la porte après lui. Alors ce pécheur, les genoux à terre à l'opposite de la porte de l'Église, dit au Prêtre à haute voix : *Ayez pitié de moi, ô saint Père ; ayez compassion d'un pauvre pécheur ; je ne suis pas celui qu'il vous semble, mais cette laideur m'est arrivée justement en raison de mes péchés ; Dieu m'a donné à bon droit une face de lutin et semblable à celle du Diable. S'il vous plaît, enjoignez-moi telle pénitence qu'il vous plaira ; quant au reste, j'attendrai de la main de Dieu ce qu'il voudra faire et comme il voudra disposer de moi.* Il se confessa tout baigné de larmes et aussitôt il recouvra sa forme ancienne. J'ai vu plusieurs personnes, dit le rapporteur de cette punition, qui avaient connu cet adultère, et m'ont fait le récit de tout ceci, l'assurant être très véritable.

Mais qu'est-ce que Dieu veut signifier par ce châtiment, n'est-ce point pour montrer, comme par une figure, quelle doit être la laideur d'une âme infectée de vilenie, vu qu'elle rend le corps si difforme et avec la ressemblance du Diable.

Fuyez donc, homme luxurieux, ce vice ténébreux ; St Paul vous prie instamment que vous l'abhorriez : *Rejetons*, dit-il, *les œuvres des ténèbres.* (Ad Ro. 13, 12)



Hōnore ton Pere et ta mere Exod. i. 23
A ce que tu viue longuement



CHAPITRE VII DE LA CIGOGNE *présentée aux Enfants.*

§ 1. *La piété de la Cigogne envers ses enfants.*

C'EST le jugement de tous les écrivains qui traitent de la Cigogne que cet Oiseau a été de tout temps, comme il est encore, un symbole de la piété d'un enfant à l'endroit de ses parents ; ce que les Égyptiens ont très bien représenté par les sceptres royaux au haut desquels la tête d'une Cigogne, et au bas le pied d'un cheval marin, pour enseigner que les Rois sont les Pères de leurs inférieurs de qui ils requièrent le respect et autres devoirs de bons sujets ; et pour montrer que la piété doit se retrouver chez les enfants envers leurs géniteurs, chassant l'impiété signifiée par le cheval de mer, lequel se rue comme un païen et traite mal son père, animal tout contraire à la Cigogne qui est pieuse envers ceux qui lui ont donné la vie après Dieu.

Ces hommes sages par trop amoureux de la Cigogne tenaient et gardaient religieusement comme sainte et sacrée l'eau où ils l'avaient vu boire, pour sa propriété et piété naturelle à secourir ses Père et Mère, de sorte qu'ils n'estimaient pas de purgation plus efficace ni de purification plus sainte que celle qui se faisait de l'eau où cet Oiseau pieux semblait avoir par son attouchement imprimé cette piété.

St Ambroise, parlant de cette piété, dit : *Les Romains ont donné le nom d'Oiseau pieux à la Cigogne, ce qu'à grand peine a été octroyé à un seul Empereur par quelque décret du Sénat. Il fit peut-être quelque allusion à l'écriteau qui se voit sur les pièces de monnaie de l'Empereur Adrien, où l'on voit d'un côté une Cigogne avec ces mots : Pieta Augusta (la piété d'Auguste ou impériale).* (Lib. 5 Hexamer, c. 16) Et de fait, la Cigogne en la langue sainte, qui nomme toutes choses selon leur propriété cachée, s'appelle *Chasida*, c'est-à-dire débonnaire, charitable ; c'est toujours pour la confirmation de la piété de cet Oiseau, lequel si soigneusement, et au péril même de sa vie, aide et secourt ses parents en leur vieillesse, sans jamais les abandonner. (La Rivière, 1, 6)

Gardez-vous enfants d'être moins soigneux et moins pitoyables à l'endroit de vos pères et mères que la Cigogne envers les siens ; acquittez-

vous de vos obligations, lesquelles sont bien pressantes puisque Dieu les commande, la nature les ordonne, les Païens les observent et les bêtes même les gardent, et vos parents vous les demandent justement avec droit et raison. Et il n'y a aucune chose qui doive être plus chère aux enfants après Dieu, que leur père et mère : qui les estime, s'estime lui-même, voire fait estime à Dieu, puisqu'ils sont ses vicaires, et comme une sienne image vivante, d'où vient que Platon a dit : *Il n'y a aucune image ni simulacre qui doit être plus respecté et plus prisé après les Dieux que les Pères et Mères cassés de vieillesse, et Dieu prend plaisir en l'honneur qu'on leur fait.* (Lib. 11 de Legibus)

Et voyez de grâce comme Dieu fait grand cas des parents ; car aussitôt après les commandements qu'il a donnés à l'homme en la première table de la loi pour le regard de sa personne ; il met pour le premier commandement de la seconde table, l'honneur que l'on doit à ses parents, vu qu'ils sont comme des petits Dieux terrestres. Et certes c'est d'eux que vous tenez l'être, ou bien par l'entremise de qui Dieu vous l'a communiqué, dont en reconnaissance de ceci, vous devez les honorer, aimer et le montrer par les témoignages de toutes forces d'offices et de bienfaits.

St Ambroise a bien dit : *Je ne puis, sans enfreindre le droit de la piété, haïr mon père, auquel je suis obligé pour avoir été créé de Dieu par son moyen, je ne puis non plus avoir en haine ma mère, en raison du long délai de dix mois qu'elle a enduré, me portant dans son ventre, laquelle encourt plus de péril en la délivrance de son fruit et plus d'ennui et de fâcherie en l'attente de son enfantement.* (In Psal. 118, ser. 15)

Les pères et mères ont encore d'autres justes titres d'être reconnus en tout honneur de leurs enfants et de leur demander comme une chose très juste la piété qu'ils leur doivent. En voici quelques-uns. Le Père de famille est le chef de la maison, le pilier fondamental, la principale cause de la génération après Dieu, et le pourvoyeur des deniers nécessaires à l'entretien de la maison. La Mère est comme une petite martyre par les peines et par les fatigues à porter ses enfants dans ses flancs, par les douleurs à les mettre au monde, par son sang duquel elle s'épuise pour les allaiter, par les soins continuels à les emmailloter et à les nettoyer, ce que considérant Platon, dit hardiment : *Un chacun doit penser que tout ce qu'il possède est dû à ses parents, tellement qu'il est obligé d'employer à leur service ses richesses, son corps et tout ce qui appartient à l'âme, et les doit respecter de paroles tout le cours de sa vie.* (Rhodiginus, 9, 18)

Quoi qu'un enfant ait fait pour le soulagement de ses père et mère, c'est toujours peu au prix de son devoir, ses actions leur étant toutes dues pour le moyen qu'ils lui ont donné après Dieu de pouvoir les faire, et il y a un

seul moyen de les reconnaître, en leur montrant une vive promptitude, une affection courageuse, continuelle et toujours ardente de ne pas être ingrat, mais plutôt reconnaissant de tant de biens qu'il a reçus d'eux, auxquels il ne pourra jamais satisfaire selon le dire commun, qu'on ne peut jamais rendre à Dieu, ni à ses parents, ni à ses maîtres ce qu'on leur doit. Mais d'autant que ceci est dit trop généralement, il faut venir aux obligations particulières des enfants envers leurs parents qui sont quatre ou cinq, d'amour, d'honneur et de révérence, d'obéissance, d'aide en leurs nécessités tant du corps que de l'âme, principalement en leur vieillesse, et de patience à supporter leurs chagrins.

§ 2. *Les enfants sont obligés d'aimer leurs parents.*

LA langue allemande, qui a ses mots bien significatifs, appelle la Cigogne *Storck* ; quelque écrivain allemand de nation, lequel dit beaucoup de louange de cet Oiseau, tire ce nom du mot grec *storgi*, qui signifie affection ou passion d'amour, qui porte les enfants à aimer leurs parents. C'est bien rencontré pour déclarer l'amour de la Cigogne envers ses parents, lequel elle fait paraître par tant de bons devoirs envers eux quand ils en ont besoin, qu'on n'en pourrait attendre ni désirer davantage des créatures raisonnables, comme nous dirons plus amplement aux § suivants, dont les enfants ne doivent pas être honteux d'apprendre de la Cigogne comment ils doivent aimer leur père et mère.

L'amour est l'aimant le plus puissant qu'on puisse avoir ; les bienfaits engendrent l'amour en ceux qui les reçoivent, d'où il s'ensuit qu'au plus grand bienfait, le plus grand amour vient à correspondre, tel qu'est celui qui oblige étroitement les enfants à l'endroit de leurs géniteurs, soit pour les biens qu'ils ont reçus d'eux en grand nombre depuis leur conception jusqu'à ce qu'ils soient venus en âge, soit pour la tendresse d'amour qu'ils leur ont montrée en tant de bons devoirs d'offices fâcheux et de services pénibles, soit pour d'autres motifs déduits un peu avant.

Vous vous demanderez peut-être en quoi vous devez faire paraître votre amour ? S'il est intérieur, il git en ce que vous leur soyez grandement affectionné en votre cœur, en vous gardant bien de les aigrir par quelque fait ou par quelque parole de mépris, tâchant de les adoucir quand ils sont irrités et de leur plaire en tout. Cet amour ne se doit pas contenir au-dedans, il doit sortir dehors par des paroles pleines de douceur, par une gaieté de visage et par d'autres signes de bienveillance qui puissent leur causer de la liesse.

Tel fut jadis l'amour de ce généreux et fort Thébain Epaminondas, lequel jugeait qu'il ne pouvait arriver un plus grand plaisir à un enfant bien né, que de donner du contentement à ses père et mère ; et disait que le fruit de la bataille de Leuctres qu'il avait gagnée contre les Spartiates, étant général de l'armée Thébaine, ne consistait pas tant en son triomphe, ni en la gloire qui lui en revenait, comme en l'aise qu'il avait que ses parents en étaient fort contents et satisfaits. (Plutarchus Apophteg. Re. ac. Imp.)

Mais comme un enfant est obligé de procurer cet amour par tout moyen possible, aussi doit-il fuir tout ce qui lui est contraire. Il offense contre cet amour par la haine qu'il porte à ses parents, quand il leur souhaite la mort ou quelque autre mal, quand il les maudit, quand il les contriste et lorsqu'il les provoque à courroux. Salomon parle d'un tel enfant malappris en ses proverbes, quand il dit : *L'enfant est infâme et malheureux, qui afflige son père et fait fuir sa mère qui ne peut supporter ses comportements indignes d'un fils, ce que Dieu ne laisse pas impuni.* (19, 26)

Témoin Caïn qui paya l'affliction qu'il avait causée à son Père Adam et à sa Mère Ève, par un tremblement de tous ses membres, étant misérable, vagabond et errant ça et là. Cham, moqueur de son père Noé, témoigne pareillement de la bouche de qui il entendit cette malédiction : *Maudit soit Chanaan, il sera serviteur des serviteurs de ses frères.* (Gn 9, 25) Ce fut le premier serviteur fait tel par son péché ; je le dis après St Augustin : *On ne lit pas en toute l'Écriture le nom de serviteur avant que Noé eût pris conscience du péché de son Fils l'appelant ainsi.* (Lib. 19 de Civit. Dei c. 15) C'est donc un nom de péché et non de nature.

Absalon enfin sera témoin de la punition des enfants haineux de leurs parents ; ce fils dénaturé haïssait son bon Père David, mais il porta la peine de sa haine quand il fut pendu par sa chevelure à un chêne et mourut, étant transpercé de trois lances. Sénèque a bien dit : *C'est une impiété de ne pas aimer ses parents et c'est être hors du sens que de ne pas les reconnaître.* (Lib. 3 de ben. c. 1) Voilà quelques punitions puisées de l'Écriture.

En voici d'autres plus nouvelles. *St Louis, Roi de France, fut exécuté de la première. Car comme il avait en horreur le vice contraire à l'amour qu'on doit à ses parents, entendant un jour quelques injures, que Jean d'Avesnes, l'un des Fils de la Comtesse de Flandre, dit à sa mère, il le condamna lui et sa postérité à porter dorénavant en ses armes le Lion sans langue et sans ongles ; comme voulant dire que quiconque déchire sa mère par quelques paroles outrageuses, mérite de ne porter ni langue ni ongle.*

(La Rivière, l. 1)

La deuxième punition fut exécutée par le Père même à l'endroit de son

fils ; je la dirai après St Grégoire de Tours, il parle de Mériouée, fils de Chilpéric, Roi de France ; comme ce garçon, amateur de choses nouvelles et convoiteux du Royaume, fut enfermé par le Roi son père dans quelque monastère, il trouva moyen d'en sortir et de fuir à Tours en l'Église St-Martin, où il fut reçu par St Grégoire de Tours, mais, s'oubliant de l'amour qu'il devait à son père, il médit de lui en beaucoup de choses en partie véritables : mais ceci déplut à Dieu, comme il parut peu après. *Il m'invita un jour*, dit St Grégoire, *à quelque banquet et me pria quand nous fûmes assis, de lui lire quelque chose pour l'instruction de son âme ; je le fis, j'ouvris un livre de Salomon et je lus ;* (Lib. 5, Histor. Franc., c. 14 et 18) *le premier verset que je rencontrai fut : les Corbeaux mangent l'œil qui regarde son père de travers ; comme il n'entendait pas ce passage, je pensai à part moi que j'étais tombé sur ce verset par une volonté spéciale de Dieu ; et de fait la fin misérable de Mériouée le montre ainsi quand, par le commandement de Chilpéric son père, il perdit les yeux et la vie.* (Prov. 30, 17)

Enfants, aimez vos parents – à l'exemple de la Cigogne –, qu'ils soient après Dieu le premier objet de votre amour, puisqu'il a daigné se servir de leur aide pour vous faire hommes ; c'est par eux que vous êtes excités à fréquenter les Saints Sacrements de l'Église, c'est par leurs bons enseignements, comme aussi des maîtres desquels ils vous ont pourvus, que vous êtes ancrés en la Religion Chrétienne, que vous êtes instruits des bonnes lettres, des bonnes mœurs et en la vertu. Si vous leur portez l'amour qui vous oblige étroitement, puisque Dieu vous le commande, vous serez réciproquement aimés de Dieu, qui est le Père universel de toutes les créatures, de qui vos parents sont les vraies images, et vous recevrez de lui un jour la récompense qu'il a promise en son quatrième commandement, comme je le dirai au § 7 de ce Chapitre.

§ 3. *Les Enfants doivent honorer leurs parents.*

LES Égyptiens ont toujours honoré grandement la Cigogne pour les biens qu'elle apporte au pays où elle séjourne, le nettoyant de toutes bêtes venimeuses qui lui servent de pâture ; mais principalement pour l'honneur qu'elle porte à ses parents cassés de vieillesse sans les abandonner au besoin jusqu'à la mort, ce qui a donné sujet à quelques nations d'établir une loi et de la fortifier par des peines graves en faveur et à l'honneur de la Cigogne qui respecte ses géniteurs ; Plutarque dit que quelques peuples bannissaient celui qui avait tué quelques Cigognes ; les autres le condamnaient à la mort, le jugeant également coupable avec celui qui était convaincu d'homicide, ce qui se pratiquait en Thessalie au dire de Pline.

Si la Cigogne respectueuse est signe d'honneur, elle mérite aussi que les enfants l'imitent au respect qu'ils doivent à leurs père et mère. Mais pourtant bien davantage parce que Dieu le veut ainsi, il le commande, il n'y a rien à répondre au contraire, Dieu le veut, il suffit. Il déclare sa volonté par ces paroles : *Honore ton père et ta mère.* (Exod. 20, 12) Saint Paul le commande aussi au nom de Dieu : *Honore ton père et ta mère.* (Ad Ephe 6, 2) C'est le premier commandement à qui Dieu a joint quelques promesses, commandement exprès pour les hommes.

Je tire de cette loi divine qu'il n'y a force de respect ni de révérence que l'on ne doive aux parents. Davantage c'est une loi que la nature a gravée dans les cœurs des hommes de respecter ceux qui les ont mis au monde. Démosthène voulait dire : *Il faut rendre l'honneur dû à ses parents sans contrainte et sans en être requis, vu que la nature et la loi ont ainsi prescrit.* (Plato 9, de Legibus) Et il tient celui-là pour abominable aux Dieux et aux hommes qui va au contraire de cette loi.

L'on attribue à Pythagoras cette belle sentence : *Faites premièrement service à Dieu et puis honorez vos parents, parce qu'après Dieu, ils doivent tenir le premier lieu en notre affection.*

Si vous désirez savoir en quoi consiste cet honneur, je répondrai comme j'ai fait en parlant de l'amour, que la révérence due à vos parents doit être à l'intérieur de votre âme ; vous devez faire grand cas de ceux que Dieu vous a donnés pour supérieurs, et pour ceux qui tiennent sa place comme petits Dieux. C'est ce que dit Philon : *Les enfants vertueux honorent leurs parents comme des Dieux visibles.* (Lib. de Decalogo.) Voilà pour l'intérieur. Cet honneur doit aussi paraître à l'extérieur par diverses démonstrations de respect ; si on leur parle, ce doit être avec des paroles de soumission, la tête découverte et les yeux baissés ; si on les rencontre, on doit les prévenir en les saluant par honneur, on doit leur demander au soir et au matin la bénédiction les genoux à terre, principalement pendant le temps de la jeunesse ; on doit en toute occasion et partout faire en sorte qu'ils soient honorés.

Salomon le fit jadis ainsi, lequel voyant Bethsabée sa mère : *Il se leva et alla à la rencontre de sa mère, il l'adora et puis, étant assis sur son trône, il fit asseoir sa mère à sa droite, sur un trône digne de sa personne.* (3. Reg. 2, 19) Joseph honora aussi son Père Jacob allant au-devant de lui quand il vint en Égypte, et le traita avec tout honneur, encore qu'il fût élevé à une dignité telle qu'il était le deuxième de tout le pays après le Roi Pharaon.

Alphonse, Roi d'Aragon, se rendit aussi recommandable pour le respect qu'il porta à son père, ce fut lorsqu'il l'alla rencontrer à cheval mais comme

son Père était porté dans une litière en raison de quelque infirmité corporelle, Alphonse descendit aussitôt de son cheval pour l'accompagner à pied, et s'il eut été besoin, pour le porter sur ses épaules royales. Quand le père l'eut exhorté à monter à cheval, comme firent plusieurs courtisans, il répondit avec tout honneur : *Que les autres avisent à ce qui leur convient de faire, on ne me persuadera jamais de fuir mon véritable père et même malade autrement qu'à pied.* (Anton. Panor. l. 2 de gestis Alphonsi c. 28) Et comme il l'avait respecté vivant, aussi l'honora-t-il mort, lui faisant des funérailles dignes d'un Roi. Bel exemple pour les enfants de condition roturière qui s'honoraient quelquefois de faire ce que les Rois ont fait louablement et vertueusement.

§ 4. *Les Enfants doivent obéir à leurs père et mère.*

ENCORE que les Oiseaux n'ayant pas proprement de vertus, ils en ont néanmoins bien souvent les ombres. C'est ainsi qu'il y a quelque chose en la Cigogne approchant de la vertu d'obéissance, je le dirai après St Ambroise.

Saint Basile en parle ainsi : *On peut dire que les mœurs des Cigognes ne sont guère éloignées de la prudence et de l'usage de la raison, elles viennent toutes en un même temps en nos pays, et s'en vont ailleurs toutes ensemble, comme il se fait en la guerre quand le mot du guet est donné.* (Hexamer. hom. 8)

Saint Ambroise en dit autant : *On dit que les Cigognes marchent toutes ensemble. Vous croiriez que c'est une armée avec ses étendards, en raison de leurs marches et du bon ordre qu'elles gardent pour accompagner, soit pour marcher devant.* (Heamer l. 5, c. 16)

J'ajoute à ces deux saints Pères l'Historien naturel, lequel parlant de ces Oiseaux dit : *Quand les Cigognes veulent se retirer, elles s'assemblent toutes en un lieu, à jour nommé, sans qu'il en reste une seule, sinon qu'elle fût prisonnière, et ainsi s'en vont en troupe et elles retournent sans qu'on sache d'où elles viennent, encore qu'on dise qu'elles s'assemblent en une grande plaine d'Asie, où elles jargonnet l'une avec l'autre, attendant leur compagnie, et que celle qui vient la dernière est très mal reçue, car les autres la mettent en pièces, et puis s'en vont.*

Ne sont-ce pas là plusieurs traits et indices d'une obéissance militaire bien étroite et fort sévère, aller en ordre, à côté, devant, après, punir la lenteur à obéir et choses semblables, et n'est-ce pas aussi un exemple d'obéissance pour les enfants ; écoutés et bien pressant, et s'ils doivent honorer leurs père et mère, ils ne leur doivent pas moins obéir ; je dirais avec un de ces anciens : l'obéissance est due à la mère aussi bien qu'au père.

Vous pouvez apprendre cette obéissance des Anges si prompts à faire la volonté de Dieu ; David en parle ainsi : *Bénissez le Seigneur, ô bienheureux Esprits angéliques, puissants en vertu, faisant ses commandements pour obéir à tout ce qu'il commande, ne manquant jamais d'exécuter ni d'accomplir en tout point son saint vouloir, qui se sert à votre ministère pour le communiquer selon et ainsi qu'il lui plaît, aux hommes.* (Ps 102, 2)

Savez-vous pourquoi on appelle quelquefois les Anges, fils de Dieu ? Apprenez-le de St Thomas : *C'est d'autant qu'ils sont très obéissants à Dieu en l'administration des choses basses, ils aiment tendrement tout ce qu'il aime, et le voyant porté au bien des hommes, ils y sont aussi affectionnés. Le mot de fils en la propriété hébraïque signifie serviteur, pour montrer que les enfants doivent être prompts à obéir comme les serviteurs ont une promptitude à faire ce que leurs maîtres leur commandent. Ou bien d'autant que les enfants doivent être les serviteurs de leurs parents, vu qu'ils leur appartiennent en tout, étant comme leur possession et leur bien propre. De là vient qu'un père a un tel droit et puissance sur son enfant, qu'il peut le vendre pour serviteur en cas de quelque nécessité.* (P. Lessius I. 2, de Justitia & Jure c. 5 dubit. 4 in fine)

Mais qu'elle difficulté peut trouver un enfant – qui est entièrement en la puissance de ses parents – en l'obéissance qu'il leur doit ? Isaac n'en trouva point, quand il donna sa tête pour être tranchée par la main de son propre Père. Tobie n'en trouva pas non plus, quand il dit à son Père (après qu'il lui eût donné plusieurs beaux documents) : *Mon Père, j'accomplirai de point en point tout ce qu'il vous a plu de me commander.* (Tobie, 5, 1) Joseph n'en fait pas moins quand il répondit à son Père le grand Patriarche Jacob : *Je ferai ce que vous m'avez enjoint.* (Gn 47, 30)

Le fils de Dieu même a voulu obéir à sa Sainte Mère et à St Joseph, son nourrisserie, qui lui étaient beaucoup inférieurs. *Il leur était sujet non d'obligation et de droit, d'autant qu'il n'a été sujet à aucun homme en raison de la suprême dignité de sa personne divine ; mais considérant sa condition humaine et son origine temporelle, il a voulu leur prêter obéissance.* (Lc 2, 51) Ce fut un des grands miracles celui de Josué qui commanda au Soleil de s'arrêter, qui lui obéit. Mais voici que la glorieuse Vierge Marie et St Joseph ont Jésus-Christ obéissant à leurs volontés, celui qui est le Créateur du Soleil, celui qui a commandé à la mer, à la terre, aux vents, aux morts et aux vivants, aux Diables, à la mort, aux Anges, à tous, comme il fait et fera à l'avenir, celui qui a dit peut-être bien souvent à St Joseph ce qu'il avait dit au Père éternel avant sa douloureuse Passion : *Mon Père, que votre volonté soit faite, mais non la mienne.* (Lc 22, 42) Gerson, Chancelier de Paris, considérant l'obéissance prompte et admirable de Jésus-Christ envers St Joseph, dit : *Cette sujétion et obéissance du fils de Dieu*

montre son humilité, telle qu'on ne peut assez louer ni estimer, comme aussi la dignité incomparable de St Joseph. (Ser. de Nat. B. Virg.)

Eh bien, petits vermisseaux de terre, chétive poussière, voire un beau rien en comparaison de Jésus-Christ, aurez-vous de la peine à faire les volontés de vos Pères et Mères, quand le fils de Dieu ne refuse pas de s'assujettir au vouloir des siens. Quelle honte à la mort, mais aussi quel châtement aurez-vous pour avoir manqué à une chose qui vous obligeait grandement, soit pour le bon gouvernement de la famille, soit pour ce qui concerne les bonnes mœurs et le salut de vos âmes, comme touchant les jeux de dés, la conversation des compagnons débauchés, la hantise des filles mal famées et choses semblables, qui mettent l'âme en péril d'être damnée ?

Il faut donc obéir en tout ce qui est bon et honnête : *Accomplissez, fils, les commandements de votre père, ce qu'il juge convenable d'être fait ; en ce faisant, vous aurez le salut présent et le futur.* (Eccl. 3, 2) *De ceci on tire cette conséquence : qu'un père peut commander quelque chose à son enfant sous peine de péché, voire mortel.* (P. Cor. nel. in Eccl. 3, 2) Il ne faut pas pourtant mépriser les commandements de la mère, qui veut autant que dire : *Dieu veut qu'on garde le droit d'un chacun dont il commande étroitement que la puissance et l'autorité de la mère soit gardée des enfants, et il ordonne qu'ils lui soient obéissants comme à lui-même.* (Eccl. 3, 3)

Si vous faites autrement, vous ne serez pas impunis. Souvenez-vous du fils de Trebellius, Roi de Bulgarie, à qui son Père fit pocher les yeux pour sa désobéissance, et lui ôta le Royaume, lequel il lui avait cédé pour se rendre dans quelque ermitage. N'oubliez pas non plus Caroloman ou Carlon, fils de Charles le Chauve, à qui on creva les yeux par la volonté de son père, pour avoir été désobéissant. (Fulgosius 5, 8) (Fulgosius supra)

Mais quelle punition pourra-t-on trouver plus grave que celle qui est portée par la bouche de Dieu ? La voici couchée au Deutéronome : *Si quelqu'un a un fils désobéissant qui ne veut pas écouter les commandements de son père, ou de sa mère, on l'empoignera et on le mènera aux vieillards de la ville, et à la porte du jugement et puis les parents leur diront : notre fils est fier et rebelle, il méprise nos admonitions, il s'adonne à la vilenie et à fréquenter les banquets de nuit ; l'accusation faite, le peuple l'accablera à coups de pierre, et il mourra afin que vous ôtiez ce mal au milieu de vous, et que tous les Israélites tremblent au récit de cette punition.* (c. 21, n. 18-19-20-21)

J'ai dit qu'il faut obéir à ses père et mère : *Obéissez à vos parents en toutes choses, car cela plaît à Dieu, en tout qui est juste et bon, et qui n'est en aucune façon contraire à Dieu, autrement il ne faut pas obéir.* (Ad Colos. 3, 20) C'est une vérité

qu'on ne doit pas contredire, qui est couchée aux Actes des Apôtres : *Il faut obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes mais principalement quand ils commandent le mal, car alors on ne leur doit en aucune façon prêter obéissance.* (5, 19)

Une jeune fillette (comme j'ai entendu autrefois) retint fort bien cette leçon et la pratiqua encore mieux à l'endroit de sa mère qui lui avait défendu d'entendre la Messe un jour commandé par l'Église ; elle lui répliqua et avança l'ordonnance de la sainte Église sous peine de péché mortel ; la mère lui enjoignit derechef de rester au logis et de n'en pas sortir jusqu'à son retour, ceci dit, elle sortit de la maison ; aussitôt qu'elle fut sortie, la fillette se rendit à l'Église, se sentant obligée davantage à Dieu qu'à sa mère, et entendit dévotement la Messe. Quand elle fut de retour, la mère lui demanda d'où elle revenait, et entendant qu'elle avait contrevenu à sa volonté, lui donna un soufflet ; la fillette le reçut avec patience, mais Dieu s'en fâcha et rendit la mère aveugle ; laquelle, ayant reconnu sa faute, fut enfin délivrée de son aveuglement par les prières de sa petite fille. Apprenez à ne pas obéir à vos père et mère quand ils vous poussent ou qu'ils vous commandent le péché ; mais en tout ce qu'il n'y a pas d'offense, obéissez promptement, allègrement, entièrement, car tel est le vouloir de Dieu.

§ 5. Les Enfants doivent secourir leurs parents au besoin, tant en leurs nécessités corporelles que spirituelles, principalement en leur vieillesse et à la mort.

SAINTE Ambroise dit des mieux à son ordinaire, quand il parle de la Cigogne, des bons devoirs qu'elle rend à l'endroit de ses père et mère destitués de force en raison de leur vieillesse. Oyez ce qu'il en dit : *Les Cigognes réchauffent de leurs plumes leurs pères et mères qui en sont dépourvus, ils les nourrissent quand ils ne peuvent chercher leur nourriture, ils les soulèvent de leurs ailes, soit pour faciliter le vol lorsqu'ils ont presque perdu l'habitude de voler.* (Lib. 5 Hexa. 16)

Après que ce grand Docteur de l'Église a montré les devoirs miséricordieux de ces Oiseaux charitables, il arraisonne aussitôt les enfants et leur reproche leur impureté envers leurs parents, par piété des Cigognes. *Qui est-ce de nous autres qui ne dédaigne pas de porter son père lorsqu'il est malade ou qu'il est las, qui est-ce qui ne charge point ses valets de faire cela, croyant avoir beaucoup fait quand ils ont donné la commission, comme si c'était une chose peu séante à leur personne d'exercer cette piété.* (Suprà)

Davantage en dit le St Évêque : *Et qui est-ce qui a prescrit ces lois à ces Oi-*

seaux ? (Suprà) Les Oiseaux ne refusent pas la nourriture à leur Père, ce que plusieurs enfants n'ont pas voulu faire lorsque leurs parents étaient en nécessité, et qu'ils étaient menacés de peines s'ils ne le faisaient. Ce n'est pas une loi écrite qui porte les Oiseaux à nourrir leurs père et mère, mais celle qui est naturelle et naît avec eux.

C'est ainsi qu'on doit secourir ses parents. Ce secours corporel consiste spécialement en la nourriture qu'il leur faut donner quand ils sont en nécessité de vivres, et ce à l'exemple des Cigognes, et pour obéir à Dieu qui vous le commande ainsi : *Mon fils, aidez la vieillesse de votre père, et sustentez-là, et quand vous verrez la blancheur de son poil, sachez qu'en lui reluit la génération, l'antiquité et l'éternité de Dieu, et imaginez-vous voir le Père éternel, comme Daniel le vit avec le poil chenu.* (Eccles. 3, 14)

St Ambroise vous excite à leur donner l'aliment quand ils en ont besoin par cette belle sentence : *Nourrissez votre père, nourrissez votre mère, et encore que vous lui ayez donné la nourriture, vous ne lui avez pas rendu à l'équivalent des douleurs ni des travaux qu'elle a soufferts pour vous, vous ne lui avez pas restitué les aliments qu'elle vous a donnés lorsqu'elle vous a allaité avec tant d'affection et de tendresse de cœur. Vous ne lui avez pas satisfait pour la faim qu'elle a endurée pour vous, de peur qu'elle ne mangeât quelque viande qui vous fût nuisible, ou qui gâtât son lait : elle a jeûné pour vous et a mangé ce qu'elle jugeait pouvoir vous être profitable, elle a pleuré pour vous, et cependant vous la laissez en disette ! Ô mon fils, quel jugement devez-vous attendre si vous ne donnez pas la viande nécessaire à votre mère ; vous lui devez ce que vous avez parce que vous avez l'être par son moyen.* (In c. 18, St Lucæ de honorandis parentibus)

Je viens aux preuves de la punition de cette ingratitude insupportable, voire de cette cruauté plus que brutale de dénier les nécessités de bouche à ses parents. Celui qui la rapporte est Thomas Cantipratanus, et il dit être arrivé en quelque quartier de Normandie où il y avait un homme riche, mais de basse condition, lequel fut requis par quelque gentilhomme de donner son fils pour mari à sa fille douée de grande prudence et beauté, lui démontrant que de ce mariage sa postérité en serait anoblie ; il le dit si bien qu'il persuada les parents du jeune homme de s'accorder à ce mariage, et de plus de faire cession de tous leurs biens à leur fils, avec promesse qu'il leur fournirait toutes leurs nécessités, et qu'il les entretiendrait honorablement le reste de leur vie. Le père s'étant laissé persuader, encore qu'à regret, y étant aussi poussé par ses amis, on fit le banquet de noces ; le fils traita bien ses parents la première année, il fut un peu avare la deuxième, il les reçut fort maigrement la troisième ; enfin, à la sollicitation

de sa femme, il les envoya faire leur demeure en quelque maisonnette vis-à-vis de la sienne afin qu'ils fussent délivrés de la conversation ennuyeuse de leurs parents cassés de vieillesse, et à l'insu du monde ils leur fournissent bien chichement leurs nécessités, comme ils firent, les laissant vivre en grande disette. Il arriva un jour que la mère vit tourner la broche en la maison de son fils pour y rôtir un oison ; elle conseilla à son mari de s'y rendre afin qu'il en eût sa part ; il y alla, appuyé sur son bâton, mais il n'en goûta point parce que le fils ingrat, voyant venir son père, fit aussitôt ôter l'oie de la broche, s'enquérant de lui ce qu'il voulait ; le père ayant remarqué le tout, retourna en sa logette, affamé comme il en était sorti. Après qu'il fût parti, ce fils dénaturé commanda qu'on remit l'oie en broche ; la servante la chercha et trouva sur la poitrine de cet Oiseau un crapaud d'une grandeur excessive, dont elle jeta un grand cri. Monsieur accourt à ce bruit, et voyant le crapaud, tâche à vive force de le secouer et de le faire choir à terre, mais en vain ; il quitta enfin l'oie, mais ce fut pour s'attacher à Monsieur, lui sautant à la face où il s'arrêta sans qu'il fût possible par art de le retirer de là, et ce plusieurs années pour punir ce fils déloyal, avare et barbare, et pour un plus grand châtiment, c'est qu'au moindre attouchement de ce crapaud, Monsieur se sentait navré au cœur, endurant de grands maux. Comme cette punition l'épouvantait grandement, il se repentit de sa faute et alla trouver l'Évêque du Diocèse, auquel il confessa son péché et reçut pour pénitence de se transporter dans tous les quartiers de Normandie et dans toutes les villes de France, la face découverte, afin que chacun vît son châtiment, contraint de dire à tous comment cette punition lui était arrivée, pour servir d'exemple à tous les enfants de ne jamais laisser leurs parents en nécessité, et comme c'est une chose périlleuse de les laisser pauvres : il accomplit sa pénitence, et puis, par la miséricorde de Dieu excitée par l'intercession de quelques Saints qu'il invoqua, ce monstre hideux disparut. Voyez comme Dieu ne peut souffrir et comme il ne laisse pas impunie la cruauté barbare des enfants ingrats et cruels, qui ne veulent pas élargir libéralement la nourriture à ceux qui les ont nourris si charitablement l'espace de tant d'années. (Lib. 2, Apum 7, 4)

Faut-il, enfants chrétiens, qu'à votre confusion j'avance des enfants païens pour condamner votre ingratitude insupportable. Valère le Grand fait mention d'une noble matrone condamnée à être étranglée en la prison ; le maître de la prison, pris de compassion, différa l'exécution, aimant mieux qu'elle mourût de faim. Il permit cependant à la fille de visiter sa mère, la fouillant toujours partout pour voir si elle ne lui apportait pas quelque viande. Comme il ne découvrait rien, elle eut libre accès plusieurs

jours. Le geôlier, étonné que cette femme ne mourait pas de faim, étant sans nourriture tant de jours, regarda curieusement ce que cette fille traitait et faisait avec sa mère ; il vit qu'elle lui donnait la mamelle, la nourrissant ainsi de son lait. Cas étrange ! Piété inouïe ! mais qui étonna tellement le juge qu'il relâcha la mère, la remettant libre entre les mains de sa fille charitable. (Lib. 5, 4)

Vous voyez quelquefois la peinture d'une fille qui donne à téter à un homme ; c'est le crayon de la piété d'une fille qui allaitait son père Cimona fait prisonnier, l'entretenant en vie quelque temps par le sucement de son lait. Voilà des exemples d'une miséricorde non chrétienne ; qui reproche à un enfant catholique le peu de charité qu'il montre à ses parents lorsqu'ils sont disetteux ? (Valer. Max. 5, 4)

St Hierosme (ou quelque autre rapporté entre ses œuvres) use de reproche contre un semblable garçon par ces paroles : *Votre gorge n'a point encore perdu la faveur du lait duquel votre mère vous a nourri par ce breuvage qu'elle a tiré de son corps. Rendez le service que vous devez à votre père et à votre mère, qui n'ont jamais eu en borreur vos cris, lorsque vous étiez encore enfançon et qui vous ont baisé tout le corps en le léchant.* (Epist. de honorandis parentibus)

Pensez souvent à la Cigogne tant libérale à nourrir ses parents, et n'ayez pas de honte à l'imiter. La piété de cet Oiseau étant considérée attentivement par quelque homme dément, ne lui profita point peu, il était chargé d'enfants, et avait grand besoin de choses nécessaires pour les nourrir. Il feignit d'être fou, et pendant cette feinte folie, il porta ses enfants dans le nid des Cigognes, comme pour être nourris par ces Oiseaux nourrisseurs de leurs parents, ce qu'étant remarqué et rapporté au Magistrat de la ville, on lui assigna du public une provision pour sa nourriture et pour celle de ses domestiques. Considérez mûrement ces Oiseaux charitables et qu'ils vous excitent à faire la charité à vos pauvres parents. (Aldronandus Ornithol. I, 19)

L'aide des parents ne consiste pas en la nourriture seule, mais en tout autre secours corporel et spirituel qu'ils requièrent, principalement au temps de leur maladie, leur montrant tout signe d'amitié et de charité, soit de paroles, soit de fait, appelant le médecin de bonne heure pour les remettre en santé, les levant du lit et les remettant coucher. Surius, en ses *Commentaires des choses mémorables arrivées parmi le monde*, loue le fait héroïque d'une fille native d'une ville située au bord du Rhône, laquelle voyant son père navré à mort de plusieurs coups, respirant encore un peu, sans se soucier de l'ennemi, qui était voisin, et qui la regardait, prit son père, s'en chargea les épaules et le porta à la maison, à qui elle conserva la vie, lui

rendant une parfaite santé. Il n'y a charge plus souhaitable ni plus honorable, que de ceux qui vous ont mille et mille fois porté entre leurs bras et tenu en leur giron. C'est ainsi que les Cigognes, comme j'ai dit un peu avant, portant leurs pères devenus vieux et les supportent de leurs ailes, quand les plumes ou les forces leur manquent pour voler.

Il ne faut pas manquer aussi à l'assistance bien principale de ses père et mère quand ils sont périlleusement malades et cassés de vieillesse. C'est de leur procurer les Saints Sacrements de l'Église, de la sainte confession et de la Sacrée Communion, avant qu'ils ne soient privés de l'usage de la raison ; c'est alors qu'il faut appeler quelque homme pieux et religieux qui leur donne un dégoût des choses périssables et de ce monde qu'il faut nécessairement abandonner, qui les exhorte puissamment à exercer divers actes de foi, d'espérance et de charité, et qui puisse les exciter efficacement à un désir de mourir bientôt pour jouir au plus tôt de la vie immortelle. Tels devoirs appartiennent à un enfant bien né, Chrétien, et qui reconnaît les faveurs paternelles et l'obligation qu'il a envers ses parents.

§ 6. *Les Enfants doivent supporter patiemment les chagrins et les colères de leurs parents.*

IL reste encore une pièce qui recommande fort les enfants ; c'est lorsqu'ils savent porter avec patience les fâcheries et les colères de leurs père et mère, et qu'ils pratiquent ce que dit l'Ecclésiastique : *Si vos parents radotent de vieillesse, si le jugement, la prudence et la sagesse leur manquent, pardonnez-leur car c'est le propre des vieillards d'être radoteux ; souvenez-vous qu'ils ont supporté votre enfance, votre imprudence et vos mœurs puériles tant d'années avec beaucoup de peine pour les corriger, pour les former et pour les polir.* (Cap. 3, n. 15)

Mais vous direz qu'ils sont sévères, âpres, rudes en paroles et en effet ; qu'il soit ainsi : vous savez que vous leur appartenez et qu'un chacun dit et fait du sien ce que bon lui semble ; il faut donc que vous supportiez leurs humeurs, que vous triomphiez de leur rudesse. C'est ce que fit jadis un jeune Païen qui avait été écolier du Philosophe Zénon, lequel étant de retour au logis, interrogé qu'il fut de son Père de ce qu'il avait appris, comme il ne répondit rien, le Père croyant qu'il avait perdu son temps et dépensé le sien sans profit, le châtia ; quand les coups furent rués, le fils, se tournant vers son Père, lui dit froidement, sans colère et avec bonne grâce : *voilà ce que j'ai appris de mon maître, d'endurer patiemment la colère paternelle.* (Camus l. 18 diversit c. 7)

Davantage si vous remarquez en vos parents quelque âpreté de voix et

de fait, c'est par un désir qu'ils ont de votre bien, tellement que tout ce qu'ils voient y contrarier, les met en alarme et force doucement à vous reprendre, et à ne pas épargner quelque châtiment ; croyez que c'est plutôt par un excès d'affection qu'ils vous portent, que par une mauvaise volonté ; les mouches à miel sont celles qui piquent le plus. Jésus-Christ appelle la Chananée, Chienne et nomme St Pierre, Satan, et cependant il aimait l'une et l'autre. Oyez ce que dit Salomon à ce propos : *Mon fils, gardez-vous de rejeter la discipline du Seigneur et ne perdez pas courage pour la correction qu'il vous fait. Car le Seigneur châtie celui qu'il aime et y prend son plaisir, comme fait le Père en son fils.* (Prov. 3, 11-12)

Je dirai après un bon auteur, que votre prédestination à la vie éternelle dépend de votre éducation et du châtiment que vous donnent vos parents dès votre enfance ; quand ils n'épargnent pas la verge propre à corriger vos fautes. C'est Salomon qui parle de la sorte à vos parents : *Vous battrez de verges votre enfant, dit-il, et vous empêcherez sa damnation.* (Eccl. 23, 14) La punition d'un enfant de 5 ans arraché des bras de son Père et emporté par les Diables est par trop connue pour la rapporter en ce lieu ; vous pourrez la lire en Saint Grégoire ; si son Père l'eût châtié, lorsqu'il vomissait ses blasphèmes, il n'eût pas été damné, dit ce grand Docteur de l'Église. (Lib. 4 Dialog. c. 18)

C'est au châtiment que vous recevez de vos père et mère qu'on peut appliquer ces paroles du Sage : *Les plaies qu'on reçoit de celui qui nous aime sont préférables aux baisers trompeurs de celui qui nous hait ; les coups d'un Père donnés à ses enfants par amour sont meilleurs que les baisers de leurs compagnons qui les veulent séduire. Les enfants bien nés reconnaissent cette vérité ; c'est pourquoi il se pratique en divers pays que s'ils sont fouettés de leurs parents pour quelque faute, ils baisent la main du Père ou de la Mère, voire même du maître qui les a châtiés, comme aussi la verge, qui a été l'instrument du châtiment profitable, et pour témoigner par ce fait qu'ils reçoivent volontiers la correction qui sert de médecine salutaire à leurs âmes.* (Prov. 27, 6)

§ 7. Les récompenses des Enfants qui aiment, honorent, obéissent, secourent et supportent leurs parents fâcheux.

ALEXANDER Myndius, au rapport d'Élian, écrit que les Cigognes qui volent à l'entour des îles de l'Océan remportent un grand prix de leur piété montrée à leurs parents, c'est qu'elles se changent en hommes après qu'elles sont mortes de vieillesse. C'est un abus de cet Écrivain, mais un trait de miséricorde et de récompense impossible, de laquelle il juge ces Oiseaux miséricordieux être très dignes ; laissons ce conte à plaisir, et

montrons les récompenses assurées que les enfants remporteront au ciel s'ils se comportent envers leurs parents selon la volonté de Dieu, imitant la piété des Cigognes ; je veux toutefois au préalable parler de certaines récompenses que Dieu leur donne bien souvent en cette vie. (Elianus)

David, considérant les récompenses que Dieu accorde à ceux qui observent exactement sa sainte loi, il lui dit : *Mon Dieu, mon cœur s'est toujours penché du côté de vos commandements, en raison du salaire que vous avez promis à ceux qui les gardent soigneusement, comme je propose de faire jusqu'au dernier soupir de ma vie.* (Ps 118, 112)

Encore qu'un enfant bien appris doive l'amour, l'honneur, l'obéissance, l'aide et le support de ses père et mère, parce qu'il a reçu par leur moyen presque tout ce qu'il a, et que pour cela il ne devrait attendre aucune récompense ; néanmoins, la libéralité de Dieu est si grande, qu'il lui promet de riches salaires s'il garde son commandement, qui prescrit l'honneur que doit porter un enfant à ses parents. En voici quelques-uns.

L'on se marie pour avoir des enfants, et c'est l'une des deux fins principales du mariage que de voir une postérité nombreuse. C'est ce que Dieu fait et donne aux enfants qui honorent leurs père et mère ; je l'apprends de l'Ecclésiastique qui dit : *La bénédiction du Père établit les maisons des enfants* (3, 11) ; et un peu après il ajoute : *En raison de leur piété à l'endroit de leurs parents, leurs maisons seront bâties ; c'est-à-dire la bénédiction du Père fera que son fils sera béni en son mariage, ayant un bon nombre d'enfants et une famille riche, honorable et magnifique.* (11, 16) La raison veut que les enfants qui honorent leurs parents soient aussi pères et qu'ils engendrent des enfants qui leur rendent les meilleurs honneurs qu'ils ont rendus à leurs parents. C'est ainsi que Jacob, ayant reçu la bénédiction d'Isaac son père, a été fait aussi père des chefs des douze tribus d'Israël.

L'honneur que les enfants portent à leurs parents est digne d'autre récompense, désirée de plusieurs, encore qu'elle soit temporelle, c'est de vivre de longues années, et en voici les lettres patentes données de Dieu, signées de son cachet et de son nom : *Honore ton père et ta mère afin que tu vives longuement sur la terre, que le Seigneur Dieu te donnera.* (Exod. 20, 12) Et l'Ecclésiastique, parlant conformément au commandement de Dieu, dit : *L'enfant qui honore celui de qui il a la vie après Dieu, est digne de vivre longtemps.* (3, 7)

Saint Basile en dit autant lorsqu'il excite un enfant à respecter ses parents : *Révérez vos père et mère afin qu'il ne vous arrive quelque malheur et que vous puissiez avoir une vie qui soit de durée ; c'est le don duquel Dieu très bon et très grand vous comblera, comme aussi lorsque vous fournirez la nourriture en cas de nécessité.*

Vous prolongerez votre vie si vous nourrissez vos parents en leur vieillesse, c'est un vers ancien usité aux écoles. (Orat. 18 de honore quo afficiendi parentes)

Le feu même n'ose toucher à la vie des enfants qui aident leurs Parents dans le besoin, si nous voulons croire à Lycurgue en son oraison contre Leocrates, en laquelle il dit qu'il y avait un certain canal de feu en Sicile qui coulait de la montagne d'Etna, au milieu duquel les enfants pouvaient passer sans crainte ; tandis qu'ils portaient leurs pères sur leurs épaules, le feu semblait oublier sa nature et céder à la piété des enfants, et ce lieu se nommait *Le champ des enfants charitables* ; pour les enseigner qu'il n'y a rien dont ils ne doivent attendre bonne issue, et que leur vie sera assurée s'ils aiment et s'ils assistent leurs parents. Et le pieux Æncas a gravé sa mémoire dans l'éternité des siècles à venir pour avoir sauvé son père déjà vieux du milieu des flammes.

St Bernardin montre cette longueur de vie parce qu'il dit être arrivé en son temps en une ville de l'Espagne citérieure ou orientale nommée *Sui*, proche de Valence. C'est qu'un jeune homme âgé de 18 ans, désobéissant à ses parents, fut emprisonné en raison de ses larcins et autres forfaits publics, et reçut sentence d'être mis à un gibet ; quand il fut pendu et qu'il eut rendu l'âme, aussitôt il parut barbu ; n'ayant eu jusqu'alors aucune barbe, et la tête lui grisonna comme à un homme nonagénaire. Au bruit de cette merveille, l'Évêque, accompagné de son Clergé et d'un grand peuple, vint au lieu du supplice, où ils se mirent à genoux, espérant que Dieu leur donnerait quelque connaissance particulière d'un cas si prodigieux ; peu après, l'Évêque, montant sur une colline, dit à toute l'assemblée que Dieu voulait montrer par ce prodige comment il ôte plusieurs années de vie à ceux qui n'obéissent pas à leurs parents, encore que leur désir soit de vivre longtemps, et qu'il avait retranché environ septante ans de vie à ce garçon désobéissant, qui eut atteint l'âge qui paraissait sur sa face s'il eut rendu l'obéissance qu'il devait à ses père et mère, selon ce que dit jadis Moïse aux Israélites en la répétition du Décalogue : *Honore ton Père et ta Mère selon que le Seigneur ton Dieu te l'a commandé, pour que tu vives de longues années.* (Deut. 5, 16)

Mais la principale récompense est celle qui est éternelle, promise aux enfants obéissant à leurs parents et qui supportent leur impatience, leurs chagrins, leurs colères et autres imperfections, qui accompagnent volontiers la vieillesse. Cette promesse est déclarée à l'Ecclésiastique par ces paroles : *Mon fils, honore ton père soit par œuvre, soit par parole, et avec toute sorte de patience, afin que tu reçoives la bénédiction, soit par le moyen de ton père qui priera*

Dieu pour toi, soit de Dieu même, laquelle ne sera point passagère et de peu de durée, mais stable et solide, et ce à l'heure de la mort, heure redoutable, temps de l'examen exact de toute ta vie, auquel on jette le dé d'une éternité de bonheur ou de malheur. (Cap. 3, 9-10) Voilà pour le Père.

Il ajoute le même salaire préparé à l'enfant qui endurera aussi pareillement les imperfections de la mère : *Parce que vous avez souffert avec patience votre mère fâcheuse, chagrine, noieuse, impatiente, ses paroles âpres et les coups qu'elle vous a bien souvent donnés, pour cette cause Dieu vous rendra divers biens soit présentement, soit après cette vie, il se souviendra de vous au temps de la tribulation qui se changera en un jour de sérénité ; et vos péchés se fondront comme la glace se fond aux rayons ardents du Soleil. Mais le comble du bonheur des enfants pieux envers leurs parents, est la promesse de la vie éternelle, de laquelle ils jouiront un jour au ciel. (n. 16-17)*

Saint Paul semble avancer cette promesse, écrivant à son cher disciple Timothée : *La piété est utile en toutes choses, et on lui promet bien une grande récompense, c'est la vie présente et la future ; la présente tranquille et sans trouble, de longue durée, pourvue de tout ce qui est nécessaire à la vie humaine ; on lui promet aussi celle qui n'aura point de fin au ciel, celle-ci est bien la principale ; c'est quelque chose de vivre longtemps sur la terre de ce monde, mais c'est tout de vivre heureux en la terre des vivants, je dis en paradis ; c'est là que les enfants pieux mèneront une vie souhaitable, éloignée de toutes sortes de maux, et remplie de tous biens. (1. ad Timoth. 4, 8)*

Voilà quelques belles récompenses qui seront données aux enfants qui auront obéi à leurs père et mère, qui les auront aimés, honorés, sustentés et supportés en leur vieillesse bien souvent ennuyeuse et difficile à contenter.







CHAPITRE VIII

DE LA COLOMBE

présentée à ceux qui s'adonnent aux œuvres vertueuses.

J'ENTRE en la louange d'un Oiseau domestique et vulgaire, mais qui a de belles parties qui le rendent recommandables, telles que l'homme vertueux peut louablement et utilement imiter. C'est la Colombe, à qui on donne beaucoup de louanges, soit en raison de sa chasteté, soit pour sa douceur et pour sa simplicité, laquelle Jésus-Christ a proposée à ses Disciples afin qu'ils l'imitassent ; c'est lorsqu'il dit à St Matthieu : *Soyez simples et d'une candeur colombine.* (cap. 10, n. 16)

Il y a d'autres louanges de cet Oiseau ; c'est que Dieu s'en est voulu servir pour des choses grandes et sacrées, comme quand St Éleucade fut sacré Évêque, on vit une Colombe voler sur sa tête ; le même arriva à St Jean Chrysostome quand il fut ordonné Prêtre.

St Basile honore grandement la Colombe ; ce fut lorsqu'il divisa la Sainte Hostie en trois parties, l'une desquelles il prit avec crainte pleine de révérence ; il garda la deuxième pour être mise en terre avec son corps mort, et mit la troisième dans une Colombe qu'il fit faire d'or pur, en mémoire de celle qui parut au fleuve Jourdain au Baptême de Jésus-Christ.

Si les âmes des Saints prennent leur envol au Ciel, c'est bien souvent sous la forme de la Colombe. Quand St Spes, Abbé, mourut, son âme partant de son corps fut vue en forme de Colombe s'envoler au Paradis, et ce par tous les Religieux qui assistèrent à sa mort. Le même arriva à Sainte Scolastique, l'âme de laquelle fut aperçue par son frère St Benoît aller à Dieu en la figure d'un Pigeon blanc par-dessus la neige.

Mais la principale louange de la Colombe, c'est que le St Esprit a voulu paraître sous la forme d'un Pigeon quand le Fils de Dieu fut baptisé par St Jean Baptiste au fleuve Jourdain. Comme aussi il parut à St Grégoire le Grand, lui suggérant à l'oreille ce qu'il devait écrire lorsqu'il composait les œuvres si accomplies qu'il nous a laissées.

Si cet Oiseau a été tant honoré de Dieu, la raison veut que je lui donne pareillement quelque honneur, ce sera en le présentant à ceux qui s'adonnent aux œuvres vertueuses. Je suis ému à faire cela parce que, dit le docte

Rupert, lequel parlant de plusieurs actions de piété de Jésus-Christ envers les hommes affligés de diverses infirmités, dit : *Les œuvres que fit Jésus-Christ à l'endroit des personnes travaillées de divers maux, furent des actions de miséricorde pronostiquées par le signe ou par l'indice de la présence du St Esprit, à savoir la Colombe qui parut sur lui lorsqu'on le baptisa.* (Lib. 3 in c. 3 S. Mathæi in fine)

Loué qui veut la Colombe chaste, douce et qui a le gémissement au lieu de chant ; il y a d'autres Oiseaux qui ont ces mêmes qualités, mais j'en trouve une qui la rend supérieure aux autres, et sans pair, et qui la fait grandement utile à son maître, c'est sa fécondité, les petits qu'elle fait qui sont ses œuvres, lesquelles représentent celles que sont les personnes vertueuses, toujours actives en ce qui est de faire le bien. J'ajouterai d'autres qualités qui seront propres pour donner à connaître les bonnes actions des gens de bien, ou pour les exciter à faire cela.

§ 1. *La fécondité de la Colombe enseigne à l'homme d'être fertile en bonnes œuvres de diverses sortes, lesquelles il doit exercer.*

LA fertilité de la Colombe est admirable ; elle est toujours en besogne, soit de couvrir, soit d'éclore, soit de donner la nourriture à ses Pigeonneaux. Tant le mâle que la femelle couvent les œufs, le mâle le jour, la femelle la nuit. En été, ils font quelquefois litées en deux mois, car ils éclosent à dix-huit jours et conçoivent incontinent après, de façon telle qu'on trouve dans un même nid bien souvent des œufs avec les jeunes Pigeons qui ne font que sortir de la coque, et d'autres qui sont prêts à débuser, et ils commencent à couvrir n'ayant que cinq mois. Enfin, leur fécondité est telle qu'ils donnent treize ou quatorze paires de pigeonceaux bien souvent chaque année. Ne voilà-t-il pas une fertilité plantureuse et grandement profitable de cet Oiseau ?

Mais quels beaux documents ne peut-on pas retirer de cette fécondité colombine ? Certes, elle fait la leçon à l'homme vertueux de la pratique journalière, voire continuelle des œuvres vertueuses, qui sont comme ses enfants ; je le dirai après celui qui dit : *Les bonnes œuvres sont les enfants de la piété et de la volonté pieuse.* Et c'est ce que dit Rabanus, lequel sur ce passage de l'Ecclésiastique : *L'homme se fait connaître en ses petits et dit : Le mérite de l'homme peut se voir dans ses actions pieuses qui sont ses enfants.* (In c. 12 Eccles. n. 30)

Si la Colombe est toujours en action, c'est bien le devoir de l'homme d'être tel : *Il naît pour travailler, non pas pour le corps seulement, mais aussi et principalement pour l'âme par l'exercice des œuvres pieuses, et ce jusqu'à la mort.* (Job 5, 7)

C'est à quoi l'exhorte l'Ecclésiastique quand il dit : *Faites la justice avant la mort, parce qu'on ne trouve pas de nourriture aux Enfers. Les bonnes œuvres sont la viande de l'âme qui lui donnent la force et le développement en la justice et en la grâce de Dieu.* (14, 17) Ne craignez pas de leur donner ce nom ; le fils de Dieu les appelle ainsi quand il dit : *Travaillez pour avoir de la viande, non celle qui périt, mais qui est de durée, voire pour la vie qui sera éternelle.* (Joan 6, 4)

C'est présentement qu'il convient de travailler, le temps de la mort est hors de saison d'exercer les bonnes œuvres. St Jean le dit en termes exprès en la personne de notre Seigneur : *Il faut que j'exerce les œuvres de celui qui m'a envoyé en ce monde pendant qu'il est jour ; quand la nuit survient, il n'est plus loisible de travailler : le jour est le temps de la vie, la nuit celui de la mort.* (Joan 9, 4) St Paul a dit presque le même, car ayant exhorté les Galates à bien faire avec persévérance, il conclut : *Tandis que nous avons le temps, faisons bien, ce n'est pas une chose qui soit libre, mais Dieu nous la commande et nous y oblige.* (Ad Galat. 6, 10)

Jésus-Christ le dit ainsi, sa parole est une preuve irréprochable de son vouloir : *Servez de lumière aux hommes, dit-il, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils en glorifient votre Père qui est aux cieux.* (Matth. 5, 16) St Jacques l'a dit après lui expressément et clairement : *Comme le corps est mort lorsqu'il est destitué d'âme, de même la foi qui n'est pas vivifiée ni animée par les œuvres.* (Jacob 2, 26) Si vous voulez quelque preuve ultérieure :

Voici deux saints Pères qui prouvent la même nécessité des bonnes œuvres. St Ambroise dit : *Hâtons-nous de bien faire, d'autant que la foi seule ne suffit pas, elle veut une vie qui lui soit conforme et digne d'elle ; il est nécessaire à celui qui veut acquérir le ciel, qu'il embellisse son âme de bonnes œuvres.* (In c. 4 a l'Heb.)

Saint Jean Chrysostome n'en dit pas moins, c'est en une demande qu'il fait à tous : *Est-ce assez pour arriver au ciel de croire en Jésus-Christ ? Nullement : croyez dument au Père, au Fils et au St Esprit autant qu'il est nécessaire, mais ne vivez pas bien, cette foi ne vous sera en aucune façon profitable pour vous sauver, car la bonté de vie et de mœurs nous est nécessaire.*

La raison veut que nous travaillions le temps de notre vie, puisque nous sommes laboureurs et ouvriers, je le dis après Job : *La vie de l'homme est une bataille continuelle, et ses jours ressemblent à ceux de l'ouvrier qui fait sa besogne pour en recevoir quelque salaire.* (7, 1) Ce serait un fait blâmable de voir un manœuvre les bras croisés sans mettre la main à l'ouvrage, sans gagner son pain, et ne sera-t-il pas autant et plus digne de blâme de voir un Chrétien se contenter de porter ce beau nom, sans faire les œuvres d'un Chrétien ? *Personne n'est à bon droit nommé Chrétien, dit St Cyprien, si ce n'est que selon son possible ; il s'étudie et s'efforce par ses bonnes mœurs de se rendre semblable à Jésus-*

Christ. (St Cyp. de 12 abus c. 7)

Oyez ce qu'en dit St Augustin : *Celui-là porte en vain le nom de Chrétien, qui n'est pas imitateur de Jésus-Christ ; que profite-t-il d'avoir un nom qu'on ne mérite pas et de s'usurper le nom d'autrui ? Le fait et la vie d'un bon Chrétien est de s'adonner aux bonnes œuvres jusqu'à la mort.* (Lib. de Vita Christiana)

On dit qu'un homme ayant peur de son ennemi demanda à la Déesse Pallas ce qui lui arriverait ; il entendit une voix qui lui dit qu'il serait victorieux de son adversaire. Voici mon homme bien aise pour l'assurance certaine qu'il vaincrait son ennemi. Il prend donc le casque sur la tête, l'écusson en une main, l'épée avec un tranchet bien affilé en l'autre, il s'arme le corps de toutes pièces ; étant bien couvert d'armes, il attend de pied ferme son adversaire qui ne manqua pas de se rendre où il était et lui porta de si heureux coups qu'il le vainquit ; quand cet homme qui se jugeait bien assuré et invincible, vit couler son sang abondamment en terre, se tournant vers le ciel, se plaignit de son désastre et, accusant les Dieux, leur dit : *Où est la foi donnée verbalement par les Dieux ; n'ai-je pas eu de la Déesse Minerve la promesse de surmonter mon ennemi ?* Aussitôt, une voix venant d'en haut, lui répondit : *Mets la main à l'épée avec Pallas, car les Dieux aident ceux qui mettent la main à l'œuvre.*

Voilà un grand sot, direz-vous, et vous êtes plus fou que lui si pendant le temps de votre vie (qui est un temps de guerre perpétuelle pour tant d'ennemis qui l'attaquent) vous ne résistez point à tant de furieuses attaques, par l'exercice journalier des œuvres vertueuses propres à les rembarquer, mais plutôt vous vous portez à des œuvres vicieuses et ténébreuses.

Si vous êtes vaincu en ce faisant, il faut vous en prendre à vous-même, et vous devez pleurer votre grande folie. C'est à quoi vous exhorte St Grégoire, parlant de l'obligation des deux Pigeonneaux faite à Dieu : *Que veut dire l'offre de deux jeunes pigeons, demande ce grand Docteur, autre chose qu'un double gémissément de notre pénitence, soit parce que nous n'avons pas exercé les bonnes œuvres, soit d'autant que nous en avons commis des mauvaises.* (Moral. 32, 4)

Les Pigeonneaux avancent un autre enseignement à ceux qui exercent les actions vertueuses ; c'est qu'ils étaient offerts (au moins l'un) en holocauste, qui était un sacrifice fait à Dieu, par lequel l'Oiseau était mis en entier sur l'Autel pour être brûlé et réduit en cendres en l'honneur de Dieu. Vous ne devez pas être content de vous exercer en une seule œuvre pieuse, il faut bien faire quant au corps et quant à l'âme. Il faut que les trois facultés de l'âme soient toujours occupées aux exercices de vertu comme aussi les cinq sens du corps, tellement qu'on ne se réserve aucune pièce qui ne

soit toute présentée à Dieu en holocauste.

Il y a encore une qualité de la Colombe à ce propos ; je la tire de St Isidore, qui dit : *Les Colombes changent de couleur à chaque mouvement rotatoire de leurs cous, et il semble qu'elles ont pris leur nom de ceci. Quand elles se mettent à l'opposite du Soleil, vous voyez aussitôt en leur contournement leur col diversifié de couleurs, telles que vous ne sauriez dire assurément si elles sont bleues, dorées, jaunes, noires ou rousses.* (Orig. lib. 12) Cette diversité de plumes colorées leur donne bien de la grâce, et la louange que leur donne Aristote n'est autre que la variété de leurs couleurs. (Lib. 5 de generat. c. 6) Et David dit : *La Colombe a les plumes reluisantes et comme argentées, et le dessus du dos ressemble à un or fin bruni, très éclatant en sa pâleur.* (Ps 67, 14)

Les actions vertueuses sont très bien représentées par ces pennes bigarrées. Il faut de la variété dans les exercices de vertus, il en faut certaine qui soit dorée de charité, certaine argentée de pureté, les unes azurées de la contemplation des choses célestes, les autres jaunes de l'amour ardent du prochain. Il faut que l'âme comme une Reine (vu qu'elle est l'épouse du Roi des Rois) porte un habit précieux diversifié de toutes sortes de couleurs de vertus et de bonnes œuvres, tant corporelles que spirituelles, tâchant de les joindre par ensemble, ce qui est aussi enseigné par les Colombes qui se joignent aux autres de leur espèce, car leur naturel est de voler ordinairement de compagnie, et on ne les voit presque jamais solitaires.

§ 2. Les bonnes œuvres doivent être faites avec la plus grande perfection et vitesse possible ; Dieu doit être leur but, ce qui est enseigné par le vol rapide des Colombes.

LE bien n'est bien que s'il est bien et parfaitement fait, autrement dit s'il a quelque circonstance vicieuse, il ne méritera point le nom de bien mais plutôt de vice. L'Ecclésiastique vous excite à cette perfection par ces paroles : *Soyez en toutes vos œuvres particulièrement excellents.* (3, 23) C'est une exhortation pour faire ses actions avec la plus grande perfection possible. C'est aussi ce que dit jadis Saint Cyprien : *Si les choses saintes ne sont pas faites saintement, elles perdent le nom de sainteté.* (De singular. Cleric.) Saint Augustin n'en dit pas moins : *Employez le jour à la louange de Dieu, faites bien toutes vos œuvres, et voilà que vous aurez assurément loué Dieu.* (In Ps 34 in fine) C'est un dit sentencieux que celui de St Bernard qui porte que : *Dieu ne récompense pas les verbes mais les adverbes.* (St Bern.) Il veut dire que Dieu ne regarde point ce que l'on fait, si ce n'est qu'il soit bien fait. Il y a plusieurs motifs de faire parfaitement

toutes ses actions, dont en voici quelques-unes. C'est :

— *Premièrement*, que l'on doit se représenter Dieu en toutes ses actions vertueuses, vu que c'est pour lui qu'on les fait. Si l'on voit les Courtisans des Princes de la terre se porter avec tant d'ardeur à faire le plus excellemment qu'ils peuvent tout ce qui est du service de leur Seigneur, avec quelle perfection le Chrétien doit-il servir Dieu ? *Faites toutes les actions de vertu*, dit St Grégoire de Nazianze, *selon que requiert la dignité de la Majesté divine et ayez un soin particulier de la Sainte Trinité, vu qu'elles se rapportent toutes à elle.* (In Disticis)

St Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jésus, le pratiquait ainsi ; sa devise ordinaire en fait foi : *À la plus grande gloire de Dieu*, laquelle il cherchait en toutes choses. Telle fut aussi la pratique de Sainte Thérèse de Jésus, laquelle voua à Dieu de faire en toutes choses ce qui serait le meilleur, le plus excellent. (Lib. 4 Vitæ c. 10)

— *Secondement*, c'est une pensée sérieuse que le jour présent sera peut-être le dernier de votre vie. Ce fut la belle leçon que fit jadis Barlaam au jeune Prince Josaphat : *Aujourd'hui sera le premier et le dernier jour auquel je servirai mon Dieu, vu que l'homme n'a aucune assurance de vivre un seul moment.* (In vita Barlaam & Josaphat)

La réponse que donna un jour Messodanus servira bien à notre propos ; c'était un homme qui, étant convié un jour à un banquet pour le lendemain, dit à celui qui l'invitait : *Pourquoi m'appellez-vous à demain, vu que depuis plusieurs années je n'ai jamais eu de jour de demain, attendant chaque jour la venue de la mort.* (Guido Bituric. ex hist. Eccl.)

Pensez donc mûrement à la brièveté et à l'incertitude de votre vie. *Le jour est court*, disait jadis R. Tarpon, *l'ouvrage est long, les ouvriers sont tardifs et paresseux, la récompense est grande, le père de famille presse de près et veut voir l'œuvre achevée. D'autant plus que quelque corps s'avoisine de son centre, son mouvement en est d'autant plus rapide. Les mouches à miel travaillent avec plus d'ardeur et de soin lorsqu'elles se voient voisines de l'hiver ou de quelque grande pluie. Telle doit être la vitesse de l'homme à bien faire, vu qu'à tout moment, l'heure de sa mort approche. Le bien que vous méprisez ou que vous ne faites pas, vous le perdez pour une éternité, et vous ne le recouvrez jamais.* (In Apoght. Patrum c. 2)

— *Tiercement*, c'est de penser à l'éternité pour laquelle se font toutes les œuvres vertueuses si elles sont bien ou mal faites, c'est pour une éternité heureuse ou malheureuse. Quelle joie éprouvera l'homme vertueux qui aura bien fait, quelle tristesse et quel crève-cœur éternel pour celui qui aura mal vécu ; pensez comme vos paroles et vos actions sont pour une

éternité. On interrogea un jour le fameux peintre Zeuzis, pour quelle raison était-il si lent à réaliser ses peintures ? Il dit : *Je ne me hâte point à peindre, je mets le temps, l'étude et le soin que je juge convenir, parce que mes peintures ne sont pas pour un peu de temps, mais pour toujours.* (P. Cornelius in Eccl. 31, 27) Faites que vos actions soient telles que vous les voudriez avoir éternellement.

— *Quatrièmement*, c'est de considérer le mérite bien grand que l'on peut avoir à chaque minute de temps comme on peut embellir son âme, sa couronne, et accroître sa gloire au Ciel. Ce fut le motif que Jésus-Christ avança un jour à une sienne épouse lorsqu'il lui dit : *Ô si les hommes savaient combien ils peuvent mériter à chaque moment de leur vie, qu'ils seraient aisés de voir le Soleil jeter ses premiers rayons sur la terre, pour chasser aussitôt le sommeil, et pour sortir rapidement du lit, afin de s'adonner promptement aux exercices de vertu, desquels le salaire sera éternel !*

Mais outre la grande perfection qui doit se retrouver parmi les actions de vertus, on doit être rapide et prompt à les faire, c'est ce que vous enseigne le vol léger de la Colombe. Il n'y a Oiseau plus rapide en son vol que la Colombe ; cette vitesse empêche qu'elle ne soit attrapée des Oiseaux qui vivent de proie, comme sont les Éperviers et Faucons, auxquels elle sert de délices, et lorsqu'elle les aperçoit, elle hâte son vol. Cette vitesse a servi aussi d'occasion aux Chefs de guerre pour envoyer des lettres pendues au col ou aux pieds des Colombes, aux villes assiégées, et d'en recevoir réciproquement, pour entendre l'état de leurs villes et par ce bon office qu'elles font, elles ont mérité le nom de messagères du ciel ou de l'air. Apprenez donc de cette légèreté de la Colombe, celle des bonnes œuvres.

C'est encore une exhortation de l'Ecclésiastique d'être prompt à faire le bien : *Soyez rapide en toutes vos actions ; si la tardiveté est blâmable en quelque chose, c'est bien principalement en l'exercice des œuvres saintes, et en ce qui touche le salut.* (31, 27) Le maître et les valets, Jésus-Christ et les Saints, ont pratiqué cette « hâtiveté » à bien faire. L'Épouse donne cette louange à son Époux Jésus quand elle dit : *Voici que mon bienaimé fait des sauts par les montagnes, il saute par-dessus les collines : il est semblable au chevreuil sauvage et au faon de la biche, lestes au possible et rapides à la course.* (Cantic. 2, 8-9)

La glorieuse Vierge Marie, toute semblable à son Fils en cette agilité au bien, aussitôt qu'elle eût conçu du St Esprit, et que l'Ange, ambassadeur de l'incarnation du fils de Dieu, se fût retiré : *Elle se leva, elle se mit en chemin, et marchant à grand pas, elle arriva en la maison de sa cousine Élisabeth pour y exercer des œuvres de charité, d'humilité et pour remplir tout le logis de bénédictions célestes.* (Lc 1, 39) Les Saints personnages se sont montrés infatigables en la poursuite

de la vertu et en l'exercice des bonnes œuvres, et ont été si agiles en ce fait, que le Prophète Isaïe, les voyant en esprit et saisi d'étonnement, demande : *Qui sont ces hommes si habiles qu'ils semblent voler comme les nuées, et à l'exemple des Colombes qui retournent en leur colombier ?* (60, 8) D'autant que leur retour est extrêmement rapide.

C'est en ceci qu'on doit les imiter, en la promptitude à bien faire, cependant qu'on a le temps et la santé : *Faites promptement tout ce que vous pouvez*, dit Salomon, *d'autant qu'il n'y a plus rien à faire, mais à pâtir aux Enfers où vous allez en poste, on ne rend plus les comptes de ce qu'on a reçu et donné ; il n'y a plus de sagesse dans ces sombres cabots, mais seulement une profonde ignorance. Puisqu'il en est ainsi, chassez toute paresse et retard à bien faire, car la nonchalance est grandement blâmable en cette affaire, vu qu'il s'agit du salut.* (Eccl. 9, 10)

Mais pour retourner à la Colombe, il est à remarquer que quand cet Oiseau vole doucement comme par quelque vaine ostentation, faisant du bruit de ses ailes, ce qui lui retarde son vol, elle est alors aisément surprise par son ennemi : *Comme le larron, l'Oiseau fait à la proie, caché entre les rameaux des arbres, voit la Colombe se piaffer en l'air, il se jette aussitôt dessus et la prend, alors qu'elle s'enfuit et se glorifie en son vol*, dit Plin. (Lib. 10, 36)

C'est ce qu'il faut fuir en pratiquant les bonnes œuvres ; il ne faut pas faire de bruit, ni chercher quelque louange des hommes. La Poule, qui chante après avoir pondu ses œufs, les perd ; et celui-là perd le mérite de ses actions vertueuses qui les fait pour en recevoir de l'honneur. St Grégoire le dit ainsi par ces belles paroles : *Je suis contraint de vous avertir sérieusement d'être sur vos gardes lorsque vous vous adonnez à bien faire ; gardez-vous de rechercher la faveur ou la bonne grâce des hommes, en raison du bien que vous faites, qu'un appétit d'être loué ne se glisse pas, de peur que ce qui paraît au dehors, soit privé de sa récompense, d'autant que de telles actions ne sont pas agréables à Dieu, vu qu'elles appartiennent au Diable.* (Homil. 12 in Evang.)

Ce St Docteur l'assure ainsi quand il parle des bonnes œuvres, les comparant à un trésor caché ; il dit qu'il faut les cacher aux hommes et aux Diables par la fuite de la vaine gloire : *Nous sommes en cette vie présente, ainsi qu'un voyageur qui se retrouve parmi les champs, et nous cheminons vers notre pays qui est le ciel. Mais comme les voleurs guettent les pèlerins, de même les esprits malins en guise de « larronneaux » épient notre chemin et emportent le salaire de tout le bien que l'on a fait, étant ému par quelque vaine gloire, comme le pèlerin semble imiter le larron à lui ôter son argent quand il le porte en ses mains, et la vue de ceux qui guettent les passants.* (Homil. 11 in Evang.) Il faut dire en toutes ses actions avec David : *Ô grand Dieu, la gloire est due à vous seul et à votre saint nom ; nous confessons qu'il n'y*

a rien du nôtre et n'y recherchons aucunement d'en être glorieux. (Ps 113, 1)

Si on cherche la gloire, il faut craindre, outre la perte du mérite, de perdre aussi la gloire éternelle. C'est ce qui arriva à une vierge qui, menant une vie si pleine de mortification, jeûnant, veillant, priant et domptant sa chair, qu'elle fut tenue pour sainte ; mais l'orgueil se glissa parmi ses actions vertueuses, dont elle fut punie rigoureusement. Étant réduite au lit mortel, elle se confessa, sans toutefois révéler son orgueil ; sa confession achevée, elle meurt, et bientôt après elle apparut à son Confesseur, noire comme du charbon et avec une figure horrible, lequel épouvanté quelque peu de ce fantôme, lui demanda qui il était : je suis, répondit-elle, la Vierge qui a eu le renom de sainteté auprès de plusieurs ; quant à ma demeure, si vous désirez savoir où elle est, c'est la même qu'avec les Esprits malins et suis condamnée aux plus grandes et aux plus graves peines de l'Enfer, et dit davantage qu'elle était damnée en raison de la complaisance qu'elle avait eue d'elle-même et de son orgueil spirituel qui l'avait induite à juger, à mépriser et à se préférer à tous, et lui dit que ni lui ni autre n'avait besoin de prier pour sa délivrance, vu qu'elle ne serait jamais délivrée de ses tourments. Ah ! la pauvre récompense ! Ô le malheur des bonnes grâces, ou plutôt méchantes, qui n'ont d'autre but que la vaine gloire et le mépris des actions du prochain ! (Jacobus de Paradiso Carth.)

Gardez-vous d'être insensible à cette perte de vos bonnes œuvres. C'est encore ce qu'enseigne la Colombe par une qualité qui semble lui tourner à quelque mépris ; c'est qu'étant plus insensible que les autres Oiseaux (qui combattent de bec et d'ongles pour leurs petits), elle ne s'attriste point lorsqu'on lui ravit ses Pigeonneaux. J'apprends ceci de St Hierosme, lequel dit : *La Colombe seule entre les Oiseaux n'a point de douleur pour ses petits qu'on lui enlève, et ne les recherche point, mais d'une folle et aveugle témérité, répond derechef au même lieu qu'on les lui a ravis. Ayez un ressentiment quand le Diable ou la vaine gloire vous dérobe vos bonnes œuvres (qui sont vos enfants) et tout le fruit que vous en pouviez attendre.* (Lib. 2 in Osée c. 7) Gardez-vous d'éclorre à l'avenir de semblables actions vicieuses, et si vous avez servi de mauvais exemple aux autres qui ont remarqué votre vanité (semblable aux hypocrites qui font le bien) : *Pour recevoir de l'honneur des hommes, quand ils méritent plutôt un blâme, changez maintenant d'intention, et faites le tout purement pour Dieu, tâchant de bien édifier ceux qui en ont été scandalisés.* (Matth. 6, 2) *Si vos membres ont servi aux péchés, appliquez-les maintenant à la pratique des vertus et aux œuvres contraires au vice ; si elles ont été seulement viciées par l'intention mauvaise, réparez-les par des intentions pures et droites.* (Ad Ro. 6, 19)

§ 3. *Les Colombes montrent l'efficacité des bonnes œuvres pour attirer le prochain à en faire de même ; comme aussi la récompense qui les attend au ciel.*

LES Colombes semblent avoir une science pour amener leurs semblables à leur colombier ; je le dis après l'Historien qui traite des choses naturelles : *Les Colombes ont une façon d'user entre elles de flatteries, les unes corrompent les autres, et les ayant gagnées, elles retournent à leur maître, mieux accompagnées de leur larcin.* (Pline 10, 37)

Il y a une autre pratique rapportée par le grand St Basile, *c'est que pour attraper les Colombes sauvages, on tâche d'en gagner une semblable, et étant prise, de l'appivoiser et de l'accoutumer à la fréquentation des hommes, puis on lui enduit les ailes d'un onguent odoriférant et on la laisse retourner chez ses compagnes sauvages, lesquelles, attirées par la suavité de cette senteur agréable, suivent leur compagne parfumée, qui les attire à son colombier et les gagne à son maître.* (Epist. 175 Julite Liberæ)

Je peux appliquer ceci aux Disciples de Jésus-Christ, lesquels étant sauvages avant leur vocation à la suite de notre Seigneur, après qu'ils furent attirés, étant ornés de vertus et enduits de l'odeur très suave de la grâce de Dieu, de laquelle le St Esprit les avait oint et rempli, ils furent depuis envoyés de par le monde pour en attirer d'autres à la connaissance de leur maître : *Le son éclatant de la voix des Apôtres a pénétré toute la terre habitable, et il n'y a pas un endroit du globe terrestre si reculé soit-il, qui n'ait ouï le son de leur sainte parole, et ces voix n'ont pas été jetées au vent, ni perdues en l'air ; mais elles se sont fait tellement entendre et ont donné si avant dans le cœur de ceux qui les ont entendues qu'elles ont amené à Dieu, soit les plus grossiers et les plus terrestres, soit les plus éminents en savoir et en dignité.* (Ps 18, 5)

Mais appliquez ceci à vous-même. Imitez cet art des Colombes pour rendre votre prochain vertueux. Je vous présente pour ce faire un emblème : c'est une Colombe odoriférante suivie de plusieurs autres avec cet écriteau au-dessous : « In odorem », à l'odeur de cet Oiseau. Ce sera à l'odeur de votre bonne vie que votre prochain s'adonnera à sa vertu. St Bernard, parlant de cette odeur vertueuse, dit ainsi : *Les bonnes mœurs sont aussi leurs couleurs et leurs odeurs ; l'odeur au bon renom, la couleur en la conscience. La bonté de vie colore les œuvres, ce que fait aussi la droite intention qui procède du cœur.* (Serm. 71 in Cantic.)

St Hierosme fait aussi mention de cette odeur de vertu quand il dit : *La conversation et la vie d'un Pontife, je dirai aussi d'un Pasteur, d'un Docteur et de tous, doit être telle que tous leurs mouvements et leurs gestes, comme aussi toutes leurs actions,*

puissent rendre une odeur d'une grâce céleste.

C'est ainsi que Sainte Cécile attira son époux Valérien la première nuit de ses noces, car quand il se fut retiré en la chambre de son épouse, l'odeur douce exhalant de la chasteté de cette sainte Vierge, plus agréable que celle des roses, lui causa un tel plaisir et le désir qu'il eut de voir un Ange en sa beauté, fut si grand qu'il se fit Chrétien ; il garda inviolablement la chasteté et enfin répandit son sang, donna sa vie pour l'amour de Jésus-Christ, étant fait glorieux Martyr. (In vita eius)

Ô l'efficacité des œuvres exemplaires pour rendre son prochain vertueux ! Portez-vous toujours à les faire, considérant les grands biens qui en peuvent réussir, soit pour la gloire de Dieu, soit pour votre bien et pour celui de votre prochain qui vous verra faire le bien : *Ut ex bonis operibus vos considerantes, glorificent Deum in die visitationis*, dit St Pierre (Petri 2, 12) ; afin que, considérant vos bonnes œuvres, ils glorifient Dieu le jour auquel ils vous verront endurer patiemment les adversités par lesquelles Dieu visite ses serviteurs.

Mais pour retourner aux Colombes, je découvre en elles quelques autres belles qualités : c'est qu'elles semblent être les messagères de grands biens et semblent pronostiquer le bonheur des hommes bienfaisants.

St Grégoire de Tours raconte une chose étrange à ce propos, à savoir qu'autour du sépulcre de Sainte Eulalie il y a trois arbres qui tous les ans au mois de décembre, durant lequel on célèbre sa fête, portent des fleurs toutes semblables à des Colombes blanches comme neige, qui remplissent l'air d'une odeur de Paradis et font espérer une année heureuse à tous ceux de ces quartiers ; mais si elles viennent à manquer, ce leur est un présage très certain de quelque sinistre accident et d'un malheur futur. (De gloriâ mar. c. 91)

Telle fut aussi la persuasion des Hébreux (au dire d'Euthymius) pour le pronostic du bonheur, car les plus riches d'entre eux mettaient au plus haut de leurs maisons des ailes de Colombes attachées avec du plâtre, en signe, à leur jugement, d'une grande félicité. (Pierius, l. 22)

Quel présage peut avoir l'homme plus assuré de plusieurs bénédictions, que lorsqu'il s'adonne aux œuvres vertueuses ? Oyez ce qu'en dit St Paul : *Commandez aux hommes riches de ne pas s'enorgueillir et de ne pas ancrer leur espérance en l'incertitude des richesses, mais en Dieu vivant. Qu'ils fassent bien, qu'ils soient riches de bonnes œuvres, qu'ils soient faciles à donner du leur, qu'ils accumulent des trésors assurés et bien fondés (comme sont les œuvres qui servent ici de fondement pour se bâtir à l'avenir une demeure au ciel) afin qu'ils obtiennent la vie éternelle.* (1. ad Timot. 6, 17-18-19)

C'est un grand bien que la paix. La Colombe en apporta un jour un signal, quand elle retourna pour la deuxième fois en l'arche avec un rameau verdoyant d'un olivier, d'où Noé reconnut que les eaux s'étaient retirées sur la terre : *Le déluge étant passé, dit St Ambroise, la Colombe porta en l'arche le signe de la paix.* (Serm. 11 de mirabilibus) Quelle paix plus souhaitable que celle qui suit ordinairement l'exercice des bonnes œuvres : *Notre gloire provient du témoignage de notre conscience, dit St Paul, laquelle nous dit que nous avons conservé en ce monde en la simplicité de notre cœur, sincèrement et selon Dieu.* (2 ad Corint. 1, 12) Voilà comment l'exercice des bonnes œuvres pacifie une âme et comment elle lui apporte une joie indicible.

Je dirai pour la dernière qualité des Colombes, celle qu'apporte l'épouse en la description de la beauté de son époux. Quand elle décrit ses yeux, elle dit : *Ses yeux sont semblables à ceux des Colombes qui sont auprès des ruisseaux, abondant en eau, blanches comme si elles se fussent lavées dans le lait.* (Cantic. 5, 12) St Grégoire, moralisant sur ce passage, dit : *Les Colombes s'arrêtent volontiers auprès des courants des rivières pour voir dans l'eau l'ombre des Oiseaux volants, et afin qu'elles puissent se jeter sur les eaux pour échapper par ce moyen des serres des Oiseaux de proie qui guettent pour les enlever.*

Voilà comment en faisant bien, on découvre les embûches du Diable qui ne vise à autre chose que la ruine des hommes, et on ne craint aucunement de devenir son butin parce qu'il n'y a que voir sur les œuvres bien faites et qui ont Dieu comme but, car le loyer éternel est dû à de telles actions, ce qui doit bien servir de grande consolation à ceux qui les font le mieux qu'il leur est possible.

La récompense est un des motifs des plus pressants de faire le bien à qui elle est due, vu que Dieu s'est obligé à cela : *Il rendra à un chacun ce qui lui appartient selon les œuvres qu'il aura faites.* (Ad Ro. 2, 6) Gardez-vous d'accuser Dieu d'aucun oubli de vos bienfaits : *Dieu n'oubliera point le bien que vous avez fait, car il est juste.* (Ad Hebr. 6, 10) *Si Dieu est juste, dit St Jean Chrysostome, il l'est, n'en doutez pas ; chacun remportera le prix de ses mérites.* (Conc. 4 de Lazaro)

Attendez donc infailliblement le salaire préparé. L'Ecclésiastique vous excite à cette espérance, quand il dit : *Celui qui cultive la terre haussera le monceau de ses grains, et qui vit justement sera exalté, il amassera un grand tas de mérites, et puis il sera élevé à la gloire éternelle.* (c. 20) Le temps présent nous est donné pour mériter : *Faites vos œuvres avant le temps de la vieillesse, dit le même, de la mort et de la récompense et vous aurez votre compensation après cette vie, car ce sera alors votre temps, temps de repos, de joie, de gloire et de récompense de vos œuvres vertueuses.* (51, 38)

Les Colombes me semblent encore représenter les bonnes œuvres, compagnes de l'homme jusqu'au ciel, par ce qu'elles firent un jour, selon le rapport de St Grégoire de Tours. Il dit qu'il y eut en Auvergne une vierge vertueuse nommée George, laquelle étant décédée, quand on enleva son corps pour le porter dans l'Église, un bon nombre de Colombes se mirent à voler autour et à le suivre jusqu'à l'Église où, aussitôt qu'il fut arrivé, elles reposèrent sur le toit et n'en bougèrent point avant qu'il ne fût inhumé ; et alors, comme si elles avaient reçu leur congé, elles prirent leur envol vers le ciel. Si c'étaient de vraies Colombes, ou des Anges qui parurent sous cette forme, je n'en sais rien, mais une chose que je sais, c'est que les bonnes œuvres, représentées par la fertilité des Colombes, accompagnent l'homme jusqu'au tombeau, et par-delà jusqu'au Paradis où elles lui tiennent compagnie, ou plutôt son mérite le faisant heureux à jamais. (De gloria Confess. c. 34) *Vraiment, St Jean a bien dit : Bienheureux sont ceux qui meurent en notre Seigneur ; le St Esprit dit : qu'ils reposent désormais après leurs travaux, car leurs bonnes œuvres suivent, ou bien le fruit qu'ils en recevront à jamais.* (Apoc. 14, 13)

Voire même l'œuvre bonne étant achevée, est aussitôt présentée à Dieu qui tient la note de tout le bien qu'on fait, afin qu'il lui donne son salaire en son temps. C'est ce que vit un jour un Évêque : il aperçut dans son Église une matrone qui priait avec force larmes. Il vit aussi une Colombe qui descendait du ciel et recueillait les larmes répandues et puis les portait au ciel.

Imitez, homme vertueux, la fécondité de la Colombe par l'abondance des bonnes œuvres faites en l'honneur de Dieu, pour votre bien et pour celui de votre prochain ; sachez qu'il n'y a rien de perdu de tout le bien que l'on fait (pour petit qu'il soit), c'est ce que dit excellemment bien St Augustin ; oyez pour votre consolation comme il introduit notre Seigneur parlant aux hommes de la récompense éternelle et du repos qui n'aura point de fin : *J'ai quelque chose à vendre, vous dit Dieu, achetez-la. Quelle est la marchandise ? Le repos et le royaume. À quel prix ? Le prix est le travail. Mais quel travail ? Le repos éternel s'achève à bon droit par un labeur éternel. Mais voyez combien grande est la miséricorde de Dieu ! Il ne me dit pas : travaillez un million d'ans, ni mille, ni cinq cents ans, mais seulement le peu d'années que vous vivrez, puis vous vous reposerez éternellement. Voilà le petit prix que nous avançons, comme si on donnait une écorce de sève ou une goutte de quelques grains pour avoir des trésors éternels, et comme si on travaillait un moment pour gagner un repos incroyable.* (In Ps 93, 20)

Qui ne sera pas excité par ce discours à faire le plus de bien qu'il pourra,

qui étant si petit, sera cependant si richement récompensé ? Et ne pensez pas que ceci soit dit par exagération ; St Paul ne voudrait pas mentir, il assure cependant ce que je dis : *Notre affliction légère (qui est une œuvre de patience, laquelle ne fait que passer) nous élève à la hauteur des cieux et des Anges, et à une gloire sans fin merveilleusement excellente.* (2 ad Corint. 4, 17)

Et le Concile Sacré de Trente ne dit-il pas : *Celui-là soit maudit qui a l'ou-trecuidance de dire que les bonnes œuvres d'un homme justifié sont tellement des dons de Dieu qu'elles ne soient pas aussi ses bons mérites ; ou bien que celui qui est justifié ne mérite pas vraiment l'accroissement de la grâce, la vie éternelle et l'acquisition de cette vie perpétuelle, comme aussi l'accroissement de la gloire et ce par les actions vertueuses qu'il fait, aidé par la grâce de Dieu et par le mérite de Jésus-Christ, de qui il est un membre vivant, qu'il soit maudit ;* (Sess. 6, can. 32)







CHAPITRE IX DU CORBEAU

présenté aux gourmands et aux friands.

COMME le chien est le symbole de la gourmandise entre les bêtes terrestres, le Corbeau est le hiéroglyphe aussi des gourmands et des friands entre les Oiseaux. Il est extrêmement goulé ; ce qu'il montra aussitôt après le déluge, voire même pendant que la terre était encore inondée lorsque Noé était en l'arche, âgé de six cent ans ; voici comment la Sainte Écriture en parle : *Noé ouvrit la fenêtre de l'arche qu'il avait bâtie, et lâcha par celle-ci le Corbeau, qui s'envola aussitôt et ne retourna point jusqu'à ce que les eaux séchassent sur la terre.* (Gn 8, 6-7) Où est-ce donc que le Corbeau arrêta, vu qu'il envoya par après la Colombe qui vint peu après, d'autant qu'elle ne trouva aucun lieu sec ni propice pour reposer ? Il se rua peut-être sur ce qu'il aimait, comme dit St Jean Chrysostome : *Peut-être que cet Oiseau sale et immonde rencontra des cadavres d'hommes et de bêtes, sur lesquels il reposa pour s'en repaître comme d'une viande qui lui est propre et convenable.* (In c. 8 Gen. Homil. 26)

St Augustin insinue la même chose quand il dit : *Le Corbeau, envoyé de l'arche quarante jours après que les eaux du déluge avaient commencé à décroître, ne revint pas, ou parce qu'il fut surpris par les eaux et se noya, ou bien d'autant qu'il fut amorcé par quelque corps mort qui surnageait dans l'eau.* (Lib. 12 contra Faustun Manichæum)

Ce que ces deux Saints Pères disent douteusement, Saint Ambroise le dit en termes exprès : *La Colombe reprit aussitôt son vol vers l'arche de laquelle Noé l'avait envoyée. Car le Corbeau, après qu'il fût sorti, chercha la chair qui lui servait de nourriture et la trouva.* (Ad Virginem devota, c. 2)

Cet Oiseau est tellement porté à la chair qu'il flaire les charognes et carnages de bien loin, de cent, voire deux cents lieues. Et même, au dire Ælianus, quand la viande lui manque, il n'épargne point son propre père déjà vieux. Le Père Caussin donne la raison de ceci, disant que les Corbeaux ont souvenance d'avoir été délaissés de leurs parents quand ils étaient tout petits, et en péril de mourir de faim, c'est pourquoi ils les dévorent étant devenus vieux. (Lib. 6 Symb. c. 49)

St Augustin demande : *Qui sont ceux qui méritent le nom de Corbeau ?* (Tract. in c. 1 St Jean) Et il répond aussitôt que ce sont ceux qui se cherchent eux-mêmes, leurs aises et leurs commodités. Et en un autre lieu, il dit : *Vraiment, la gentilité était semblable aux Corbeaux quand elle méprisait Jésus-Christ vivant parmi les hommes, et quand elle adorait les faux Dieux et leurs idoles, qui ne sont que des corps morts, et ce avant qu'elle reçût la grâce de Dieu.* (Dominica 3 post Trinit. serm. 2 de Helia) Si, au dire de ce grand Docteur, ceux qui pourchassent leurs plaisirs, leurs passe-temps et l'abondance de biens, ressemblent aux Corbeaux, comme aussi les nobles de cœur qui sacrifiaient jadis aux Idoles qui n'étaient que des charognes, d'autant que ces Oiseaux ont tout leur contentement aux corps morts, et leur plus grande chère est en la chair : ne dirait-on pas à meilleure raison que les gourmands et les friands sont semblables aux Corbeaux, vu qu'ils n'ont d'autre soin que de procurer un traitement friand d'une bonne table, à leur corps ?

Corps qu'ils tiennent pour leur Dieu, au jugement de St Paul, lequel, la larme à l'œil, dit en se plaignant : *On en trouvera plusieurs, desquels je vous ai souvent parlé, et j'en parle maintenant en pleurant, qui sont les ennemis de la Croix de Jésus-Christ, la fin desquels est la perdition, qui ont leur ventre pour leur Dieu, et leur gloire est pleine de confusion, vu qu'ils ne savourent autre chose que la terre.* (Ad Philip. 3, 18-19) Il y a deux points bien remarquables en cette sentence de St Paul dont le 1. est que les gourmands sont les ennemis de la Croix de Jésus-Christ ; le 2. qu'ils adorent leur ventre, l'estimant comme leur Dieu.

— *Premièrement*, ils semblent ennemis de la Croix et se moquent de Jésus-Christ crucifié, de qui la table fut sa Croix, sa viande fut le fiel et sa boisson le vin aigre ; David le dit ainsi au nom de J.C. : *Et les goulus cherchent les morceaux friands, les vins exquis blancs, rouges, d'Allemagne, d'Espagne, de France et d'autres contrées du monde, quand Jésus-Christ attaché à la Croix semble condamner toutes ces friandises.* (Ps 68, 22)

— *Secondement*, les gourmands et les friands sont Idolâtres de leur ventre ; je le dis après Hugues de Saint-Victor ; voici les belles paroles de cet auteur : *On a coutume de bâtir des temples aux faux Dieux, de leur dresser des autels, d'ordonner des ministres pour leur service, d'immoler des bêtes et de leur brûler de l'encens.* Voici en cinq points très bien rapportés aux façons de faire des gourmands : *La cuisine est le temple de leur Dieu qui est leur ventre, la table est l'autel, les ministres sont les cuisiniers, la chair cuite sont les victimes sacrifiées, et l'odeur des viandes savoureuses sont les encensements.* (In claustre)

C'est donc à vous autres, gourmands et friands, ennemis de la Croix de Jésus-Christ et idolâtres de vos ventres, que je présente le Corbeau goulou,

grand amateur de chair, voire de toutes sortes de viandes.

§ 1. *Les Gourmands imitent les Corbeaux en leurs excès et quantité de viandes.*

SAINTE Basile s'étonne de ce que Dieu dise un jour au Prophète Élie : *J'ai commandé aux Corbeaux qu'ils aient à vous nourrir ; ce qu'ils firent, lui apportant du pain et de la chair au matin et au soir.* (5 Reg, 17, n. 4-6) Ce grand Saint admirant ceci, dit : *Ceci lui semble tout miraculeux que ces Oiseaux ravissants, goulus et qui vivent de proie, s'oubliant de leur naturel, portèrent du pain et de la chair au Prophète pour accomplir le commandement de Dieu.* (Homil. in divites avaros)

C'est aussi le miracle qui arriva à la mort de St Vincent, Martyr, le corps duquel gisant sans sépulture, fut gardé soigneusement par un Corbeau qui vint près de ce Saint dévot, battant des ailes et donnant de grands coups de bec et d'ongles aux Oiseaux qui voulaient le bequeter et à un loup qui en voulait faire sa curée. (Ribadeneyra 22 Ian)

On peut à bon droit s'étonner d'entendre la retenue des Corbeaux à épargner la viande qu'ils chérissent tant, et il n'y a presque aucun lieu où ils ne se retrouvent pour faire leur butin. Quand ils prennent leur envol en l'air, ils attrapent les Alouettes et les Passereaux ; ils volent vers les rivières pour se nourrir de poissons qu'ils trouvent morts jetés au bord des eaux. Tantôt ils paraissent aux champs, suivant les laboureurs et se mettant dans les sillons que le soc de la charrue a faits, pour y trouver et pour se remplir de vers ; ils mangent les pommes, les noix, les figues, les cerises et le froment. Mais le plus souvent, ils se retrouvent à la voirie où gisent les chiens, les chevaux et d'autres bêtes écorchées.

Ils délaissent leurs petits dans leurs nids sans leur donner la nourriture nécessaire, de laquelle Dieu leur pourvoit : *Dieu nourrit les animaux et les petits Corbeaux qui crient de mauvaise faim ; et les yeux au ciel semblent invoquer le secours de Dieu, qui leur envoie des moucherons pour se repaître ; et encore que quelques-uns veulent dire que les Corbeaux les abandonnent, d'autant qu'avant encore le premier poil follet, et n'étant pas noirs, ils ne ressemblent en rien à ceux qui les ont éclos.* (Ps 146, 9) Je dirai avec St Jean Chrysostome : *Le Corbeau hait ses petits et ne veut pas les nourrir, peut-être en raison de sa faim insatiable. Voire il les chasse non seulement du nid (au dire de quelques-uns) mais aussi de toute la contrée pour le même sujet de sa gourmandise.* (Serm. in Heliam Proph.)

Cette rapacité du Corbeau en tout lieu, par mer, par terre, par l'air, vous convient très bien, ô gourmands ; je vous dirai ce qu'apporte Sénèque : *Il*

faut la terre et la mer pour le ventre de l'homme qui ne peut être saoulé. (Epist.) Il déchire par le menu cette résolution générale, quand il dit : *Nos ventres sont le sépulcre de toutes sortes d'Oiseaux qui volent, des poissons qui nagent et des bêtes brutes qui courent les bois et les campagnes.*

C'est ce qui ravit d'admiration le Poète : *Ô l'excès et la dissolution qui n'est jamais contente de peu ! Ô faim trop affectée des friandises recherchées par mer et par terre ! Ô la gloire excessive de la bonne table !* (Lucan. 4 Phassal.)

Vous ne vous contentez pas des sauces ordinaires, il en faut à la galantine, à la bourguignote, à la diabolique, que sais-je moi, tantôt des vertes, tantôt des rouges, tantôt au vinaigre, tantôt au poivre ; il faut inventer tous les jours de nouveaux ragoûts épicés pour réveiller l'appétit, ou plutôt pour le tyranniser ; les tables ne sont plus des repas, mais des déluges et des ravages des sens pour ensevelir et pour engloutir la prudence, pour noyer la raison, pour écouter les discours et pour accabler le corps.

Un Philosophe Chrétien et Religieux dit : *On n'est pas content d'avoir bu et mangé largement, on cherche des moyens après être rassasié, par lesquels on puisse provoquer la soif et la faim, pour farcir plutôt le ventre que pour le remplir.* (P. Scribanus Philos. Christ. c. 9) *À quoi en sommes-nous ? Où est notre esprit ? Quoi, faut-il pour un estomac grand seulement d'une paume que tant de tuyaux de cheminées jettent leur fumée, tant de marmites bouillonnent et de si grands feux jettent leurs flammes ? Faut-il que les tables se rompent par la charge des viandes mises l'une sur l'autre et qu'une armée de serviteurs, de servantes comme aussi de cuisiniers se mette toute en sueur.*

Un certain Philetas, entrant un jour en la cuisine de la Reine Cléopâtre, voyant huit grands sangliers à la broche avec la venaison sans nombre, demanda, étant étonné de cette abondance, quel grand Prince était survenu à la cour ? Le cuisinier lui répondit : personne autre que Cléopâtre et Antonius. (Plutarchus in Anton.)

Antonius Geta, n'étant que Consul de Rome, à son tour fit un festin d'autant de mets qu'il y a de lettres en l'Alphabet, et à chaque lettre toutes les viandes de chair et de poissons qu'on pouvait trouver, le nom desquelles commençait par cette lettre. (Alex. 5, 20)

On dira peut-être que ces excès sont du temps passé, commis par des Idolâtres qui n'avaient pas connaissance du vrai Dieu ; il est ainsi. Mais il ne faut point excuser les Chrétiens gourmands ; les frais superflus que vous faites, vous condamnent. À quoi est-ce que l'abondance et la folle dépense vous mènent à dépenser en un banquet autant ou plus qu'il ne faudrait pour sustenter les nécessiteux d'une ville pour un ou plusieurs jours ? Mais quoi ? Pensez-vous que cette chère excessive ne sera point un

jour gravement punie ?

Oyez et amendez-vous par le récit que fait St Cyrille. Ce St personnage dit qu'un Religieux renommé pour sa sainteté, appelé Élie, familial et contemporain de St Hierosme, tomba un jour en un ravissement ; il vit en cette extase un beau palais, la beauté duquel le contenta grandement l'espace d'une heure, prenant plaisir à voir quelques jeunes hommes beaux comme des Anges, occupés à préparer un trône magnifique, et fort soigneux à tendre une salle de tapisserie enrichie d'or et de pierreries artistiquement élaborée. Sur ce, survint un Roi accompagné d'un bon nombre de personnes brillantes comme le soleil, lequel se mit dans ce trône royal, ayant la mine d'un Juge prêt à exercer quelque jugement, et de fait, assis sur son lit de justice, les Diables lui présentèrent une âme chargée de chaînes toutes rouges de feu, jetant force flammes sentant le soufre ainsi qu'une fournaise, laquelle avant qu'aucune interrogation ne fût faite, cria d'une voix horrible qu'elle était digne des feux éternels, alléguant pour raison principale entre les autres, qu'elle avait été trop portée aux banquets à la bonne chère et à la vanité des habits. Ceci dit, le Juge rendit en dernier ressort sentence de mort et des supplices éternels contre elle, jusqu'à ce qu'étant réunie à son corps, elle souffrirait éternellement le redoublement des peines ; après la sentence donnée, cette âme se retira avec la troupe diabolique, jetant des cris épouvantables. (Epist. 206 ad August.)

Allez, gourmands, chercher pour votre malheur les excès de viandes ; vous les payerez bien chèrement quand vous les verrez et quand vous les goûterez changées en bêtes venimeuses, comme il fut montré un jour par un usurier trépassé qui, ayant constitué son fils héritier de ses biens acquis vulgairement, vint à la porte de sa maison, et ayant frappé pour entrer, dit au garçon qui ne lui avait pas voulu ouvrir : « Donnez ces poissons que vous trouverez pendus à la porte, à mon fils, lesquels me servent de viande ». On alla voir de grand matin ces poissons, mais c'étaient des crapauds et des serpents enserrés en quelque enveloppe. « Vraiment, s'écrie cet Évêque d'Arles, voilà la viande des Enfers qui est cuite au feu ensouffré. »

§ 2. *Les gourmands ressemblent aux Corbeaux en leurs friandises et délices de viandes.*

LE Poète lyrique dit à un quidam qui se vantait de n'être ni larron, ni homicide : *Vous ne ferez pas la curée des Corbeaux, vous ne pendrez pas à un gibet, parce que les corps des hommes pendus servent de viande friande aux Corbeaux.*

(Epist. I., 1 Epist. 16) Ce qui fit dire au Philosophe Diogène : *qu'il valait beaucoup mieux rencontrer des Corbeaux que des flatteurs, parce que ces Oiseaux mangent seulement les corps morts, mais les adulateurs dévorent les hommes vivants.*

Mais ce en quoi les Corbeaux sont principalement friands au manger, c'est aux yeux de ceux qui pendent à la potence : *Les Corbeaux attaquent les yeux des hommes pendus* — dit le Père à Lapide — *et les déchirent de leur bec, d'autant qu'ils les recherchent comme une viande très douce à leur goût et très suave et de fait c'est la partie la plus délicate du corps, comme il appert avec les têtes de moutons et de veaux.* (In c. 30 Prov. Salom.)

Le Poète connaissait les délices de ces Oiseaux quand il chantait : *Que les chiens dévorent les entrailles des corps morts et les loups les autres membres ; le Corbeau ne quittera point sa part ; qu'il lui poche donc les yeux (qui sont les plus friands morceaux) et qu'il les mange.* (Catallus)

On a souvent remarqué que cet Oiseau, fort convoiteux des yeux, bataille avec les bœufs et les ânes, mais, comme ils sont plus forts que lui, il use de finesse pour les vaincre, qui est de battre des ailes à l'entour de leurs têtes, et puis comme ils sont troublés, il leur pince les yeux drus et menus du bec, et leur arrache de la tête, soit pour les surmonter aisément quand ils sont sans yeux, soit pour faire curée de cette pièce fort friande.

Et même la Sainte Écriture dit à notre propos : *L'enfant qui regarde son Père de travers et se moque de lui avec un œil superbe et félon, et qui méprise les maux de la couche de sa Mère, qu'il aie les yeux pochés et crevés par le bec des Corbeaux qui se retrouvent volontiers auprès des torrents pour se plonger quelquefois dedans pour boire et pour se rafraîchir tant qu'ils sont secs, chauds et altérés de nature.* (Prover. 30, 17)

Salomon, bien versé en la connaissance du naturel des Oiseaux, savait bien que les yeux servent de pâture agréable aux Corbeaux et qu'ils sont les premiers à aller bequeter aux corps morts ; c'est pourquoi il souhaite leurs enflures aux enfants ; c'est aussi afin qu'ils soient punis aux parties qui leur ont servi d'offense en regardant avec orgueil et arrogance leurs parents. Ce qui est pareillement un beau document pour les enfants, pour qu'ils sachent que c'est un vice grandement blâmable de regarder ses parents fièrement.

C'est en la recherche des délices que les gourmands et les friands se rendent encore semblables aux Corbeaux. N'est-il pas vrai que les faiseurs de bonne chair ne mangent point tant par nécessité, que pour satisfaire leur bouche friande ? faisant le contraire de ce que dit le sage : *Je ne vis pas pour manger, mais je mange pour vivre.*

L'Empereur Héliogabale était un de ces friands et délicieux, lequel depuis qu'il fût élevé à l'Empire, ne fit jamais quelque repas qui ne coûtât deux mille cinq cents ducats, et ce en raison des viandes délicieuses, desquelles il se servait, comme de langues de Paons, de Rossignols, crêtes de Coqs ; il nourrissait aussi bien souvent ses domestiques de foie de Paons, d'œufs de Perdrix et de Faisans et de semblables viandes qui ne servent que d'allèchement de gourmandise, et fut enfin si aveuglé, qu'il fit nourrir ses chiens, ses ours et ses lions de viandes semblables, disant qu'il n'était sauce meilleure que de cherté. (Lampridius)

Il ne faut pas sortir des Pays-Bas pour y voir ces délices ; et pour ne rien dire des mets de table de toutes sortes de volailles et de venaisons, un mot seulement des chères friandises à l'issue de la table, quand on pense se lever ; c'est alors que les délices se renouvellent : *Vous verrez des poissons dans un Océan de même* (dit notre Philosophe Chrétien), *les belles sucrées sont couchées dans les pâturages de sucre, les Oiseaux sucrés semblent s'apprêter au vol.* (P. Scribanus Philos. Christ.)

Ce n'est pas tout : *On met sur les tables des châteaux, des boulevards, avec les soldats assiégeant et défendant, et le tout est de sucre. Pour faire bonne brèche dans quelque ville, et pour la réduire bientôt en sa puissance, il faut des canons, des machines et autres instruments de guerre ; ah ! ils ne manquent point en la brèche et en l'assaut que font les friandises sur les corps des délicieux au manger et sur les âmes.* Car tout cela s'y retrouve : *Les canons y vomissent en abondance la dragée d'anis, d'amande, de cannelle, dragée ronde, ovale et longue ; on y voit des lances, des épées, des dards et autres machines toutes de sucre ; il n'y a point cependant de fer ni de sang répandu.*

Le luxe des banquets a inventé encore autre chose : on met dans des cages de sucre des Oiseaux vivants et des lièvres dans des rets de sucre, on rompt ces cages et ces rets en pleine table ; les Oiseaux volent et les lièvres sautent de la table, rompent les verres et courent par la chambre, ce qui cause un grand passe-temps aux convives s'ils veulent en prendre, et il est bien difficile de s'en abstenir quand cependant les pauvres membres de Jésus-Christ meurent de faim et pourraient très bien être rassasiés des semaines entières par ces délices vicieux.

Ce discours de sucre vous plaît, gourmands délicieux, vous l'écoutez volontiers et vous en riez, mais Dieu ne s'y plaît pas ; vos Anges Gardiens (pour parler selon l'homme) en pleurant, les Diables s'en réjouissent. Les odeurs prétentieuses recréent aussi l'odorat, car on fait des feux de bois de cannelle, afin que tous les sens aient leur plaisir et qu'ils nagent dans des délices aussi bien que dans les vices.

St Augustin était bien éloigné de ces friandises quand, s'adressant à Jésus-Christ, il lui dit : *J'ai appris de vous, mon Sauveur, de m'approcher de la table et de prendre la viande comme on fait des médecines qu'on avale non par plaisir, mais bien par un amour de la santé et de la conservation de la vie.* (Lib. 10. Conses. c. 31)

Le B. Jacopon, Religieux de l'Ordre de St François, fit davantage ; il faisait des pilules d'absinthe, mettait de la viande qu'il devait manger sur les feuilles de cette herbe amère et, assaisonnant de la sorte ses viandes, ne goûtait autre chose qu'une amertume, et par ce moyen fut maître de la bouche et ennemi des délices, qu'il dit en louant Dieu : *Je rends grâce à Dieu que j'ai changé pour lui tous les contentements de mon goût tellement qu'il n'y a rien qui me goûte que lui seul.* Les Saints haïssent les délices, ennemis de l'âme et cause bien souvent de la mort corporelle, voire même de celle de l'âme par le péché punissable des peines éternelles.

Voici pour la mort du corps. La punition arriva à un disciple de St Odon, lequel visitant un jour sa sœur, dit que la faim le pressait ; elle lui présenta toutes sortes de bons poissons, qu'il rejeta aussitôt, disant qu'il ne pouvait les voir et fit mettre en broche une épaule de mouton, mais comme elle tournait trop lentement à son désir, impatient qu'il était et par trop friand, en coupa une pièce à demi-cuite, la mit sur les charbons, et ayant pris le premier morceau en bouche, le premier fut le dernier, d'autant qu'il ne le put ni avaler ni rejeter, perdant ainsi la vie, et peut-être le Paradis.

En voici une autre d'autant plus assurée qu'elle est couchée en la Ste Écriture. Le châtiment advint aux Israélites qui, regrettant l'Égypte et désirant manger de la chair, payèrent chèrement leur friandise, car comme Dieu eut fait pleuvoir un grand nombre de cailles en aussi grande quantité qu'est la poussière menue sur la face de la terre et à monceaux aussi épais qu'est le sablon de la mer : *Ils avaient encore la viande entre les dents, quand voilà l'ire de Dieu qui vint tomber sur eux.* (Ps 77, 30) Et quel fut le courroux divin ? *Il fit mourir à l'instant les plus grands d'entre eux, les plus mutins, qui s'étaient montrés les plus ardents à cette convoitise et folle gourmandise.* (v. 31)

St Grégoire, parlant de cette punition, dit : *Le peuple s'Israël tiré, hors d'Égypte, mourut dans le désert parce que méprisant la manne ; il demanda avec trop d'importunité de la chair à manger, viande qu'il estimait être plus friande que n'était la manne.* (Lib. 30, Moral. c. 13) Et on appela le lieu de ce massacre : *Tombeaux de convoitise.* (Num. 11, 34)

La mort corporelle est bien quelque chose, mais celle de l'âme par le péché et la damnation éternelle est bien la principale et la plus redoutable.

C'est celle-là qui arriva au mauvais riche, de qui St Luc raconte l'histoire lamentable et tragique ; la voici en peu de mots : *Il y eut un homme riche qui se vêtait de pourpre et de soie, et faisait journellement grande chère ; voilà ses délices.* (16, 19) Oyez sa mort misérable : *Cet homme riche mourut et fut enseveli aux enfers. Et que dit-il au milieu des brasiers éternels ? Après qu'il eut vu Abraham et qu'il eut jeté les yeux sur Lazare qui était en son sein, il cria d'une voix pitoyable :* (n. 22) *Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez-moi Lazare afin qu'il mouille le bout de son doigt dans l'eau et qu'il rafraîchisse ma langue, parce que je suis gravement travaillé dans ces flammes.* (n. 24)

Il ne demande pas qu'on déverse sur lui l'eau d'un puits entier, il ne prie pas qu'on lui arrose la langue d'une ou deux cruches d'eau, ni même d'une cuillerée : rien de tout cela ; les gourmands friands n'osent pas souhaiter un bien si grand aux enfers ; il désire seulement que Lazare mette de l'eau, non sa main toute entière ni un doigt, mais l'extrémité seulement. *Ô soif ! Ô embrasement !*

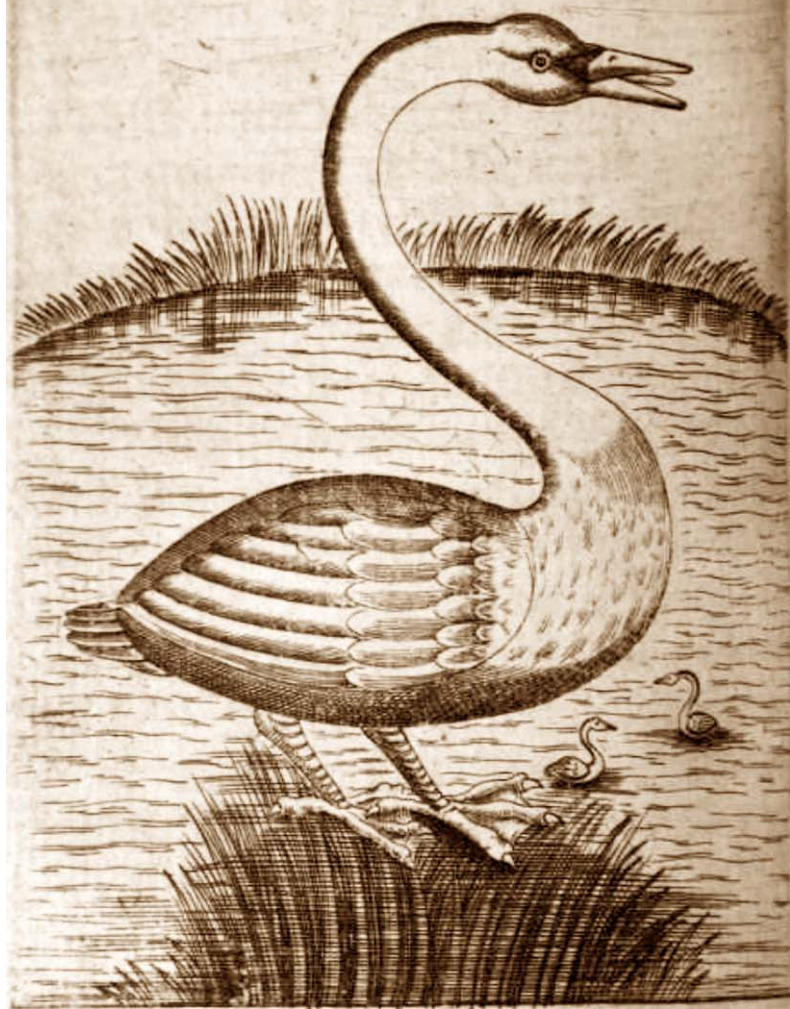
Saint Basile, proposant l'exemple du mauvais riche, dit aux gloutons délicats, et moi avec lui : *Craignez l'exemple de cet homme riche, les délices de la vie l'ont condamné au feu. Mais pensez-vous, ô grand Saint, qu'il n'y avait point d'autres vices en lui qui méritaient la damnation éternelle ?* (De Lazaro) Oyez sa réponse : *Il ne se retrouve point dans la flamme de la fournaise, pour avoir commis quelque injustice, mais d'autant qu'il a mené une vie délicate et voluptueuse.*

Le Philosophe Chrétien considérant le supplice du mauvais riche et sa requête rejetée d'un si petit plaisir qu'il requerrait de quelque rafraîchissement d'eau qui lui fut refusé pitoyablement, disant : *Quoi ? Être tourmenté éternellement pour des plaisirs d'un moment, brûler pour toujours et endurer le refus d'une goutte d'eau au milieu des feux éternels ?* (P. Scribanus Philios. Christ.) Et puis raisonnant tous ceux qui sont portés à leur ventre, aux délices passagers et damnables ; pour les retirer de bonne heure de leurs friandises, il leur demande : *Qui est-ce qui ne sera point épouvanté du déni d'un si léger abreuvement ? Et qui sera si perdu de jugement, qui voudra suivre les plaisirs de son corps, et les friands morceaux qui récompensent si pauvrement et avec tant de cruauté ceux qui les pourchassent et qui s'en servent à leur malheur ?*

En priorité, apprenez à fuir les excès et les friandises de bouche, apprenez à être sobres, l'abstinence rend les hommes semblables aux Anges ; c'est la sobriété qui réprime les vices, qui élève le cœur à Dieu, qui donne les vertus en ce monde, et après cette vie, les récompenses éternelles, si le Diable a chassé nos premiers Parents hors du Paradis terrestre par le péché de gourmandise, il nous faut entrer au Ciel par l'abstinence. Job criait

quand il devait nourrir son corps, tant il était triste de ne pouvoir vivre comme les Anges. St Bernard pleurait quand il allait au réfectoire pour se donner la nourriture nécessaire à sa chair. Dites avec St Hilarion à votre corps : *Mon âne, je ferai en sorte que tu ne regimbes pas à l'avenir ! Je ne te nourrirai pas d'orge mais de paille, je te ferai mourir de faim et de soif, je te chargerai d'un pesant fardeau.* En ce faisant, espérez être rassasiés au Ciel, où vous serez assis à la table de Dieu, où il vous abreuvera des torrents de plaisirs et de toutes sortes de contentements.





*Eam. letus, moriar. Genes c. 46.
Maintenant ie mourray avec joye.*



CHAPITRE X

DU CYGNE

*présenté à ceux qui aiment mourir,
pour jouir bientôt de Dieu.*

C E n'est pas un récit à plaisir, ni un conte fabuleux de dire que le Cygne chante mélodieusement avant de mourir, car il tire ce nom, au dire de St Isidore, de ce qu'il chante et son long cou plié lui sert beaucoup pour lui rendre son chant plus harmonieux en raison de diverses inflections de sa voix. (Lib. 12 Orig.)

Saint Ambroise parle aussi du cou et du chant de cet Oiseau, quand il dit : *Le chant rendu par mesure est plus résonnant quand il sort par un long cou et il est plus pur et plus net par un exercice de plus longue durée.* (Lib. 5 Hexa. c. 22)

C'est une chose rare que celle que rapporte St Isidore ; il dit que dans les pays septentrionaux les joueurs de harpe prennent plaisir à toucher ces instruments, d'autant qu'aussitôt que cette harmonie parvient aux oreilles des Cygnes, ils viennent en grand nombre, près des joueurs et, accommodant leurs voix aux sons des harpes, font un concert de musique agréable et d'un accord gracieux.

Le Cygne a été de tout temps un hiéroglyphe de plusieurs choses, comme d'hypocrisie ; car si la Pie est un symbole de simulation, parce qu'elle est blanche par devant et noire par derrière, le Cygne doit l'être à meilleure raison, puisqu'il ne paraît rien de lui qui soit noir, le tout étant caché sous ses plumes, blanches comme la neige, qui couvrent cependant sa chair toute noire.

Il est encore le hiéroglyphe d'un homme juste, d'un pécheur qui fait pénitence de ses offenses ; des Poètes, des Orateurs et de la Musique, tellement que l'Antiquité voulant signifier un homme bien entendu en la musique et fort expérimenté en cet art depuis de longues années, ils ne le purent mieux représenter que par le Cygne : *Oiseau tout à fait aux accords mélodieux et musicaux*, dit Platon.

Mais m'arrêtant à son chant qu'il entonne à la mort, comme disent de bons auteurs, je me suis proposé de le présenter à ceux qui meurent avec joie : *Le Cygne peut être comparé à l'âme d'un homme vertueux qui meurt avec allé-*

gresse, dit Volaterranus. (Lib. 25 in Avibus aquatil. & litoreis) Et c'est vrai que celui qui a bien vécu n'a aucun sujet de craindre de mourir mais plusieurs motifs et bien pressants d'aller joyeusement à la mort, dont voici quelques-uns choisis entre plusieurs.

MOTIF I - DE MOURIR VOLONTIERS

La mort met fin à toutes les misères de ce monde et délivre l'homme des périls d'offenser Dieu.

IL y a certaines peintures et images, lesquelles semblent belles ou laides, selon la manière dont on les regarde, car d'une part elles représenteront l'image de Jésus-Christ, de l'autre on y verra celle du Diable ; d'un côté elles feront voir un beau portrait de quelque sainte Vierge, de l'autre celui de la vilaine Déesse Vénus. C'est ce qui arrive à ceux qui considèrent la mort, ceux qui la contemplent d'un esprit coi, tranquille, et comme celle qui ouvre la porte aux biens éternels, ils la voient belle et souhaitable, mais ceux qui la regardent avec les sens corporels seulement, et comme celle qui leur retranche tous leurs plaisirs et vains contentements qu'ils avaient en la possession des biens périssables, elle leur semble hideuse, et tâchent en vain de la fuir : *Ô mort*, dit l'Ecclésiastique, *combien votre mémoire est-elle amère et fâcheuse à l'homme qui possède ses moyens en paix et qui regorge de richesses. Mais combien désirable à celui qui sait ce que c'est que la mort ?* (41, 2)

Car qu'est-ce autre chose, au dire de St Jean Chrysostome : *Un sommeil*, dit Joannes Dugo Philonius. *Un repos un peu long, mais qui ne durera point davantage jusqu'à ce que Jésus-Christ vienne juger les vivants et les morts.* (Homil. 7 ad Popul. Antio.) Ce n'est vraiment qu'un homme : *Notre bon ami Lazare dort*, dit notre Seigneur ; *je m'en vais le réveiller.* (Joan 11, 11) Et comme il voulait rendre la vie à une fille, ne dit-il point : *Elle n'est pas morte, elle se repose seulement.*

Mais retournons à St Jean Chrysostome : *Qu'est-ce qui ne sort pas volontiers d'un air infect dans un plus pur ; qu'est-ce qui laisse à regret un chemin fangeux, pour entrer dans quelque beau et plaisant sentier parsemé d'aillets et de roses ?* (Suprà) Il poursuit : *Qui ne jette volontiers l'ancre au port désiré après une longue et pénible navigation ? Qui ne vit pas volontiers en paix sans trouble ?* Enfin, la mort est un affranchissement de toutes les calamités qui accablent journellement les hommes.

C'est encore une belle sentence, celle qu'avance un certain Maximus Monachus, lequel pour ôter toute appréhension de la mort, dit conformément à St Jean Chrysostome : *Il n'est pas équitable de donner le nom de mort*

à la fin de la vie, mais il faut la nommer un éloignement de la vie, une séparation de la corruption, un affranchissement de servage, une délivrance de perturbations et de guerres, un écartement de ténèbres et la fin de toutes sortes de travaux. Ne voilà-il pas de beaux et de puissants motifs de désirer la mort ?

Mort, qui n'est qu'une récréation et un jeu pour celui qui connaît bien les maux qu'elle éloigne et le bonheur qu'elle apporte, voire même, dit le Poète Prudence : *Les supplices, la prison, les ongles de fer, les moribonds ardents et la mort qui est la dernière de toutes les peines de l'homme, ne sert que de récréation aux Chrétiens vertueux.* (In hymno S. Vincentij mar.)

C'est peut-être pour cela que le Cygne chante doucement avant de mourir, ayant l'espérance d'une vie meilleure que celle qu'il a. C'est ce que nous ont laissé par écrit quelques auteurs, apportant cette fable, à savoir qu'une Cigogne entendant le chant doux et agréable du Cygne qui allait mourir, lui demanda la cause de son air gracieux, quand il fallait pleurer plutôt que chanter au temps de la mort ? Mais le Cygne lui dit qu'il chantait parce qu'il espérait vivre (après qu'il serait mort) avec plus de plaisir et de contentement qu'il ne faisait, et qu'il pronostiquait le bonheur qui devait lui arriver après son trépas. La Cigogne, étonnée de cette réponse, pria le Cygne de lui dire quelle devait être cette félicité qu'il attendait, lui disant : *Vous semble-t-il que c'est un bonheur de peu de considération que celui-ci, à savoir de ne plus être en peine de chercher à manger et de ne plus craindre les embûches qu'on dresse ordinairement aux Oiseaux ?*

Mais les misères que l'homme connaît et qu'il expérimente en si grand nombre, ne lui doivent-elles pas causer un désir plus grand (que celui du Cygne) de la mort, et de chanter doucement quand il faut mourir ? C'est pour cela qu'on a entendu tant de fois le chant mélodieux des Anges au trépas des serviteurs de Dieu, comme à celui de St Servulus, né et mort paralytique, à celui de St Martin, de qui nous lisons en l'office de sa fête : *Il rendit son âme à Dieu, laquelle fut reçue d'un chœur d'Anges, lesquels furent entendus chanter des airs du Paradis, par Saint Séverin, et plusieurs les entendirent avec grand contentement.* Et non seulement les Anges ont chanté à la mort des Saints, mais les Saints même ont aussi été chanter mélodieusement à leur sortie de ce monde.

C'est quelque chose d'être affranchi des misères corporelles ; mais c'est bien une faveur plus signalée que Dieu fait à l'homme quand il l'appelle de ce monde et le retire de toutes les occasions de l'offenser. Car, quels hasards n'encourent pas tous les jours les mortels de perdre leur âme, vu qu'il faut avoir continuellement les armes au poing, et il est bien difficile

de se trouver à toute heure en la mêlée et au milieu des combats avec des ennemis si forts, si rusés, en si grand nombre et si portés à notre ruine, sans être dominés, au moins blessés.

Outre les trois ennemis communs du genre humain, il se présente encore une armée bien redoutable de toutes sortes de vices, lesquels ne donnent aucun repos ni relâche à l'homme, dont :

— *Le Premier Escadron* est composé d'orgueil, d'ambition, de titres d'honneurs, qui emportent aisément celui qui n'a point jeté de fondement de la vertu d'humilité, d'où vient le mépris des inférieurs et de ses égaux, vu la poursuite et un effort à quel prix que ce soit d'égaliser, voire de surpasser ceux qui le devancent en dignité ; enfin une présomption damnable que tout lui est licite, en raison de sa puissance par-dessus le vulgaire.

— *Le Deuxième Escadron* est de tromperies, de larcins, de gains injustes, de contrats illicites, d'usures, de concussions, d'oppressions, de violences et de rapines : en un mot d'une avarice insatiable. Ah ! que l'éclat de l'or éblouit aisément les yeux et prend vite possession du cœur ; ce n'est pas sans raison que David donne cet avertissement : *Si les richesses viennent de tous les côtés chez vous, n'y mettez pas votre affection ni votre espérance. Et à quels péchés n'est pas porté celui qui est emporté par une convoitise continuelle d'argent ; qui ne dit jamais : c'est assez !*

— *Le Troisième Escadron* est de toutes sortes de vilenies, de regards lascifs, de paroles impudiques, de pensées déshonnêtes et de faits vilains. Et quelle brèche ne fait pas la luxure dans les âmes qui n'ont rien en si grande horreur que la beauté de la chasteté, et n'aiment rien avec tant d'ardeur que les plaisirs charnels ? Vice si détesté de Dieu, vice qui règne maintenant en long et en large dans le monde, péché infâme qui est plus que jamais allumé par la vanité des filles, par l'ouverture de leurs habits, par les étallements de leur gorge, de leur poitrine, dirai-je de leurs mamelles ? Comme si Asmodée n'était battant avec tous ses petits démons, esprits de fornication, de surmonter les hommes par ce vice si commun entre les personnes séculières, et plut à Dieu que non, entre celles qui font profession de Prêtrise et de Religion, qui ont cependant l'obligation bien étroite d'être chastes.

Je laisse les autres vices en grand nombre, desquels l'homme étant attaqué, à grand peine peut-il braver et résister à tous, car s'il résiste à l'un, l'autre s'élève ; ce que St Cyprien montre évidemment quand il dit : *Si on a terrassé l'avarice, la luxure s'élève ; si celle-ci est supprimée, l'ambition vient à sa place ; si cette trop grande convoitise d'honneur est négative, la colère survient et irrite*

l'homme, l'orgueil l'enfle, l'ivrognerie l'invite, l'envie dissout la concorde et l'amitié. (Libro de mortalitate initio, n. 2)

Voyez-vous comme la vie de l'homme est une guerre continuelle, fâcheuse et pleine de périls d'offenser Dieu, et pour le comble de son malheur de mourir impénitent ? Quelle est donc la grâce que Dieu lui fait, quand il le délivre de tant de hasards évidents de se perdre, ce qu'il fait quand il se retire de ce monde. Vraiment, Salomon a bien dit : *Celui qui plaît à Dieu a été fait son bienaimé ; il a été transporté ailleurs du milieu des pécheurs, entre lesquels il vivait ; il a été ravi afin que la malice ne changeât pas son entendement, et de peur que la tromperie déçoive son âme.* (Sapient. 4, 10-11-)

Réjouissez-vous donc et chantez à meilleure raison que le Cygne, et à l'imitation de la sœur de Moïse, qui se voyant délivrée de la Mer rouge, chanta ainsi : *Le Seigneur est comme un combattant généreux, son nom est tout-puissant, il a enfoncé dans la mer les chariots de Pharaon avec toute son armée ; le Diable a été chassé par Dieu avec tous les escadrons des vices qui venaient fondre sur moi pour me perdre dans les abîmes de la mer infernale.* (Exod. 15, 3-4)

MOTIF II - DE MOURIR VOLONTIERS

La mort cherchée et aimée des amis de Dieu.

SI la mort n'était pas souhaitable, Dieu n'eût pas imprimé en l'âme de ses fidèles serviteurs un désir de la chercher et, l'ayant trouvée, de la caresser et de la prier de leur donner le coup fatal. En voici quelques-uns qui l'ont souhaitée de tout leur cœur.

David sera le premier, oyez son souhait : *Ni plus, ni moins que le Cerf, grandement altéré, court tout pantelant à quelque source de fontaine d'eau vive, où il puisse se désaltérer : mon âme de même ne désire rien si ardemment que vous, ô mon Dieu, et va toujours disant : quand viendra ce jour auquel ayant quitté ce monde, je me trouverai auprès de vous, me rassasiant de la vision bienheureuse de votre sainte face.* (Ps 41, 2) Et étant déjà en esprit au ciel, il s'écriait : *Ô Seigneur des armées, combien chères et aimables sont vos demeures célestes ; le souhait que j'ai de vos tabernacles divins ravit tellement mon âme, qu'à force de les désirer et d'y voler par une médiation journalière, elle semble défaillir et se perdre en un ravissement d'aise. Il est ainsi, il y a plus de contentement à demeurer un seul jour chez Dieu, encore que ce ne soit que par contemplation, que de passer des millions de jours, voire d'années dans les salles des ballets, des festins et des plus beaux palais du monde.* (Ps 83, 2)

Le Roi, tant désireux de jouir au plus tôt de Dieu, voyant que sa sortie de cette vallée de misères était si longtemps différée, s'écria, peut-être la

larme à l'œil : *Ab Seigneur ! Que mon séjour sur cette terre de bannissement est de longue durée ! Ab que mon âme vit longuement en ce pèlerinage terrestre, bannie de votre demeure céleste ! Quand sera-ce, Seigneur, que je verrai votre divine face ? Oyez-vous la plainte amoureuse de ce Prophète Roi d'être si longtemps habitant de la terre, et sa sainte impatience d'aller bientôt jouir de son Dieu ? Ne croiriez-vous pas qu'il chantât mélodieusement à la mort à l'exemple du Cygne, pour se sentir voisin de son bonheur éternel ?* (Ps 119, 5)

Saint Ambroise, parlant de la Mère des Sept Macchabées, comme elle ne pleurait pas, ni ses fils non plus, à la mort, dit : *On ne serait jamais tant récréé par le doux chant des Cygnes mourants, comme on était réjoui à la mort joyeuse de ces serviteurs de Dieu, car les Cygnes meurent, payant la dette due à la nature, mais ceux-ci mouraient par l'amour qu'ils portaient à la piété et à la vertu, non à regret mais en chantant.* (De Jacob & vita beata 2, 12)

N'est-ce pas ce que fit aussi le bon vieillard Siméon ? Oyez ce qu'en dit un bon auteur : *Siméon étant proche de mourir, à l'exemple du Cygne tout blanc, chante mélodieusement.* (P. Barradius in Cant. Simeonis) Le Père à Lapide en dit de même : *Le Cygne blanc chante très doucement à l'approche de la mort, ainsi Siméon, blanc par sa sainte chevelure, s'avoisinant de la mort, entonne un cantique suave et semblable à celui du Cygne.* (In c. 2, 5 Lc)

St Paul, semblable à David à se souhaiter la mort, disait de lui-même : *Je suis porté d'un désir ardent de voir la séparation de mon corps et de mon âme, pour être en compagnie de Jésus.* (Ad Philip. 1, 23) Il avait goûté un tant soit peu aux délices célestes et, amorcé par cette vision si agréable, il abhorrait les choses terrestres et demandait à être détaché de ce corps mortel, comme d'une prison pénible. C'est cela qu'il a dit plus clairement en son Épître écrite aux Romains : *Las, que je suis un homme rempli de misères ! Qui est-ce qui me délivrera de ce corps sujet aux maladies et à tant de sortes d'afflictions, afin que je puisse aller à Dieu et jouir de lui éternellement ?* (7, 24)

C'était le même désir de la mort qui faisait dire à St Augustin : *Ô sainte et belle cité, je vous salue de loin, je vous adresse mes cris, je vous cherche, je désire vous voir et de reposer en vous, mais ma chair me retient et m'en empêche. Ô cité souhaitable, votre gardien est Dieu même, vos bourgeois sont toujours joyeux parce que la vision de Dieu leur donne un consentement perpétuel.* (t. 3 lib. de spiritu & anima c. 60)

La glorieuse Vierge Ste Thérèse de Jésus, désirant jouir de la vue de Dieu qu'elle aimait uniquement, quand elle entendait l'heure sonner, elle disait ainsi à elle-même : *Courage, nous voilà plus voisins de la mort d'une heure.* (Vitaë l. 4 c. 10)

Le Père Jean Baptiste Sanchez, Religieux de la Compagnie de Jésus, était

épris d'un tel amour de voir Dieu, qu'il disait que s'il eut pu assurément ne pas devoir mourir cette même journée, ce seul désir différé eut été suffisant pour lui ôter la vie. (In vita P. Balthasaris c. 13)

Je ne peux omettre le noble chancelier d'Angleterre et le généreux Martyr Thomas Morus, lequel étant en prison, fut visité de sa femme qui tâcha par tout moyen possible de le persuader à condescendre à la volonté du Roi et de vivre encore quelques années avec elle, étant plein d'honneur et abondant en richesses. Ce champion de Jésus-Christ, ayant bien entendu les discours trompeurs de sa compagne, lui demanda en peu de paroles : *Ma mie, combien de temps jouirons-nous de cette vie et de nos moyens ? Vingt ans ou davantage, dit la femme. Morus repartit aussitôt : Quoi, voulez-vous que je change l'éternité en vingt ans et que j'achète l'enfer pour vivre sans aucune assurance, avec incertitude, peut-être encore vingt ans ? Certes, vous êtes une folle marchande, si vous m'eussiez donné quelque espérance de vivre quelques milliers d'années, ce serait quelque chose ; mais encore qu'il en serait ainsi, quelle proportion y aurait-il avec l'éternité ? Abstenez-vous d'avancer à l'avenir de telles paroles vaines et inutiles, car elles ne feront rien en mon endroit.* (Vita Mori c. 16) Et puis, ayant reçu sentence d'avoir la tête tranchée, quand le bourreau lui eut demandé pardon, il lui accorda volontiers ; en outre, il le baisa à l'exemple de Jésus-Christ qui donna un baiser à Judas et lui donna une bonne pièce d'or, disant : *Vous me ferez aujourd'hui un bénéfice tel que personne ne m'a fait jusqu'à présent, tel que jamais on ne m'en pourra faire de plus grand.* (c. 30)

Voilà les désirs ardents de ces belles âmes de sortir au plus vite de ce monde, où il n'y a rien de souhaitable à l'homme qui aime Dieu.

Ces exemples ne seront-ils pas de nature à vous faire désirer la mort ? Si vous n'êtes pas encore enclin à faire cela, voici un Païen seul entre mille que je vous avance pour vous servir de conclusion si vous faites le rétif.

C'est le Philosophe Socrate, lequel sachant que le Cygne entonne les airs les plus doux et qu'il fredonne des mieux aux approches de sa fin (car dit St Antoine de Padoue : *Le Cygne chante en mourant et meurt en chantant*), comme il était condamné par les Athéniens à avaler le jus de ciguë, herbe venimeuse, et qui devait lui ôter la vie, ne perdant point pour cela courage, mais plein d'une confiance joyeuse, dit : *Si j'étais présentement plus triste que je n'ai été dans le passé, je serais d'une condition pire que ne sont les Cygnes, qui chantent avant de mourir.* (Plato in Phedone)

En outre, ayant en main le poison qu'il devait boire, se riant et faisant quelque allusion aux malades qui demandent au Docteur comment ils doivent prendre quelque médecine, il demanda à celui qui lui avait apporté,

comment il devait prendre ce breuvage ; il lui dit qu'il devait le boire en un trait. Quand il l'eut appliqué à la bouche, entendant les plaintes lamentables de sa femme qui criait que son mari mourait étant innocent, lui qui méprisait la mort, se tournant vers sa compagne, lui dit : *Quoi, aimeriez-vous mieux que je fusse condamné à la mort étant coupable et l'ayant mérité !* (Valer. Max lib. 7 c. 2) *Ô la grande sagesse de ce brave Socrate qui a pu s'oublier lui-même, voire au point de mourir !*, s'écrie l'auteur qui rapporte ceci.

Les Païens ont tant dédaigné la vie que quelques-uns ont même déclaré que ceux qui les tuaient ne leur faisaient pas de tort. Quoi, une Cléopâtre, un Brutus, un Phocion, un Epaminondas, un Pelopidas, un Lycurgus se moqueront de la mort et un Chrétien n'aura point autant de courage ?

MOTIF III - DE MOURIR VOLONTIERS

La mort ouvre la porte et donne entrée à la gloire éternelle.

SI la mort nous attriste quelque peu comme hommes, consolons-nous comme Chrétiens d'une belle fin ; nous ne vivons que pour l'autre vie. C'est la demande qu'on fait aux écoles, aux petits enfants, à savoir pourquoi ils sont créés et ils disent que c'est pour connaître Dieu, pour l'aimer, pour le servir en cette vie, et pour jouir de sa gloire après la mort. C'est notre espérance, c'est ce qui nous arrivera si nous vivons et mourons conformément à la fin pour laquelle nous sommes mis en ce monde ; ce corps terrestre se changera : *Le corps naît corruptible, mais il ressuscitera, n'étant plus sujet à la corruption ; il se forme sans honneur, mais un jour viendra où il se lèvera en gloire ; voilà ce que nous espérons.* (1. ad Corint. 15, 42-43)

Salomon encourage l'homme vertueux par l'espérance des choses futures, quand il dit : *L'homme méchant sera débouté en sa malice, mais celui qui est juste aura espoir à la mort ; il connaît ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.* (Prover. 14, 32)

C'est aussi l'espérance d'un bien futur qui fait chanter les Cygnes à la mort, je le dirai après Socrate cité il y a peu, et après Cicéron qui l'atteste aussi ; Socrate dit : *Les Cygnes chantent principalement un peu avant leur trépas, parce qu'ils se réjouissent de ce qu'ils vont arriver bientôt auprès de leur Dieu, de qui ils ont été les serviteurs.* (Plato in Phædone) Il dit ceci à la suite de la fable qui rapporte qu'un Musicien nommé Cygne fut changé par Apollon (tenu pour être le Dieu de la Musique) en cet Oiseau qui a gardé son nom, et qu'ainsi les Cygnes, ayant le don de deviner les biens futurs, chantent l'allégresse.

C'est cela même que dit Cicéron : *Ce n'est pas sans raison*, dit ce maître

Orateur, *que les Cygnes sont dédiés au Dieu Apollon, parce qu'ils semblent recevoir de lui un esprit de conjecture des biens qu'on trouve à la mort, ce qui les fait mourir avec plaisir et en chantant.* (Lib. 1, Tuscul. quæst. p. 163)

Voilà un compte mélangé de fable ; le Cygne toutefois, dit quelqu'auteur sérieux, peut bien par un instinct et par un sentiment de nature, connaître en quelque façon la défaillance de ses forces, mais qu'il pronostique certain ; félicité future, c'est un récit à plaisir, vu qu'il cesse d'être après la mort. Mais c'est bien une vérité pour l'homme juste, qui sait quelle récompense et quelle gloire Dieu a promis à ceux qui meurent en sa grâce ; c'est ce que dit le Père à Lapidé, lequel, après avoir rapporté ce que j'ai allégué des Cygnes selon la sentence de Cicéron, dit du vieillard Siméon chantant comme le Cygne avant de mourir : *Siméon de même a pronostiqué le bonheur qui devait lui échoir après sa mort par la grâce du petit enfant Jésus qu'il tenait entre ses bras.* (In c. 2, St Lucæ)

C'est aussi ce que St Jean Chrysostome avance, pour exciter les Chrétiens courageux à ne pas craindre la mort, mais plutôt à la souhaiter : *Qui a-t-il, demande cette bouche d'or, qui pourrait contrister l'homme ? Ce sera peut-être la perte de ses biens, le bannissement, l'emprisonnement et la mort qu'on lui fera endurer ; mais tout ceci n'est rien.* Posons le cas qu'on lui ôte ses richesses : *On lui en garde au ciel qui le rendront plus riche que ne sont tous ensemble les Rois de la terre.* (Homil. 5 ad Popul. Antioch.) *On le fait aller en exil ; celui-là même qui le bannira, l'enverra en la patrie céleste qui sera la compensation de son exil porté en patience. On le jettera peut-être en prison, où il sera étroitement lié ; il a la liberté de sa conscience qui ne peut être liée et ainsi il ne sentira point les chaînes qui environnent son corps. Peut-être qu'on lui tuera le corps ; mais il sera un jour remis en vie. Enfin, dit cet amateur de la mort : Donnez-moi l'assurance du royaume des cioux, et si vous voulez, aujourd'hui, coupez-moi la gorge, je vous remercie pour le meurtre de moi-même, de ce que vous m'enverrez bientôt au lieu où je dois jouir des biens éternels.* Quel désir de mourir avait ce grand Saint, voire d'être cruellement mis à mort, afin qu'il eut ce bonheur d'aller à Dieu.

Tel fut le désir qui excita St Cyprien d'être transporté au plus tôt au ciel, et qui faisait exhorter tout le monde à être épris d'un même souhait ; voici comment il parle : *Nous ne sommes que pèlerins sur la terre. Soyons aisés de voir le jour qui donne à chacun son logis, qui nous rend au ciel, duquel nous avons été chassés, étant délivrés des pièges de ce monde.* (Lib. de mortalitate n. 9) Qui est-ce qui ne désire point retourner en son pays après un long voyage ? Qui est-ce qui ne souhaite point un bon vent pour se mettre en mer et pour revoir ses bienaimés qu'il avait laissés : *Le Paradis est notre pays ; nous avons déjà commencé à avoir des*

Patriarches pour nos parents ; pourquoi ne nous bâtons-nous point, pourquoi ne courrons-nous point voir notre patrie pour avoir le bonheur de saluer nos parents ? Car ils nous attendent assurés de leur gloire, mais étant bien en peine pour nous, de peur que nous n'en soyons exclus ; nous verrons dans ce Paradis le chœur glorieux des Apôtres, un grand nombre de Prophètes remplis de joie, un peuple innombrable de Martyrs, tous couronnés en raison de la victoire qu'ils ont remportée des supplices et des Tyrans. Il y a là des troupes de Vierges triomphantes qui ont vaincu leur chair par la constance généreuse à garder leur virginité : Allons vite voir toutes ces âmes bienheureuses ; souhaitons ardemment d'être bientôt en leur compagnie et d'aller jouir de Jésus-Christ ; qu'il voit notre bonne volonté afin qu'il récompense plus libéralement celles qui auront été les plus ardentes.

Il faut mourir ; si nous pouvions échapper à la mort, il y aurait quelque sujet de crainte, dit le même Saint : *Mais vu qu'il faut nécessairement mourir, prenons l'occasion que Dieu nous présente ; considérons la mort être la récompense qu'on nous promet d'être immortels, et de même encore qu'on voudrait nous tuer, ne craignons pas ce genre de mort, vu que nous savons qu'elle couronne ceux qui l'endurent patiemment.* (Lib. 4, Epist. 6)





Insidiatur vt rapiat. Ps. 9.
Et guete pour faire sa proye.



CHAPITRE XI

DU MILAN, OISEAU DE PROIE

présenté aux Avaricieux, convoiteux et ravissants.

ENTRE tous les Oiseaux ravissants, le Milan mérite principalement le nom d'Oiseau de proie, parce qu'il ne vit presque d'autre chose que de ce qu'il prend à tort. St Hierosme le dit ainsi : *Les Hébreux tiennent que Chasida est le Milan, Oiseau très ravissant et qui épie toujours les Oiseaux domestiques pour en faire sa curée.* (In c. 5, Zachariæ n. 9) St Grégoire, parlant de la simplicité de la Colombe, qui n'est point portée à la rapine et du Milan rapineux, dit : *Le Milan a toujours l'œil ouvert pour fondre d'en haut sur ce qu'il aperçoit être à son goût.* (Homil. 5 in Evang.) *C'est un Oiseau très âpre à la proie et toujours affamé,* dit Pline. (l. 10, c. 10) Mais découvrons davantage son inclination et sa rapacité, afin que l'Avaricieux sache qu'il ressemble à cet Oiseau ravissant, et se voyant semblable, il condamne son avarice haïe de Dieu et des hommes, comme le Milan est haï des poulaillers, des nourrisseurs et des gardeurs d'Oies.

§ 1. *Le Milan ravissant, par diverses circonstances de son vol, représente l'Avaricieux, larron à lui-même et du bien de son prochain.*

LE Philosophe Pythagoras, croyait que les âmes sorties de leurs corps entraient dans des autres et même que celles des hommes prenaient quelquefois possession des corps des bêtes qu'elles vivifiaient ; Platon fut aussi jadis de cette opinion, et après lui Plotin, Harpocraton et autres, et dirent que les âmes des méchants, après avoir quitté leurs corps, entraient dans les animaux, lesquels, durant leur vie, avaient imité les coutumes, en outre que le Milan représentait naïvement bien les hommes avares, de qui les âmes se mettaient dans les corps des Oiseaux, d'autant qu'ils sucent le sang des pauvres, ainsi que le Milan celui des poissons.

Mais savez-vous comment il prend l'envol pour faire son butin ? Il fend vite l'air d'une aile, il passe les nues et se perd à nos yeux ; il fait plusieurs tours et retours, il vole bien longtemps sans mouvoir les ailes puis, les pliant à demi, se laisse choir en fondant sur sa proie quand elle y pense le

moins, faisant un prompt larcin de ce qui plaît à son goût.

Le Milan, larron qui roue en volant, marque deux qualités de l'Avaricieux, dont :

— La *Première* est qu'il est voleur à lui-même ; il s'arrache de la bouche ce qu'il met en bourse. Il semble que les lois devraient attaquer aussi bien l'avarice que le larcin, car si le larron dérobe à autrui, l'Avaricieux le fait à lui-même ; il ne jouit de ce qu'il a que s'il en est dépositaire ; il demande des vivres de sa personne, s'offrant la nourriture nécessaire, et se laissant sans forces et sans vigueur ; il ne possède pas ses richesses, mais elles le possèdent plutôt ; il meurt de faim et de soif comme un Tantale parmi les eaux et les fruits de l'abondance.

Voici un Avaricieux larron à lui-même, lequel ayant fait une grande somme d'argent de ses maisons, champs et meubles qu'il vendit, il le fit fondre pour l'avoir tout en masse qu'il cacha en terre ; il prenait la peine tous les jours d'aller le voir, pour assouvir ses yeux, mais non son ventre qui était bien souvent à jeun. Il fut remarqué par quelque ouvrier, lequel curieux de voir ce que cet homme allait regarder si souvent, trouva un riche trésor qu'il emporta. Quand l'Avaricieux fut de retour à la visite ordinaire de son argent et qu'il le vit enlevé, ce fut aussitôt pour se lamenter, crier, à se déchirer la face, à s'arracher les cheveux. Comme il déclarait sa misère, un homme bien aisé voyant comme cet homme se démenait et sachant la cause de ses plaintes, lui dit : *Mon bon ami, ne pleurez pas, faites ce que je vous dirai et vous vous en trouverez bien : prenez une pierre et mettez-la au lieu de votre trésor, et pensez que c'est votre argent, visitez-la tous les jours et vous voici aussi riche que vous étiez auparavant, car ce trésor caché n'était pas vôtre, puisqu'il était oisif sans que vous vous en serviez, pas plus que s'il eût appartenu à votre voisin. N'est-ce donc pas un larcin qu'on fait à son corps quand on lui soustrait par avarice ses nécessités ?*

C'est encore un larcin que l'Avaricieux fait de son cœur, lequel étant dû à Dieu qui le demande ; il lui ôte cependant par son avarice et le dérobe aussitôt à lui-même pour le donner au Diable, lequel l'accepte volontiers au grand mépris et injure faite à Dieu. C'est ce qu'on vit un jour en la personne d'un homme riche, mais tenace et avare envers les pauvres membres de Jésus-Christ, et probablement envers lui-même (car tels sont les avaricieux ordinairement) ; il meurt d'une mort soudaine ; on fit ouverture de son corps pour connaître la cause d'une mort si subite : on le trouva sans cœur ; on alla à la chambre où il gardait son trésor. Quand on eut ouvert le coffre, on y aperçut le Diable, lequel avait en main le cœur du trépassé

et le mettait en pièces, disant à ceux qui étaient présents à ce spectacle : *Cet or et cet argent sont le prix du cœur de votre ami, lequel me l'a vendu, c'est pourquoi il est mien et j'en peux librement disposer comme d'une chose qui m'appartient.* (Gabriel Ioch. de Purit cordis, partie 2) Voilà comment l'Avaricieux est un larron pire que le Milan qui est bien larron de ce qui est à autrui, mais se fait du bien à lui-même.

— La *Seconde qualité* de l'homme avare (imitateur du Milan qui, tournoyant en l'air et feignant par ses tours de se divertir seulement, se rue cependant peu après sur les poissons qui ne se donnent pas de garde de ses ruses ni de ses finesses) est une pratique blâmable et une tromperie du prochain en fait de marchandise. Mais d'autant que ceci est dit trop généralement, afin que vous ne prétendiez aucune excuse et que vous n'alléguiez aucune ignorance, j'avancerai quelques tromperies particulières.

C'est donc une tromperie (marchand avare et inutile) de mesurer le froment quand il est grossi par l'eau que l'on a jeté dessus ou dans laquelle il a trempé. C'est une tromperie de donner la laine au poids quand elle est rendue humide pour avoir été mise en cave. C'est une tromperie de mettre l'eau dans la cervoise, dans le lait ou dans le vin, et de le vendre ainsi mélangé comme s'il était pur. C'est une tromperie de lisser quelques étoffes et leur donner quelque lustre qui se ternit à la moindre pluie et découvre la fausseté de la matière qui a été beaucoup plus chèrement vendue en raison de son lissage, qui semblait la rendre autre en apparence qu'elle n'était en réalité.

Cette fausseté se découvre aussi au poids ; David en parle par ces mots : *Les enfants des hommes sont trompeurs, menteurs et perfides en leurs balances et ne font pas de conscience de vendre à faux poids et fausses mesures.* (Ps 61, 10) On aura peut-être le traversin de la balance ou le bois auquel sont attachés les bassins, lequel sera moins épais d'un côté, ou l'un des bassins sera plus léger, afin que le poids de la marchandise pesée soit moindre, on mettra le doigt sous le seau pour relever le bassin qui sert au poids. Je passe d'autres subtilités iniques trop bien connues des vendeurs injustes.

De même, les poids seront inégaux, l'un plus léger et de pierre pour le débit, l'autre plus pesant et de bronze ou de fer pour l'achat. Et pourquoi cette diversité de matière des poids ? C'est d'autant que la pierre, se consumant avec le temps, trompe l'acheteur du poids juste qu'il devait avoir.

Cette injustice donna sujet à l'Empereur Justin de constituer cette belle ordonnance, à savoir de l'égalité des poids parmi toutes les villes qui lui étaient sujettes et de leur matière qui devaient être de cuivre ou de fer ou

d'une pierre bien dure qui ne fut pas sujette à la brisure, encore qu'à présent le droit nouveau et presque toutes les républiques défendent les poids de pierre qui, avec le temps, se brisent aisément et veulent que ceux qui sont de métal soient marqués du sceau de la république.

C'est assez dit à un homme entendu, et ceci peut vous mener en connaissance de cent autres faussetés que vous savez mille fois mieux que moi ; Dieu fasse que ce ne soit point par pratique ni par expérience.

Mais quoi, le mal est-il si grand qu'on crie ? Il doit être bien grand puisqu'il s'agit de la conscience et du péché, voire en matière d'importance, de la damnation éternelle. Cette vérité ne peut être mieux établie que sur la défense que Dieu en a faite, qui s'adresse aux Chrétiens autant qu'elle concernait jadis les Juifs ; voici la prohibition divine : *Gardez-vous de toutes sortes d'injustices, soit que vous jugiez, soit que vous régliez, soit que vous pesiez ou que vous mesuriez quelque chose. Ayez la balance, les poids, le muid et le setier justes.* (Levit. 19, 35-36) Qui fait le contraire est condamné de Dieu ; je le dis après Salomon en ses proverbes : *Le Seigneur Dieu déteste la fausse balance.* (11, 10) Et plus bas il dit : *La diversité des poids et mesures sont abominables auprès de Dieu.* (20, 10) Il ne veut et ne peut approuver ces faussetés ; il l'assure ainsi par son prophète Michée : *Pensez-vous que je justifierai la balance injuste ou les faux poids que l'on porte dans le petit sac ?* (6, 11) Il veut dire que non ; les paroles suivantes en font foi, car il ajoute : *J'ai commencé à vous frapper jusqu'à vous perdre, en raison de vos injustices et pour d'autres péchés mentionnés en ce chapitre.* (n. 13) C'est d'autant qu'il est difficile de bannir le péché des ventes et des achats ; oyez le jugement de l'Ecclésiastique : *Tout ainsi qu'un bâton est pressé et serré au milieu des pierres jointes ensemble : ainsi le péché au milieu de la vente publique et de l'achat. C'est parce que le vendeur veut vendre facilement trop cher, l'acheteur veut la marchandise à trop vil prix ; celui-là loue ses denrées, celui-ci les méprise tellement que parmi les commerces se retrouvent aisément les mensonges, les tromperies et les faux serments.* (27, 2)

Un farceur confirmera cette injustice par quelque courte sentence qu'il dit un jour ; c'est St Augustin qui le rapporte. Il invita un grand nombre d'auditeurs et leur promit de dire en plein théâtre la pensée d'un chacun : un monde de gens comparut le jour assigné ; comme ils lui prêtaient audience, attendant impatiemment ce qu'il dirait, et la divination de leurs pensées, ce joueur de farces dit : *Vous voulez acheter la marchandise à vil prix et vous voulez la vendre chèrement.* (Lib. 13 de Trinit. c. 3) *Ce farceur causa de l'étonnement à tous ses auditeurs par ses paroles qui les touchèrent au vif, voyant qu'il disait la vérité, mais ils se gardèrent pourtant bien de l'applaudir pour ce discours inopiné.*

Pensez-vous que ces tromperies soient sans péché ? « Cerf chargé de graisse court malaisément », voilà pourquoi les chasseurs en ont bon marché : *Ceux qui veulent s'enrichir, dit St Paul, sont tentés ; ils tombent dans les lacets du Diable et en plusieurs désirs inutiles et nuisibles qui abîment les hommes dans la mort et dans la perdition. Et ne vous émerveillez pas de vous voir riches et vicieux ; car il est difficile d'être riches temporellement sans s'appauvrir spirituellement, parce que les moyens d'assembler les richesses sont facilement illicites, comme sont les usures, les contrats injustes, les simonies, les concussions, les monopoles, les prêts artificieux et à dessein, pactes couverts du voile et du manteau de justice.* (1. Ad Timot. 2 c. 6 n. 9)

Le Milan n'offense pas quand il se jette sur quelque poussin, car la raison lui manque ; mais l'Avaricieux sait bien qu'il a tort de prendre le bien d'autrui, soit par force et violence, soit par fraudes et artifices.

§ 2. Le Milan vole partout à la proie et l'Avaricieux cherche à faire sa bourse à tort et à droit.

LE Milan veillant continuellement pour enlever quelque proie, quand il remarque quelque petit de poule ou d'oie écarté de sa mère et de ses compagnons, il se lance d'un vol rapide sur ce petit égaré et l'emporte.

Il ne laisse échapper aucune occasion de faire son larcin, il est partout ; il se trouve tantôt à la boucherie et aux lieux où on pend la chair pour la garder, tantôt il vole à l'entour des cuisines, et sans attendre qu'on jette quelques entrailles aux rues, il se rue dessus et emporte la pièce. On le voit quelquefois prendre la viande hors des mains des enfants et les chapeaux de la tête des hommes. C'est un maître larron qui n'épargne rien de ce qui lui agré.

J'excepte toutefois ce que disent Aristote, Plin, Elian et d'autres, c'est qu'anciennement on mettait la table proche des tombeaux des morts, comme si les morts devaient manger au jugement de ces Païens et encore qu'il y eut abondance de viandes, on ne remarqua point que le Milan touchât à ces mets. Ces hommes superstitieux croyaient que cet Oiseau n'osait emporter ce qui était offert à ceux qui étaient décédés, comme ayant quelque sentiment de Religion.

Vous voilà, homme avare, très bien dépeint, et votre convoitise tirée au vif, laquelle au dire de St Jean Chrysostome : *Elle est cause des guerres, des contentions, de la tristesse et de toutes sortes de malheurs. La convoitise furieuse et forcée des richesses est une maladie qui ne guérit pas ; c'est une fournaise qui ne s'éteint jamais ; une tyrannie répandue en long et en large parmi le monde.* (Homil. 13 in Acta

Il faut que le convoiteux jouisse enfin de ce qu'il convoite, bon gré mal gré, le ciel et la terre ; s'il trouve quelque difficulté ou quelque opposition à ses concupiscences, il trouvera le moyen d'empoisonner, d'assassiner, au moins de charger de quelque fausse accusation celui qui s'oppose à sa cupidité violente.

La vigne de Naboth, convoitée par Achab, servit de sujet pour séduire des faux témoins contre lui par le commandement de Jézabel, tellement que cet homme, innocent de cette accusation mensongère, mourut étant accablé à coups de pierres. (3. Reg. c. 21)

Telle fut aussi la pratique de l'Empereur Justinien (au dire d'Evagrius), lequel faisait accuser à tort ceux desquels il désirait les biens et héritages injustement, car il les mettait en vente à son profit, après qu'ils avaient été accusés et convaincus fausement. (Lib. 4 c. 29)

L'Avaricieux n'attaque pas seulement ceux qui sont pourvus de moyens, mais son inclination et sa coutume à ravir le bien d'autrui le poussent à dérober la petite possession des pauvres, lesquels n'ont presque autre chose que la disette pour compagne ; la meilleure chair qu'ils feront sera de quelques feuilles de vieux choux qui auront été cuites dans l'eau simple avec deux ou trois gouttes d'huile, sans sel et sans graisse ; leur pain sera noir comme de l'encre, plein de pailles, il sera quelquefois de son, d'avoine et de glands ; s'ils ont une vache, voilà tous leurs biens, pour n'en tirer que peu de lait et de beurre pour vendre en quelque ville voisine, afin d'en tirer une pièce d'argent qui doit leur servir pour subvenir aux grandes nécessités de leur ménage.

Quoi, trouverait-on bien quelqu'un si porté à l'avarice qui n'aurait pas conscience de faire du tort à tels nécessiteux ? En voici un entre plusieurs, cité par un Auteur de renom. Il dit qu'un homme de crédit nommé Hermigildus présuma de prendre par exécution la vache d'une pauvre femme qui lui rendait ce qui lui devait servir pour sustenter sa famille qui était assez nombreuse, car elle avait huit garçons ; quelqu'autre Auteur dit que son maître d'hôtel déroba cette vache, et que la pauvre veuve se jeta aux pieds d'Hermigildus avec des larmes, réclamant sa bête, qui la rejeta sans vouloir l'écouter ; quoi qu'il en soit, il emporta la vache, et comme il était un jour à table avec quelques soldats, on lui présenta quelques intestins de cette bête, mais comme il avait fait déjà grande chère, le premier morceau de son larcin fut aussi le dernier de sa vie, car il mourut devant toute l'assemblée ; et après que son corps eût été mis en terre, son tombeau fut

divinement brûlé et réduit en cendres. C'est ainsi que Dieu punit l'avarice et prend vengeance de ceux qui, à l'exemple des Milans, sucent le sang des pauvres.

Mais l'Avaricieux donne plus avant, vu qu'il n'épargne pas les choses sacrées. Quelque homme de science écrit qu'on ne vit jamais un seul Milan se jeter sur les viandes ordonnées pour les funérailles de quelque trépassé, mais qu'on n'en remarqua jamais un qui touchât les chairs des sacrifiés qu'on faisait sur l'autel de Jupiter au mont Olympe.

L'homme avare n'est pas si Religieux que cet Oiseau (ce qu'on dit, après de sérieux auteurs, est assuré) vu que la convoitise le rendit impudent et si téméraire qu'il alla prendre (comme on dit) sur l'autel de Dieu et au pied du Crucifix, mais pourtant Dieu ne laisse pas impunie bien souvent une telle témérité, ni de si abominables sacrilèges. Oyez une preuve de ceci tirée de Pierre, Abbé de Cluny, surnommé le Vénérable. Il dit que quelque Comte avaricieux habitant la ville de Mâcon, voisine de Lyon, envahissait tyranniquement les biens ecclésiastiques, et traitait mal les gens d'Église qui s'en plaignaient ; comme il était un jour en son propre palais, accompagné de plusieurs personnes de diverses qualités, voici arriver un chevalier inconnu qui avait un port et une mine si terrible qu'il donna l'épouvante à toute l'assemblée. S'étant tourné vers le Comte, il lui commanda d'une voix sévère de le suivre ; le Comte, forcé par une puissance invisible et ne pouvant résister, suivit celui qui le commandait jusqu'à la porte de la Maison où il trouva un cheval, sur lequel il fut contraint de monter, et aussitôt on le vit voler à toute allure dans les airs, jetant des cris lamentables et des hurlements pitoyables, dont toute la ville fut émue, et peu après il disparut. Ceux qui assistaient à cet horrible spectacle furent saisis de crainte et d'horreur et firent murer la porte par laquelle le misérable Comte fut enlevé, pour mémoire Perpétuelle du fait et pour que personne ne passât plus à l'avenir par cette porte funeste et malheureuse. Vraiment, Dieu se sent affecté quand on touche à ce qui appartient à ses serviteurs et ressent comme une injustice ou un sacrilège commis contre sa propre personne. Il ne faut pas s'en prendre, hommes avares, au patrimoine du Crucifix.

**§ 3. *Le Milan perd quelquefois sa proie ;
l'Avaricieux perd ce qu'il a mal acquis.***

ENCORE que le Milan soit fin et malicieux pour faire son butin, il arrive quelquefois qu'étant épouvanté, il lâche sa proie, c'est lorsqu'il crie « Au larron ! », ou qu'on lui jette quelques pierres.

Alciat, en quelque emblème qui porte ce titre « Les biens mal acquis se perdent », introduit un Milan malade qui se plaint ainsi à sa mère : *Un Milan gourmand eut un appétit à rendre gorge pour avoir trop mangé ; quand il vit qu'il vomissait, il dit : « Hélas, ma mère, mes entrailles s'écoulent par ma gorge. » La mère lui répondit : « Pourquoi pleurez-vous, pourquoi croyez-vous que ces intestins sont vôtres — vu que vous avez rejeté les boyaux d'autrui — tant que vous vivrez seulement de larcin et du bien d'autrui ?* (Embl. 128)

Voilà la fable qui montre cependant comme l'Avaricieux perd bien souvent ce qu'il a ravi ou conquis injustement, voire même son patrimoine légitime, Dieu permettant ainsi : *Croyez-moi, ce qui est mal venu s'en va mal le plus souvent ; jamais des gains injustes ne profitent. Considérez bien ce que je dis : si vos possessions sont mal faites, vous les verrez s'écouler comme une ondée : c'est un torrent qui n'a qu'une enflure de peu de temps qui devient rapidement à sec. Les richesses acquises par voie d'injustice sècheront et diminueront comme les eaux d'un torrent qui sèche aussitôt que la pluie cesse.* (c. 13)

Démocrite eut bonne grâce de dire : *Les gains illicites sont semblables aux dommages et aux pertes, car on les perd ordinairement.* Et Euripide de même dit : *Si vous voulez garder des richesses longtemps, ne les accumulez pas à tort, car ce qui est amassé injustement n'est pas de garde.*

Les Anciens, attribuant des Dieux presque à toutes choses, en donnèrent un aux richesses qu'ils nommèrent Pluto, car le mot grec *Plutos* signifie opulence, richesse ; ils lui mirent des ailes, peut-être pour donner à entendre que les avaricieux sont ailés à ravir le bien d'autrui, ou bien pour montrer comment, par un juste jugement de Dieu, leurs richesses mal acquises s'envolent.

Je l'assure ainsi après St Grégoire de Tours, lequel dans le livre qu'il a fait sur la gloire des Confesseurs, rapporte convenablement à ce sujet une histoire telle qu'il ne se peut rien dire de plus à ce propos. Il dit qu'un homme proche de la ville de Lyon fut si pauvre que toute sa fortune consistait en un denier, au plus en la troisième partie d'un sou, il fut désireux de s'enrichir, étant par trop porté à la maudite avarice ; et de fait, il employa sa pièce à l'achat d'un peu de vin, lequel il mêla avec l'eau de la Saône ; il le vendit et poursuivit cette injuste pratique jusqu'à ce qu'il gagnât cent fois la mise. (Exemple 100)

Le voilà riche : *Mais le jugement de Dieu renversa ces gains diaboliques ; il mit son argent dans un sac de cuir qui avait la couleur de la chair et le tint en main selon la coutume du pays (il avait toutefois mis de côté un denier ou huit selon les autres, qui était une pièce semblable à celle avec laquelle il avait eu ses biens injustes) ; comme il*

marchait vers quelque lieu où il y avait une foire solennelle, pour y acheter certaines denrées, comme il était en compagnie de quelque homme avec lequel il devisait en chemin, voici venir un Milan à l'improviste qui se rue sur cette bourse, croyant à la couleur que ce fût quelque lopin de chair, et l'emporte ; mais quand il lui eut donné plusieurs coups de bec et qu'il ne sentait ni goût ni graisse, se voyant trompé, il prit son envol ayant la bourse entre les griffes, et voltigea quelques temps sur la Saône, et puis tout-à-coup la laissa tomber dans l'eau, lequel ayant considéré mûrement le tout, s'en prend à ses cheveux, se jette par terre et, se couvrant la tête de poussière, dit : « Malheur à moi qui ai perdu mon argent par le juste jugement de Dieu, d'autant qu'il avait été iniquement acquis, il ne me reste même plus ce que j'avais avant mon gain illicite : Malheur à moi, j'ai reçu le salaire que j'ai mérité ! Diable, cet argent t'appartient ; tu as précipité aux enfers ceux qui se sont enrichis à tort, comme j'ai fait, contre ce que Dieu a commandé. » Un tel trafic cause un juste dommage en cette vie et après celle-ci il engage l'Avaricieux à divers supplices.

St Grégoire, qui a fait le récit de cette histoire, prie ceux qui la liront et leur dit, et moi avec lui : *Cessez de participez à de tels gains iniques, que vos lucres soient conformes au vouloir de Dieu et à ce qu'en dit la Sainte Écriture : Amassez dans les bourses vides des pauvres ce qui pourra éteindre les flammes éternelles, contentez-vous d'un gain licite. Si vous ne le faites pas, si vous devenez riches illicitement, le ciel vous sera fermé à tout jamais. Croyez ce qu'en dit St Paul : Ne vous trompez pas, ni les larrons ni les avaricieux, ni les ravisseurs des biens d'autrui ne posséderont jamais le royaume de Dieu. (1. Cor. 6 n. 10)*





In vestitu ne gloriaris unquam. Eccle. xii.
Ne vous glorifiés iamaïs en voz habits.



CHAPITRE XII

DU PAON

*présenté aux filles vaines
qui se pavanent dans leurs habits.*

ENTRE tous les Oiseaux que l'on admire et qu'on loue pour leur beauté, le Paon semble avoir le droit de préséance ; Pline le dit ainsi : *Le Paon tient le premier rang des grands Oiseaux, tant en raison de sa beauté que pour le ressentiment qu'il semble avoir quand il sait qu'on l'estime.* (Lib. 10, c. 20)

Quand Alexandre, surnommé le Grand pour ses hauts faits de guerre, eut vu en Inde un Paon pour la première fois, il fut tellement épris de sa beauté qu'il fit publier au son de trompette par toute son armée que personne ne pouvait tuer cet Oiseau sous peine d'un châtiment exemplaire. (Aldronand. in Pavone)

Cette beauté ravit jadis tellement les Athéniens qu'ils donnèrent de l'argent pour le voir, et ce seulement au renouveau de la Lune, et plusieurs se transportaient à Athènes de pays éloignés pour avoir le plaisir de considérer cet Oiseau à loisir.

Lucian fait une belle description du Paon, spécialement pour la variété et pour la bigarrure de ses couleurs. Il dit donc qu'à l'entrée du printemps, le Paon se promène dans quelque prairie ornée d'une rare diversité de fleurettes ; il fait la roue au milieu de ces fleurs, il fait paraître ses couleurs luisantes ainsi que pierreries, il les tourne droit au soleil pour leur donner plus de lustre, mettant sa queue au large, la contournant doucement pour faire éclater ses miroirs, et en un mot pour se rendre par là plus considérable. Et ce qui est plus admirable en lui, c'est que chaque rond ou miroir est comme entouré d'un arc-en-ciel diversifié de couleurs, celle qui paraissait un peu devant comme cuivre se montre étant atténuée toute d'or et puis celle qui semble être bleue étant opposée au soleil, se montre toute verte étant à l'ombre : *C'est ainsi que divers regards du soleil rendent les couleurs du Paon pleines d'une variété agréable.*

§ 1. *Le Paon glorieux en ses plumes représente les filles glorieuses en leurs habits.*

SAINT Basile parlant du Paon dit : *Le Paon aime l'ornement et la beauté et fait le glorieux à merveille sur tous les Oiseaux.* (In Hexam. Homil. 8) De là est venu le proverbe donné à un homme qui est plein de vaine opinion de lui-même : *Il est plus orgueilleux que n'est le Paon quand il entend ses louanges.* (Ovid. 13 Metam.)

Il est ainsi, dit le P. Mandora, quand il parle de cet Oiseau : *Quand il est regardé, il étend ses ailes, et quand il est loué, il étale ses plumes peintes d'yeux et de rondeaux. On le voit souvent sur les toits des maisons pour être regardé et afin que l'on admire la beauté de ses plumes.* (Virid. l. 5 c. 6)

Eliañ parle aussi de la gloire du Paon et dit que cet Oiseau sait bien qu'il surpasse tous les Oiseaux en beauté et en quoi elle consiste et qu'il reçoit du consentement quand il est loué, à l'exemple d'un enfant ou d'une femme de qui on louange la beauté : *Il se présente volontiers devant les peintres et leur donne le temps de le regarder et de le peindre à loisir.* (Lib. 5 de Animal. c. 21)

C'est avec bonne raison que je présente cet Oiseau glorieux aux filles glorieuses pour leurs habits. C'est le propre des femmes, dit Pierius, de chercher en toutes choses qu'on les applaudisse et d'être glorieuses. Il y a une grande ressemblance entre le Paon et la femme, tellement que ce n'est pas étonnant qu'une fille de Leucadie fût tellement aimée d'un Paon qu'elle avait nourri, qu'il mourut aussitôt qu'il la vit trépassée.

Il n'y a rien de plus glorieux que les filles qui se pavanent en leurs habits, beaux et riches, comme on voit présentement. Ô le débordement du temps présent ! Elles ne se contentent pas maintenant d'être habillées de lin et de pourpre comme le mauvais riche de l'Évangile, mais elles se couvrent aussi de soie et d'étoffes aussi précieuses que sont les toiles d'or et d'argent : elles ont plus de vanités, plus de brillants que n'ont les Princesses, pour être peut-être plus gravement tourmentées aux Enfers que n'est le mauvais riche.

De là vient qu'elles mettent toute leur étude à montrer leurs vanités, elles ne font tous ces appareils que pour être vues ; c'est pour cela qu'elles se mettent aux assemblées publiques, qu'elles prennent la promenade par les rues les plus fréquentées de leur ville, et qu'elles vont à l'Église parmi la foule du peuple, non tant par dévotion, ni pour y gagner quelque indulgence, que pour rencontrer celles qui les admireront, ou plutôt qui les loueront.

Tout leur désir est qu'on leur dise : *Voilà un habit bien coupé, l'étoffe en est riche et la façon encore plus belle. Ô que cette robe vous sied bien ! Vous êtes toujours des plus propres et des mieux habillées, et toutes les filles de la ville ont toujours l'œil*

sur vous, parce que vous leur servez à toutes de modèle à vêtir.

Voilà votre soin : chercher à être regardées, pour mettre à l'enchère (comme le Paon) votre beauté. Ah vanité ! Ah l'orgueil ! Rebecca, à la rencontre d'Isaac qui venait la prendre pour femme, se voila aussitôt la face. Les Anges, étant avec Abraham, ne virent pas sa femme ; c'est pour cela qu'ils lui demandèrent : *Où est Sara, votre femme ?* Abraham leur répondit qu'elle était dans la maison. (Gn 18, 9)

L'Épouse se cache dans les cavernes ; il faut que l'époux l'invite à sortir afin de la voir ; lui cependant qui était son époux, lui dit : *Levez-vous ma mie, ma belle et venez : ma colombe qui êtes dans les trous des pierres et dans les cachettes des murailles, montrez-moi votre face, que votre voix sonne à mes oreilles, car elle est fort douce et votre visage est rempli de beauté.* (Cant. 2, 13-14)

Vous voilà bien contraires, filles vaines, à cette épouse chaste et modeste, quand on ne voit autre chose par les carrefours de la ville que vos fanfaronnades, que votre orgueil, que vos étalements et la nudité de vos mamelles ; mais ce n'est point sur cette honteuse nudité que je veux m'arrêter, j'en ai déjà parlé ; c'est des vains habits que je traite, des excès des vêtements précieux qui ornent vos carcasses puantes que je condamne, comme vicieux, et la cause de vos péchés et de ceux qui vous regardent. Si je le fais, ce sera après la Sainte Écriture et avec les Saints Pères, comme je vais développer.

§ 2. Le Paon, blâmable pour quelques qualités vicieuses, montre les vices, compagnons des vêtements vains des filles.

LE Paon est merveilleusement orgueilleux, comme j'ai montré un peu avant, mais il a encore d'autres qualités vicieuses : *On dit vulgairement qu'il a l'habit d'un Ange, la voix d'un Diable et la marche d'un larron, il se dépite aisément quand on ne le loue pas, il a aussi la tête semblable à un serpent au dire d'Albert le Grand, et il est fort lubrique.*

— Quant au premier : Le Paon est revêtu comme un Ange, en raison de ses belles plumes colorées qui le rendent admirable à ceux qui le contemplent ; quant à lui, il en devient plein d'orgueil. À qui ressemblent les filles par leurs habits de prix ? David le dira pour moi : *Leurs filles paraissent belles et agréables à ceux qui les regardent, elles sont si richement et si superbement parées, qu'elles sont plutôt semblables à quelque Église bien parée, ou à quelques images chargées de présents, qu'à des filles mortelles, dont elles aussi s'en piaffent insolemment, comme il a été dit au § précédent.* (Ps 143, 12)

— Pour le Deuxième : Le Paon a une tête semblable au serpent et a aussi une voix diabolique, d'autant qu'elle est âpre, triste, désagréable et déplaisante ; autant ou plus qu'aucun autre oiseau, il est aussi fort impudique. Telles sont les filles vaines et hautaines qui sont aisément lubriques, affectées et trompeuses en leurs paroles ; elles ont une vilaine et diabolique langue, pour persuader le mal à ceux qui conversent avec elles. En voici une semblable très bien décrite par la plume de Salomon : *Je vois, dit-il, un jeune homme marcher le soir vers la maison d'une fille mondaine et vilaine. Voici une femme qui vient à sa rencontre, ornée comme une fille débauchée, appareillée pour décevoir les âmes. En s'approchant de ce jeune folâtre, elle lui donne un baiser et l'aguiche d'un visage effronté.* (Prover. 7, 10-13) Oyez sa voix de Paon diabolique, elle lui dit : *J'ai voué des victimes à Dieu pour votre salut et pour le mien, car je vous estime moi-même et je me suis aujourd'hui acquittée de mon vœu et c'est pour cela que je suis venue au devant de vous, ayant un grand désir de vous voir et ce que j'estime pour mon bonheur, voilà que je vous ai trouvé. J'ai mis sous la couche des cordes délicates afin que vous reposiez plus doucement, et je l'ai couvert d'un tapis tissé de diverses figures de fleurs, d'animaux et de personnages, j'ai rendu ma couche odoriférante par la myrrhe et par la cannelle.* (n. 14, 15, 16, 17)

N'est-ce pas là un discours de serpent et d'enfer pour attraper un mal informé. Bienheureux celui qui bouche ses oreilles à ces voix charmantes et qui peut dire à la sagesse : vous êtes ma sœur, et j'appelle la prudence son amie afin qu'elle la garde de la femme étrangère et de celle qui appartient à autrui, laquelle rend ses paroles douces et emmiellées et pire que celles des Diables, qui sont honteux pour ce péché vilain, contraire à leur nature qui est spirituelle, comme j'ai dit ailleurs. (En la Sainteté de vie c. 17 § 2)

Je dirai bien davantage que les ornements vains et trop somptueux des filles semblent être de l'invention du Diable. Saint Cyprien le dit ainsi : *Dieu n'a pas fait les brebis de couleur incarnate ou d'écarlate, Dieu n'a point enseigné les hommes à donner une autre couleur à la laine que celle qui est naturelle, Dieu n'a point montré aux hommes la façon de faire des chaînes d'or, ni d'enfiler des pierres précieuses, ni les perles pour en parer et orner le cou, pour cacher ce que Dieu a fait et pour voir ce que le Diable a inventé.* (De disc. & habitu Virginum n. 6, 7)

Pensez-vous, demande ce Saint personnage, que Dieu a voulu qu'on perçât ses oreilles pour y pendre quelque pierre de prix ? Ce sont les inventions des Anges Apostats et rebelles à Dieu qui, étant chassés du ciel, sont venus de là-bas et ont enseigné aux filles de peindre leurs joues, de donner autre couleur à leurs cheveux et de changer de telle sorte qu'elles soient presque toutes autres que Dieu les a faites.

Les fraises même colorées semblent avoir le Diable pour auteur ; je le

dirai après Tympius, lequel, en son théâtre de la vengeance divine, écrit qu'une femme, empesée de rabats et de fraises, reçut un jour d'un jeune homme une grande quantité de pièces semblables, pour être empesées, non en bleu, mais en rouge. La femme lui confessa son ignorance pour n'avoir jamais utilisé cette couleur ; le jeune homme l'enseigna assez bien, tant par écrit qu'en lui montrant à l'œil la manière de faire ; étant suffisamment instruite, elle lui promet de lui livrer lesdits collets le jour suivant. Quand voici venir à minuit ce jeune homme, ou plutôt le Diable, qui se tint debout proche de sa couche et lui redemanda ses rabats ; elle, toute épouvantée de le voir à la lueur de la lune, le reprend aigrement d'avoir été si arrogant que d'oser entrer en sa maison à la dérobée et encore en un temps inopportun ; mais comme elle était saisie de crainte, laquelle allait croissant, elle soupçonna ce qui était, à savoir que c'était un Diable qui avait pris une forme humaine, et se servant aussitôt du St nom de Jésus, elle chasse le Diable qui prit la fuite, ayant rompu une vitre de la fenêtré, et disparut. La femme décida de ne plus enduire aucun linge d'épais colorant. (De pœnis superbiæ n. 24)

Voyez-vous, filles vaines, qui est l'inventeur de toutes vos vanités ? Et qui doutera que toutes les ouvertures de vos habits par le haut procèdent du Diable qui tâche par ce moyen de vous exciter à servir d'amorce de luxure à ceux qui vous regardent et peut-être vous touchent ?

— Mais donnons plus avant, montant la 3^e qualité du Paon. Le Paon a un pas de larron, parce qu'il marche fort doucement et sans bruit. C'est ainsi que les filles mondaines se promènent avec une marche compassée, elles vont à mesure, afin de donner le loisir à ceux qui les voient de considérer et d'admirer leur vaine parure, pour dérober leur cœur et leur affection par leur regard curieux, pour leur faire dire avec l'époux : *Ma sœur, mon épouse, vous m'avez navré le cœur, ou plutôt vous me l'avez volé, puisque ces curieux disent à celles qu'ils aiment : Vous êtes mon cœur.* (Cant. 4, 9)

C'est ainsi qu'Holofernes perdit son cœur par la vue qu'il jeta sur Judith ; il faut écouter l'Écriture qui le décrit fort bien : *Elle ôta sa robe de veuvage, elle se vêtit du vêtement de liesse pour la réjouissance des enfants d'Israël. Elle oignit sa face, elle lia ses cheveux en forme d'une couronne ; elle prit un habit nouveau pour le tromper. Ses sandales ravirent les yeux d'Holofernes et par sa beauté fit son âme prisonnière, et lui trancha la tête. Voyez-vous comme la beauté et les beaux atours de Judith dérobèrent le cœur à Holofernes, encore que de sa part elle n'offensa en aucune façon.* (Judith 16, 9-10-11)

Le Paon enfin est fort colérique ; c'est lorsqu'il semble chercher la

louange en montrant ses belles plumes et que cependant on ne le loue pas ; car si quelqu'un le regarde sans parler et sans admirer sa beauté, il plie aussitôt bagage ; il ferme et cache tous ses beaux miroirs, dans lesquels subsiste toute sa beauté, comme dépité qu'on ne lui donne pas quelque hommage. Le Poète le dit ainsi : *L'Oiseau dédié à la Déesse Junon, le Paon, fait volontiers parade de ses plumes bigarrées quand on dit qu'elles sont belles, mais si vous les regardez sans mot dire, il cache aussitôt toutes ses richesses. C'est ce que les filles demandent par l'éclat de leurs robes et de leurs cotillons, des spectateurs de leurs manifestations fastueuses ; si on ne les regardent point ou si on les laisse passer sans admiration de leur orgueil, elle s'en attristent, elles s'en fâchent et s'en plaignent auprès de leurs confidentes, comme d'une injure qu'on leur a faite. Voilà où aboutit la vanité du sexe féminin ! Mais ce n'est pas tout, il faut découvrir ses malheurs et les péchés qui les accompagnent. Si elle était sans offense, la Sainte Écriture et les Saints Pères ne la dé fendraient pas et ne la reprendraient point aux filles, comme ce qui est vicieux.* (Ovid. de arte amandi)

L'ecclésiastique parle pour la défense de la vanité des habits : *Ne vous glorifiez jamais, dit-il, pour votre habit.* (11, 4)

St Paul, écrivant à son disciple Timothée touchant les femmes, comme elles doivent être vêtues, dit : *Je veux que les femmes se vêtent d'un accoutrement honnête avec pudeur, avec sobriété et retenue, qu'elles n'aient pas les cheveux entortillés ou frisés, ni or, ni pierreries, ni vêtements précieux.* (1. ad Timot. 2, 9)

Remarquez, filles, ces deux mots : *Verecundia* et *sobrietate*. Il dit *Verecundia*, une honte virginale pour ne rien découvrir qui soit contre l'honnêteté, pour ne couvrir d'une toile seulement déliée et transparente, ce qui doit être caché. Le deuxième est : *Sobrietate*, sobriété et retenue ; d'autant que les vains ornements transportent les filles et les mettent comme hors d'elles (comme fait le vin et la cervoise consommés avec grand excès) pour le désir ardent qu'elles ont d'être des mieux parées et de plaire aux yeux des hommes. Soyez sobres en vos parures, comme vous êtes ordinairement modérées en ce qui touche le boire et le manger.

St Grégoire parlant de l'apreté du vêtement de St Jean Baptiste, fait aussi mention de la défense des habits faite par St Paul, de laquelle je viens de parler, et dit ainsi : *Gardez-vous de penser qu'il n'y a point de péché de s'étudier à se vêtir précieusement, car si cela n'était pas une offense, notre Seigneur n'eut pas loué St Jean Baptiste en raison de la rigueur et de l'austérité de son vêtement. Et si cela n'était pas vicieux, l'Apôtre St Paul ne retirerait pas les femmes de la convoitise des accoutrements somptueux, comme il fait sérieusement en une sienne Épître.* (Homil. 6 in Evang.)

Après la Sainte Écriture, voici deux Saints Pères qui blâment les habits de prix, desquels les filles se vêtent. St Hierosme en parle de la sorte : *C'est une chose blâmable*, dit-il, à celle à laquelle il écrit, *si vos robes traînent jusqu'à terre afin que vous paraissiez plus grande ; si vous avez l'habit fendu et ouvert pour montrer ce qui devrait être caché. On met des bandelettes sur les mamelles pour rétrécir la poitrine. Les cheveux pendent sur le front ou sur les oreilles. On laisse tomber à demi son manteau pour découvrir son cou, ou plutôt les épaules, et peu après on cache ce qu'on avait montré volontairement, comme si ceci était fait sans y penser.* (Lib. 2 Epist. 9 ad mulierem viduam & filiam virginem) Si ce grand Docteur de l'Église venait maintenant parmi nous, pourrait-il mieux décrire qu'il ne le fait la vanité des filles et leur déshonneur en la nudité de leur cou, voire de leur poitrine ?

Il faut écouter parler St Cyprien pour la deuxième fois et bien entendre comme il condamne les habits trop précieux des filles, les cheveux et les faces colorées et vermillonnées. Quant au premier, il dit : *Toutes ces marques d'ornements et de vêtements précieux ne sont propres qu'à des filles débauchées et prostituées.* (De disciplina & habitu Virginum n. 6)

C'est ainsi que la Sainte Écriture décrit une ville paillardie bien parée et attifée qui doit périr avec ses ornements, ou plutôt en raison de ceux-ci : *Que les filles chastes fuient les ornements des femmes qui s'abandonnent au gré des personnes lubriques, soit qu'elles les touchent de parentage ou d'alliance, soit qu'elles soient liées à Dieu par vœu ; qu'elles fuient aussi les lieux infâmes et les parures des filles vaines.*

Quant à ce qui touche les cheveux et les faces colorées, il en parle ainsi : Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance » (n. 7) et quelqu'un ose changer ce que Dieu a fait ! C'est faire violence à Dieu que de vouloir donner une autre forme que celle qu'il a donnée : *Tout ce qui naît est un ouvrage de Dieu ; ce qui est changé est une œuvre du Diable.* Il poursuit et dit : *Vous ne pouvez faire un cheveu ni blanc ni noir, et vous voulez faire contre ce que Dieu a dit, et comment lui donner un démenti quand vous colorez vos cheveux. Et savez-vous ce que vous faites ? Par une action hardie et par un mépris sacrilège, vous donnez une autre couleur à vos cheveux par un pronostic mauvais des choses à venir (des flammes de l'enfer), commençant dès maintenant à porter une chevelure rougeâtre et flamboyante. Ne craignez-vous pas qu'au jour de la Résurrection universelle, Dieu ne vous reconnaisse pas et qu'il ne vous admette pas non plus à sa gloire, vous disant avec reproche : Cet ouvrage n'est pas le mien, ce n'est pas là notre image, vous avez corrompu votre peau pour une fausse onction, vous avez changé vos cheveux avec une fausse couleur, votre forme est gâtée, le visage est autre, vous ne pouvez point voir Dieu, vu que vous n'avez pas les yeux qu'il a faits mais ceux auxquels le Diable a donné une autre couleur.*

Vous avez imité les yeux peints et rougeâtres du serpent, c'est par son moyen que vous êtes parées et ornées et pour cela vous brûlerez avec lui.

Quelles paroles pourrait-on alléguer plus pressantes que celles des Saints Pères, pour faire condamner ces vanités ? Vraiment, dit jadis un de ces Saints du désert : *Le grand soin de la parure du corps est une grande nonchalance du cœur ;* et le dévot St Bernard voulait dire : *Elles reluisent par l'éclat des pierres et des bagues précieuses, et elles sont cependant dégoûtantes et sales en leurs mœurs ; l'extérieur dément aisément l'intérieur ; le caveçon doré et le harnachement brodé ne font pas le bon cheval, ni la riche couverture le bon bâtiment, les grands couverts de pierreries ne font pas les belles mains et la beauté de l'écorce ne cause pas la beauté de l'arbre ; le vin aigre se regarde en des fioles d'argent, et le bon vin dans des tonneaux de bois, les trésors sont bien souvent enfermés en des coffres de fer, et des bagatelles dans des coffrets dorés. On voit des temples des Païens, beaux et riches à merveille en leur structure, mais si vous entrez dedans, vous y trouverez un chat, un serpent, un crocodile ou quelque autre bête qui est le Dieu de ces pauvres Idolâtres. Et trouvera-t-on quelquefois en l'âme de ces filles du monde, trop vaines en leurs atours, autre chose qu'un amour lascif et des péchés à foison ?*

Quelque auteur dit que les filles maquillées malicieusement étaient anciennement forcloses des Églises, mais ce qui est bien le principal, c'est qu'il est à craindre qu'elles ne seront pas admises au ciel ; car combien d'offenses peuvent-elles causer par leurs vanités, combien de pensées lascives, de regards impudiques, combien de convoitises illicites et autres péchés qui suivent ces excès ? Excès vraiment vicieux, car s'ils n'étaient pas tels, St Clément d'Alexandrie ne dirait pas : *Encore que de s'être adonné au vin et à l'excès de boire soit un grand péché, il est toutefois moindre que celui qui se commet par le trop grand soin et l'étude à parer son corps.* (Pedagogi l. 3 c. 2)

Et St Jean Chrysostome doit donner l'épouvante aux filles par cette sentence terrible : *Si quelque femme orne son corps afin d'attirer à elle les yeux des regardants, encore qu'elle n'ait blessé personne par sa beauté, elle ne laissera pourtant d'endurer les supplices éternels, d'autant qu'elle a préparé le venin, elle a mélangé le poison, elle a présenté le récipient à boire, encore qu'il n'y ait eu personne qui l'ait voulu boire. Fuyez, filles vaines, fuyez ces périls de la damnation éternelle, n'achetez pas à si vil prix l'Enfer et n'y engagez pas non plus les âmes de votre prochain pour y redoubler vos tourments.* (Homil. 17 in c. 5 Sancti Mathei.)

Remarquez que la belle queue du Paon ne lui sert pas pour se mouvoir, ni pour gouverner son vol, comme elle sert aux autres oiseaux, mais seulement pour montrer la beauté et la diversité de ses couleurs. Vos belles robes, vos queues traînantes ne vous serviront pas pour prendre votre vol

vers le ciel, mais plutôt pour servir de galère et de promenade aux Diables, qui ont été vus autrefois se promenant sur l'habit traînant d'une femme trop fastueuse.

Faites plutôt ce que firent jadis les femmes Crotoniades ; le Philosophe Pythagoras leur fit tant de belles remontrances touchant à la vanité de leurs habits, vrais instruments de luxure, qu'il les persuada de s'en défaire et de les présenter tous à la Déesse Junon : *montrant que les vrais ornements ne consistent pas aux habits, mais à la garde de la chasteté.* (Justinus lib. 20)

Imitez ces Païennes, de peur qu'elles ne s'élèvent au jour du jugement contre vous, et qu'elles ne vous reprochent qu'elles ont fait en l'honneur de leur fausse Déesse, ce que vous n'avez pas voulu faire en l'honneur du vrai Dieu. Offrez-lui vos atours et vos robes précieuses ; c'est aux Églises et à ses autels que le velours et la soie, l'or et l'argent, les perles et les pierres précieuses sont séantes, et non à vos corps, sujets à la pourriture et qui doivent servir de pâture aux vers.

§ 3. *Le Paon, par le regard de ses pieds, gémit et serre ses belles plumes.*

Ce que les filles vaines en leurs habits peuvent apprendre de ceci.

PLINE, parlant de la queue du Paon, dit qu'il la perd tous les ans quand les feuilles tombent des arbres et qu'alors il se tient caché comme s'il portait le deuil, jusqu'aux nouvelles fleurs, auquel temps la queue lui revient. Apprenez, filles, de l'orgueil du Paon, non le faste et le luxe des vêtements, mais à mépriser leurs folles vanités et à fouler au pied de la roue de vos beautés passagères, vu que vous voyez celles de votre sexe, qu'avec le temps et les années, elles n'osent plus se montrer, ainsi que le Paon quand il a perdu la queue, d'autant qu'elles ont perdu leur beauté et sont toutes couvertes de rides et de laideur.

Si le Paon est honteux quand il est sans queue, il ne l'est pas moins quand il regarde ses pieds : *La nature a donné au Paon des pieds difformes,* dit le P. Mendoza, *de peur qu'il ne se glorifiât par trop de sa beauté du reste de son corps. Il est ainsi quand il fait parade de ses plumes à miroirs et qu'il se mire dans ceux-ci et qu'il en devient tout orgueilleux qu'il baisse la vue lorsqu'il voit les pieds que la nature lui a donnés fort laids, il devient confus, il plie tout son beau bagage et crie d'un ton triste et mélancolique.* (Virid l. 1. orat. 6)

C'est ainsi, filles vaines, que vous étalez les belles plumes de vos habits et que vous faites la roue comme le Paon, vous mirant dans vos précieux

atours, comme il fait dans les yeux de ses pennes, et vous en devenez si arrogantes que vous dédaignez vos compagnes ; mais si vous êtes sages, regardez vos pieds, je veux dire la fin de votre vie, la mort qui vous talonne et qui est peut-être à la porte, et qui sait si elle ne sera point désastreuse pour faucher toutes ces vanités qui pourront servir d'allumettes pour le feu d'Enfer ; si vous considérez ceci, vous renoncerez bientôt à tous ces festins, vous condamnez tous ces bijoux, ces ornements trop somptueux pour vous vêtir modestement en filles chrétiennes.

St Antoine de Padoue le dit et le croit ainsi, représentant le mépris de la gloire : *Et comme la beauté du Paon, dit-il, consiste en ses belles plumes, la laideur de ses pieds arrête son orgueil ; ainsi ceux qui s'adonnent à la pénitence, rejettent la gloire de ce monde par la conscience de leur peu d'importance et de la poussière en laquelle ils doivent être réduits.* (In Evangel. Christi intrantis in naviculam S. Petri) Voilà les belles pensées des vrais pénitents et comme ils épluchent journallement toutes leurs actions.

Il n'est que trop vrai ce que dit un saint Père : *Celui qui pense toujours à la mort, méprise facilement ce qui se retrouve au monde.* Comme aussi celui qui a souvent en sa pensée la sentence portée contre Adam et contre tous les mortels : *Vous êtes fait de poussière et vous retournerez un jour en poussière.* (Gn 19, 3) *Qu'a donc l'homme à s'enorgueillir, puisqu'il n'est que terre et cendre ?* (Eccl. 10, 9) Pensez à ceci, et cette considération vous fera entonner, comme le Paon, des chants tristes et lugubres, pour vous lamenter des excès commis en vos parures et pour vivre avec plus de modestie et avec plus de retenue à l'avenir.

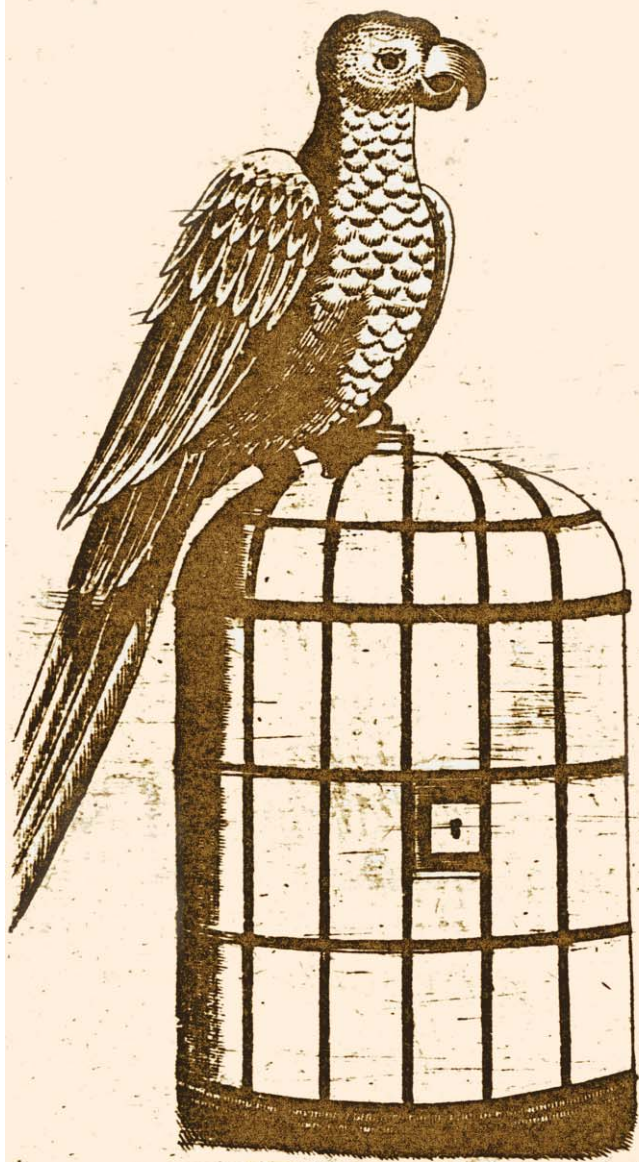
Ce fut la pratique de Ste Paule, laquelle ne cessait de pleurer les petits excès de sa jeunesse, et comme St Hierosme l'admonestait de trop s'observer, de peur que l'abondance de ses larmes continuelles ne lui fassent perdre la vue, elle répondit sagement : *Je dois maintenant châtier par mes larmes les risées du temps passé, je dois changer à présent les linges douilletts et les habits de soie en cilices : si j'ai tant fait pour plaire au monde, n'est-il pas raisonnable que je fasse aussi quelque chose pour plaire à J.C. ?* (In vita eius)

Ce grand Docteur de l'Église parlant encore de cette Sainte : *L'admirable Ste Paule, dit-il, cette merveille de gravité et de vertu, ne rencontrait jamais aucune de ces bien coiffées et vainement parées, qu'elle ne leur fît une réprimande avec le front et avec les yeux ; aussi avait-elle coutume de dire que la beauté du corps tant recherchée marquait infailliblement la laideur de l'âme.* (Epist. 27 ad Eustochium)

Saint Grégoire de Naziance, parlant de sa sœur Gorgonia, modeste et vertueuse, renvoie bien loin tout cet attirail de vanité comme un dessein

du Prince des Ténèbres. *Jamais personne, dit-il, ne vit ses robes chargées de clinquant, ni ses cheveux curieusement tressés ou déguisés. Jamais elle ne se servit d'aucun artifice pour rendre son visage plus agréable, ou pour altérer ce que la nature lui avait donné, estimant qu'un tel soin n'appartenait qu'à des femmes de mauvais renom.* (Orat. in laudem sororis suæ Gorgoniæ) Imitez, filles, ces exemples, fuyez vos vanités et châtiez les excès commis en leur recherche ; vous le ferez si vous pensez mûrement qu'il faut mourir.





Vt linguus non dirigetur. Ps. 139.
 Le babillard et grand iaseur ne prospera pas.



CHAPITRE XIII DU PERROQUET

présenté aux Gausseurs et aux Flatteurs.

SI le Paon est merveilleusement beau, c'est principalement en raison de sa queue à miroirs ; mais le Perroquet est tout beau à cause de ses belles plumes, bleues chez quelques-uns, rouges chez les autres. Ceux qu'on apporte en ces quartiers sont tous verts, mais le vert est luisant et agréable aux yeux, ils ont davantage comme un petit carcan à l'entour du cou, lequel est d'une couleur rouge, du plus vif vermillon qu'on puisse rencontrer, ce qui leur donne bien de la grâce, comme aussi l'éclat d'autres couleurs desquelles ils sont si bigarrés, qu'on en trouve quelquefois quelques-uns diversifiés de sept ou huit couleurs.

Mais ce qui rend le Perroquet le plus recommandable entre tous les Oiseaux, c'est qu'il les surpasse en sa voix, par laquelle il imite celle des humains et dit des merveilles.

C'est pour cela qu'il représente selon quelques auteurs un homme éloquent, comme aussi celui qui est savant en Poésie ; néanmoins, je le préfère aux flatteurs, aux bouffons et aux grands gausseurs qui n'ont rien de recommandable en eux sinon la jaserie et la plaisanterie ; c'est aussi ce qui plaît le plus au Perroquet.

C'est donc la langue babillarde qui donne un passe-temps aux hommes, mais non à Dieu, à qui elle déplaît grandement. Écoutez, grands causeurs et grands jaseurs, imitateurs du Perroquet, ce que c'est que la langue, le bien et le mal qui peut en résulter.

§ 1. *Le bien qui peut procéder de la langue.*

Ln'y a aucune figure qui représente mieux le cœur de la langue, vu qu'ils se ressemblent quant à la forme, quant à la couleur et autres qualités, entre lesquelles est aussi la respiration nécessaire au cœur pour vivre, et à la langue pour former ses mots, tellement elle est comme une image du cœur. Et il est assuré que : *La bouche parle selon ce qui est au cœur.* (Matth. 12, 34)

Selon le Philosophe : *Les paroles sont les marques des affections qui sont cachées en l'âme.* (Aristoteles l. 1. peri Ermen. c. 1) Tel était le jugement de Socrate quand il

prouva par ce qu'il a dit un jour à un jeune garçon envoyé par son Père vers ce Philosophe, car quand le Pédagogue lui eut dit : *Le Père vous envoie son fils, ô Socrate, afin que vous le voyez* ; le Philosophe, regardant cet enfant, lui dit : *Parlez donc jeune homme, afin que je vous vois montrant par ces paroles que l'esprit de l'homme ne reluit pas tant en sa face, comme il fait en son discours — qui est un miroir non pas menteur mais très révélateur de l'âme —, vu que selon la bonne ou la mauvaise constitution des vibrations, la langue marche.* (Laërtius in Socrate)

Il en va ainsi, l'haleine correspond à la viande qui est déjà en l'estomac et la parole au cœur ; s'il est bon, la langue est bonne ; s'il est mauvais, la langue sera telle. C'est cela même que dit Salomon : *La mort et la vie sont en la puissance de la langue, et l'un et l'autre procèdent du cœur.* (Prover. 18, 21) C'est aussi à quoi vise le proverbe grec qui est : *Langue, où allez-vous ? Je m'en vais bâtir une cité, et puis je la détruirai.* (Suidas littera gamma)

Bias signifia le même à Armasis, Roi d'Égypte, lequel lui ayant envoyé une victime, avec commandement de lui renvoyer la pièce qui était la meilleure et la pire de la bête, le Philosophe lui envoya la langue ; d'autant encore qu'elle soit indifférente en soi, elle prend néanmoins la qualité de son usage et de ce que le cœur lui suggère.

N'est-il pas vrai qu'un homme guerrier raconte volontiers des batailles ? L'historien parle des histoires ; le grammairien des règles de la grammaire ; qui a hanté et vu beaucoup de pays fait toujours des nouveaux comptes ; et qui a gagné un gros procès ne fait que se remémorer comme il est entré, comme il a plaidé, comme il en est sorti. Ce à quoi on pense souvent vient ordinairement à la bouche. Si la pensée est bonne, la langue aura la même qualité ; elle est bien sûr un petit membre, mais qui peut produire de grands biens.

C'est cela même qu'on peut voir quelquefois chez le Perroquet, lequel exprimant très bien les voix humaines, a causé un grand bonheur. Tel fut celui, lequel entendant les cris pitoyables et les voix lamentables des domestiques et de la mère de Léon, fils de l'Empereur Basile, emprisonné par le commandement de son Père, comme cet Oiseau répétait bien souvent d'un ton triste le nom de Léon ; comme il l'avait entendu, l'Empereur, ému par la voix pleurante et par la réitération du nom de son fils, le remit en liberté et lui laissa son Empire avant de mourir. (Baronius Anno Christi 886)

Il est aussi extrêmement docile ; en voici un entre mille que je laisse pour être court. Rhodiginus en fait mention ; il fut acheté cent écus et appartenait au Cardinal Ascanius. *Il prononçait distinctement le symbole des Apôtres tout entier : sans interruption des mots, ni plus ni moins qu'en fait un homme expert.*

N'était-ce pas là une bonne langue qui exprimait ce que plusieurs personnes âgées ne savent pas bien souvent, encore qu'elles soient obligées de le savoir! (Lib. 3 Antiq. lect. c. 32)

Apprenez gausseurs et bouffons du Perroquet à bien vous servir de votre langue. St Jacques, montant le bien qu'elle peut causer, dit ainsi : *La bénédiction provient de la bouche.* (Epist. lre c. 3 n. 9-10) Nous bénissons Dieu par notre langue et, donnant encore plus avant en sa louange, il dit : *Qui ne pêche pas en parole est un homme parfait qui est maître de cette partie et a gagné un grand point sur lui.* (n. 2) Il est ainsi celui qui a toujours eu bonne langue et n'a point fourvoyé en ses paroles, peut-être est-il tenu pour un homme qui a déjà atteint la perfection, vu que si on fait un faux pas ou si on trébuche, c'est bien le plus souvent par sa langue : *Bienheureux est celui qui n'a point offensé par sa langue.* (Eccl. 25, 11)

Caton, ce brave surintendant des bonnes mœurs du peuple romain, connaissait le bien de la langue retenue ; il dit ainsi : *Pensez que la principale vertu de l'homme est de brider sa langue. Celui qui sait se taire quand il faut, approche fort près de Dieu.* (Cato)

St Cyrille avance un apologue bien gentil à ce propos. Il dit *qu'un corbeau ayant appris à parler avec beaucoup d'étude et de peine, quand il entendit le cri d'une grenouille qui ne faisait que coasser, il l'aboucha et lui demanda qui l'avait enseignée à parler : personne, répondit-elle, c'est un bénéfice de la nature libérale qui m'a récompensée pour la queue qu'elle m'a ôtée ; mais qui vous a instruit, dit la grenouille ? Il me coûte cher, répondit le corbeau, car je l'ai appris avec beaucoup de travaux et par de longues études. La grenouille, pleine d'orgueil, lui dit : Vous avez appris à parler et moi non, voyons qui surmontera son compagnon au caquet et au parler plus copieux. Le corbeau lui répondit : Je parle peu et seulement ce que j'ai appris, mais vous n'avez pas été enseignée avec peine, autrement vous ne devineriez pas tant et vos paroles vous seraient plus chères.* (Lib. 1 Apologet. Moral. c. 15) Tout ce qui se dit proprement et en son temps, se vend chèrement. N'avez-vous pas entendu que la langue de l'homme juste est semblable à l'argent choisi et qui est le meilleur ? Comme l'argent est un métal bon et précieux, de même la langue pure et modérée est bonne et cause de grands biens. Voyez-vous le bien de la langue qui est bien gouvernée ?

Il est tel qu'il surpasse les afflictions et les macérations de la chair qui profitent grandement à l'homme ; ce que je recueille de la réponse que donna jadis un Religieux à un jeune homme qui lui demanda un cilice pour mater son corps ; voici ce qu'il lui dit : *Mon fils, à n'en pas mentir, le grand soin qu'on a de bien se connaître ce qui sort par la porte de la bouche est une affliction très bonne, parce que comme dit très bien l'Abbé Agathon : « Qui garde sa bouche, conserve*

aussi son âme ». (In vitis PP)

Un savant personnage se présenta un jour à l'Abbé Pambo, le priant de lui enseigner et lui donner la connaissance des Écritures saintes, ce qu'il fit. Le commencement de son instruction fut tiré du Psaume qui commence ainsi : *J'ai pris cette résolution d'observer dorénavant si diligemment toutes mes voies et toutes mes actions, que même je me veux abstenir de tout ce que je peux commettre par ma langue.* (Ps 38, 2) Le St homme, ayant entendu ce verset, n'en voulut pas écouter davantage, disant que cela lui suffisait pourvu qu'il l'exécutât, jugeant le grand bien qui pouvait résulter d'une bonne langue.

Et de fait, qui sait régir ce gouvernail arrive toujours à bon port, qui n'en sait pas user comme il convient, va donnant dans les écueils qui infailliblement lui feront faire quelque naufrage et lui causeront de grands maux comme je vais le montrer.

§ 2. *Les maux causés aux Gausseurs et aux Flatteurs par leurs propres langues.*

SI les biens qui viennent de la langue qui est bien régie, sont grands, les maux qui proviennent d'une langue portée à la plaisanterie et aux gausseries ne sont pas petits ; elle est ordinairement suivie d'un proche malheur, soit pour le regard des gausseurs et des flatteurs, soit pour le respect de ceux qui les écoutent ; tellement que c'est bien un plus grand malheur d'avoir toujours la bouche ouverte, que la bourse ou la porte de sa maison.

Ce n'est pas sans raison que St Ambroise admoneste ceux qui parlent beaucoup, d'être plus retenus en leurs paroles, pour le péril qu'il y a de tomber en péché : *Liez vos paroles, dit-il, de peur qu'elles ne soient trop abondantes, et que par cet étalement, elles n'accueillent plusieurs péchés, qu'elles soient plus réservées, qu'elles se contiennent entre leurs rives. La rivière qui déborde amasse rapidement la boue et l'ordure.* (Lib. 1. Offic. c. 3)

Voulez-vous savoir ce que c'est de parler beaucoup ? ; apprenez-le de Henricus Harphius ; il dit : *Parler beaucoup est un signe de folie, il cause le mensonge, il mène à la plaisanterie et à la trop grande légèreté, il éteint la douleur de l'âme, il est l'auteur de la paresse, il donne la chasse à la dévotion, il refroidit la ferveur, il ôte la paix et il renverse toute droiture et équité.* (Lib. 1. in Cantic. p. 2 c. 35)

Voilà, flatteurs et gausseurs, où votre babil vous mène. Il y a encore d'autres maux qui vous tiennent compagnie ; car si l'ennemi prend aisément son adversaire en défaut de la cuirasse, le Diable de même vous

prend facilement par le bec.

— *Premièrement*, vous perdez pauvrement le temps si précieux, lequel vous est donné de Dieu pour opérer votre salut et pour d'autres biens, desquels St Bernard fait mention par ces belles paroles : *La parole et le temps passent et on ne peut les rappeler ; on ne considère pas ce qu'on perd. Il faut passer le temps, dites-vous, en devis et en divers discours. Quoi ? Faut-il passer le temps que la miséricorde de Dieu vous a élargi pour faire pénitence de vos péchés, pour obtenir pardon, pour acquérir la grâce de Dieu et pour mériter la gloire céleste ? Il faut bien user du temps, cependant que Dieu le présente pour accroître ses mérites et pour jouir des récompenses au ciel, proportionnées au bien qu'on aura fait.* (Serm. de tripl. custod. manus linguae & cordis) Mais que faites-vous de la perte du temps si cher et qui devrait être employé en toutes sortes de biens ?

— C'est, *secondement*, en des discours d'une vaine ostentation et d'une flatterie blâmable. Ce sont les vicieuses qualités du Perroquet. Cardanus dit que cet Oiseau qui parle et médite, et ce pour être loué, ressentant du plaisir de la gloire qu'on lui donne. Il se flatte lui-même pour sa beauté, ce qu'on a reconnu par expérience quand on lui présente un miroir, car dès lors, il donne des indices d'une joie extraordinaire. Il flatte les autres comme lui-même, ce que reconnut Psaphon, Roi de Lybie, homme rempli de méchanceté. Craignant d'être noté d'infamie après sa mort, il usa de cet artifice. Il fit rechercher un grand nombre de Perroquets, lesquels il enferma dans quelque chambre secrète où il les apprit à dire : « *Psaphon est un grand Dieu* » et commanda un peu avant sa mort qu'on renversât la chambre, ce qui fut fait. Ainsi les Perroquets s'envolèrent, chantant par de par la ville et les champs voisins : « *Psaphon est un grand Dieu* ». Le peuple abusé, croyant qu'il fût Dieu, lui érigea des temples l'honorant comme Dieu. (Alex. ab Alex. Genial dierum l. 6 c. 4)

Ne sont-ce pas là vos actions journalières en la maison des Grands ? Vous cherchez de la gloire de vos jaseries, de vos sornettes et de vos raileries ; vous faites, comme on dit, du chien pour avoir l'os ; vous flattez les grands, vous les louez de ce qu'ils n'ont pas, vous exaltez leurs hauts faits qu'ils ne feront et n'ont jamais faits. Voilà comme vous décevez ceux qui cherchent à être flattés, mais aussi vous-même quand, pour plaire aux autres, vous déplaisez à Dieu qui déteste l'adulation.

— *Tiercement*, vous êtes bien souvent menteurs, forgeant des faussetés parmi vos plaisanteries, pour donner sujet de rire à ceux qui vous écoutent. Voilà l'opinion qu'on a de vous, encore que la fin de la parole soit de faire foi aux auditeurs, vous n'êtes cependant pas crus, encore même que vous

diriez quelquefois la vérité. Il semble que Salomon est de cet avis, car après avoir parlé du mensonge, il avertit aussitôt : « *Ne parlez pas beaucoup* » (Eccl. 7, 15), comme s'il voulait montrer que le babil mènerait aisément le grand causeur à dire contre la vérité.

Vous êtes en ce fait pire que les Perroquets qui, n'ayant pas de raison, disent ce qu'ils n'entendent pas : *Encore qu'ils jassent beaucoup, ils n'entendent rien ; ils rapportent à l'homme quant à la voix, et cependant ils n'ont autre connaissance que celle de la bête, ils répandent sans raison tout ce qu'ils ont appris de leur maître sans entendre ce qu'ils disent. Peu importe qu'ils disent la vérité ou la fausseté : le jugement qui leur manque les excuse. Mais vous êtes raisonnables, vous savez que vous parlez contre la vérité et que le mensonge contraire à Dieu doit être puni après cette vie.* (Virid. l. 6 orat. 6)

— *Quatrièmement*, il arrive aisément que les paroles vilaines accompagnent les plaisanteries et les gausseries ; les gausseurs sont volontiers vilains. On dit que les Perroquets sont lubriques, ils aiment les garçons doués de beauté comme aussi les fillettes ; et comme j'en flattais un, dit Scaliger, il s'embrassait et s'avancait de lui-même pour me baiser. Quoi qu'il en soit, la beauté et son caquet excitent les hommes à leur bâtir de petites logettes d'ivoire ou d'argent, ou d'autre matière précieuse, à claire-voie et à jour pour y prendre leur passe-temps. C'est aussi le caquet, ce sont les sornettes facétieuses et peu honnêtes qui vous donnent accès aux maisons des grands, tellement qu'on pourrait à présent s'écrier avec le grave Caton : *Ô Rome malheureuse, je ne sais à quoi nous en sommes, quand on voit en cette ville des choses étranges, à savoir des hommes qui portent des Perroquets sur le poing et des femmes qui nourrissent des chiens, et même ces Oiseaux furent si chéris qu'on les achetait au plus haut prix qu'on ne faisait pour les esclaves.* (Aldro. in Psittaco)

Mais n'est-ce point une chose admirable que de voir tant de bouffons et de gausseurs auprès des grands de la terre, où ils sont estimés, loués, nourris, salariés pour les récréations qu'ils donnent à leurs maîtres et seigneurs par leurs discours et par leurs gestes peut-être peu honnêtes avec le dommage des oreilles et des yeux chastes.

Et pensez-vous que de tels comptes demeureront impunis ? St Bernard, parlant de la parole oiseuse, qui est dite sans quelque cause raisonnable, fait cette demande : *Quel compte faudra-t-il rendre à Dieu pour avoir proféré des paroles contre la raison, puisqu'il examinera et demandera raison pour celles qui auront été dites à la volée.* (Suprà) C'est presque la même interrogation que fait St Ambroise : *Si tout homme doit répondre à Dieu pour une parole dite sans fruit, il sera bien plus obligé de rendre raison pour avoir proféré des paroles de vilénies.* (Lib. 1. Offic.

c. 2) Voici quelques comparaisons et punitions de ceci.

Le B. Pierre Damien, parlant de ceux qui offensent par leur langue, dit qu'ils sont semblables au Crocodile, lequel ayant la gueule béante, donne entrée dans son ventre à un serpent d'eau ou, selon Pline, à un rat d'eau, lequel lui ronge les entrailles. Il les compare davantage à l'huître qui s'ouvre aux rayons du soleil, le cancre qui est aux aguets prend une petite pierre et la met entre les deux coquilles, pour qu'elles ne se ferment pas et puis, entrant dedans, l'huître lui sert de pâture. Celui-là semble vivre qui parle peu et use de retenue en ses discours, mais le bouffon, le gausseur et le flatteur ont toujours la bouche ouverte : *Il périt quand il est immodéré en ses paroles et presque sans espérance d'amendement quand le mal de la langue est par trop enraciné. C'est un proverbe : Le Perroquet vieillard méprise la fêrule, il apprend aisément les deux premières années de son âge, mais étant plus vieux, il est incapable d'instruction, encore qu'on lui frapperait la tête (qui est dure) de quelque fer. Il est bien difficile que les gausseurs se corrigent quand ils sont accoutumés à leurs plaisanteries et sornettes vilaines ; l'accoutumance est une autre nature, les menaces des peines futures ne gagnent rien ou peu sur eux ; c'est ainsi que l'accoutumance à faire mal étant devenue vieux est presque sans remède.* (Epist. 39 ad Desid.)

Un de ces vertueux Pères du désert avança un jour ce beau document qu'il adressa aux caqueteurs et aux grands babillards : *Leur demeure n'a point de porte ; quiconque veut entrer dans l'étable, peut le faire sans aucun empêchement ; il lui est aisé de délier l'âne et de le chasser devant lui. C'est le fait du Diable, lequel prend facilement possession des âmes des grands parleurs, des jaseurs et des flatteurs ; au moins il leur tient fidèle compagnie.* (Libello 4, de continentia § 1.) Ce fut ce que vit un jour un Ermite, lequel aperçut au milieu des Religieux, des Anges tout joyeux lorsqu'ils traitaient ensemble des choses saintes ; mais comme ils s'entretenaient en des propos vains et inutiles, il vit les Anges tristes et indignés, lesquels se retiraient de leur compagnie et il remarqua un grand nombre de Diables qui se vautreient entre eux en forme de pourceaux.

N'est-ce pas un pronostic que les grands gausseurs auront à meilleure raison les Diables pour compagnons après cette vie ? C'est à que vous devez vous attendre. C'est ce qu'expérimenta Durannus, Évêque de Toulouse, lequel étant orné de plusieurs belles qualités épiscopales, déshonorait cependant son état par des paroles ridicules, pour donner aux autres sujets à rire. Il fut souvent admonesté du vénérable Père Hugues, lequel avait été auparavant son Prélat, mais il ne sut rien obtenir, ce que voyant ce brave Abbé, dit en Prophète à l'Évêque : *Mon très cher frère, si vous ne renoncez pas à proférer ces mots de plaisanteries pendant votre vie, on vous verra après*

votre mort avec une face bideuse et horrible. Et il arriva ainsi ce que le Prélat lui avait prédit, car il apparut à son chapelain ayant la bouche pleine d'écume et les lèvres toutes couvertes de gale et après un Purgatoire bien cuisant de plusieurs jours, il fut enfin délivré par le silence que sept Religieux gardèrent l'espace de quatorze jours. (Vincent. Belvac. histor. spec. t. 4, l. 26, c. 5) N'est-il pas vrai ce que dit Salomon en sa sagesse : *Dieu punit les pécheurs dans les parties qui leur ont servi d'instruments de péché. Si Dieu châtie l'homme pour des paroles légères, laissera-t-il impunies celles qui sont malhonnêtes ?* (11, 17)

§ 3. Les gausseurs et les flatteurs, semblables au Perroquet, sont bien souvent fâcheux à leurs auditeurs de qui ils sont punis.

ENTRE les Perroquets, on en trouve quelques-uns qui sont grands caqueteurs et grands deviseurs de nature, lesquels d'eux-mêmes sans l'enseignement d'aucun maître, apprennent et contrefont les voix des animaux et des hommes qui jouent ou qui s'entretiennent dans les rues de divers discours, tellement le Perroquet peut dire à meilleure raison ce que dit le Poète de la Pie : *Si vous m'entendez parler sans me voir, vous direz que je suis un homme et non pas un Oiseau.* (In Apophoret.)

C'est aussi ce que dit St Isidore : *Le Perroquet contrefait naïvement bien les paroles humaines, tellement que vous jugerez qu'il est un homme si vous l'écoutez discourir sans que l'on vous dise qui c'est qui parle. Il prononce de nature ces mots : Dieu vous garde ; il prononce les autres noms après qu'il a été instruit, voire entendant ou voyant. Mais son importunité à parler à toute heure et lorsqu'on a des empêchements sérieux, cause de la fâcherie à son maître.* (Lib. 12 Orig.)

Il plaît quelquefois parce qu'il aime les hommes qu'il réjouit, qu'il rit, qu'il excite les autres à rire, qu'il s'enivre, qu'il médite, qu'il entend, qu'il répond à celui qui l'interroge. Mais il déplaît parce qu'il hait, qu'il représente les gestes et les contenance peu louables de son maître, et autres choses qu'il aura remarquées ou entendues, découvrant aux hommes ce qui devait être tenu et caché. Tel fut un Perroquet que j'ai vu mille fois lorsque j'étais tout petit écolier ; cet Oiseau ayant entendu parler ou bien vu quelque fait honteux de la personne qui le nourrissait, ne manqua pas de le publier ; on n'entendait pas autre chose que son caquet, et suite à la publication de cet accident plein de honte, je ne sais si on ne lui donna point son congé pour punir sa langue trop bavarde, tant il est vrai qu'il ne fallait rien faire ni dire devant le Perroquet que vous ne vouliez pas qu'il publie. Enfin, il a un bec si dur qu'il rompt les coques des noix, voire même les treillis de bois et de fer de sa volière et pénètre quelquefois jusqu'au sang, les mains de

ceux qui en ont la charge, leur causant de cuisantes douleurs.

Vous êtes gausseurs et flatteurs — de vrais Perroquets —, vous avez de la peine à vous taire et à tenir secret ce que vous ne deviez pas éventer ; mais vous causez bien plus de peine à ceux qui vous entendent parler, vous voulez être aimés et vous êtes souvent haïs, et pensant plaisanter, vous déplaîsez, soit par votre importunité, soit parce que vos moqueries touchent rapidement vos auditeurs.

Aristote rencontra un jour un de ces causeurs importuns, lequel après un long discours demanda à ce Philosophe si ce qu'il disait n'était pas une chose merveilleuse. *Non pas*, lui répondit Aristote, *mais bien qu'un homme ayant des pieds puisse endurer votre babil sans fuir votre compagnie ! Outre votre importunité qui est bien fâcheuse aux autres, vous les mécontentez grandement par vos langues moqueuses, médisantes et bien souvent déshonnêtes.* (Plutarchus libello de garrulitate)

Saint Bernard parle fort bien de ces langues injurieuses, principalement au prochain quand il dit : *La langue tire son nom du mot lécher ; elle lèche en flattant ; elle mord par les détracteurs ; elle tue par le mensonge ; elle lie et ne peut être liée ; elle glisse comme l'anguille ; elle pénètre comme la flèche ; elle perd les amis ; elle fait beaucoup d'ennemis ; elle suscite des noises ; elle sème des discordes ; elle frappe et tue plusieurs d'un coup ; elle est douce et trompeuse ; elle est prête à ôter le bien et à mettre misérablement le mal en sa place.* (De inter. domo c. 50)

Voilà la procédure des gausseurs, qui disent tantôt le bien, tantôt le mal ; ils ont quelquefois le fiel en bouche, autrefois le miel ; ils plaisent une heure, l'autre ils déplaîsent. Ils se raillent des autres et se font ainsi moqueurs ; ils renversent les villes entières et se ruinent eux-mêmes bien souvent. On dit communément que les vieillards et les barbiers sont de grands parleurs. Tels furent quelques vieillards qui, se retrouvant un jour dans la boutique d'un barbier en la ville d'Athènes, caquetant ensemble, dirent qu'un certain quartier de la ville assiégée alors par Sylla n'était pas bien gardé et que la ville était en péril d'être prise de ce côté-là. On rapporta à Sylla ce que ces caqueteurs avaient dit, lequel à minuit fit ses approches contre ce quartier ; il entra dans la ville et la remplit de meurtres bien sanglants parce que quelques causeurs et jaseurs s'étaient moqués de lui sur les murailles de la ville. (Plutarchus libello de garrulitate)

Plutarque raconte aussi le malheur qui arriva à un certain Antiphon, qui voulut se gausser avec Denis le Tyran de Syracuse, car comme ils étaient en dispute sur la question de savoir quel cuivre était le meilleur, Antiphon lui dit que c'était celui avec lequel les Athéniens firent des statues à Hermodius et à Aristogiton Tyrannicides, ce que ce Tyran prenant à lui, fit

payer chèrement à Antiphon ses railleries sanglantes, puisqu'il lui en coûta la vie. Les traits de plaisanterie et de gauserie sont souvent dangereux, et les bouffons et gausseurs prennent souvent des libertés qui, le plus souvent, leur sont grandement nuisibles et dommageables. (De adulat. & amic. discrim.)

Avisez donc mûrement à vos paroles ; si ceux qui marchent sur de la glace pensent à eux le plus qu'ils peuvent parce qu'ils sont en péril de donner du nez à terre, vous ne devez point moins prendre garde à votre langue qui est en un lieu glissant, et pour cela aisée à nuire à vos amis et à vous-même. Ce n'est pas sans raison que l'Ecclésiastique appréhendait ce petit membre qui glisse si facilement, c'est pour cela qu'il prie ainsi : *Qui me fera ce bien de prendre garde à ma bouche et de sceller assurément mes lèvres, afin qu'elles ne me servent point d'occasion de pécher et à ce que je ne me perde point par ma langue.* (22, 33)

Et vous désirant le même bien qu'à lui-même, il vous dit : *Ayez une balance en bouche et bridez ce morceau de chair, prenez garde que votre langue ne vous fasse tomber en la présence de vos ennemis qui vous dressent des embûches et qu'ainsi votre chute soit sans remède et qu'elle vous cause la mort.* (28, 29-30)

Demandez ardemment à Dieu avec David : *Seigneur, mettez une barrière, mais forte, pour servir de garde à ma bouche, mettez une porte de circonspection et de discrétion devant mes lèvres, afin qu'il n'en sorte jamais une parole vaine, oiseuse, médisante, de moquerie, deshonnête, ni autre, dont ni vous ni votre prochain puissiez être offensé. Si vous le faites ainsi, vous gagnerez la vie éternelle.* (Ps 140, 3) Saint Pierre vous en donne l'assurance quand il dit : *Qui veut aimer la vie et voir les jours bienheureux, qu'il garde sa langue du mal et ses lèvres de toute parole de tromperie. Ah ! qu'il vaudrait mille fois mieux être muet et de se sauver ainsi que de se damner par le mauvais usage de sa langue.* (1. Petri 3, 10) C'est le bien que reçut éternellement une femme muette comme il est rapporté en la vie de St Vincent. Elle fut menée à ce grand Saint qui prêchait dans la ville de Valence, lequel ayant interrompu la Prédication, levant les yeux au ciel, lui demanda ce qu'elle désirait de lui ; elle répondit (parlant pour un peu de temps par les mérites du serviteur de Dieu) qu'elle le priait de pouvoir parler à l'avenir ; le Saint lui dit qu'elle n'obtiendrait pas l'usage de la langue, que Dieu l'avait trouvé bon ainsi, pour son bien, autrement sa langue lui eut causé la mort du corps et de l'âme. *Priez Dieu, lui dit-il, du cœur et ne lui demandez plus ce qui ne vous sera pas accordé. J'en suis contente,* dit la femme. Et elle ne parla plus l'espace de sept ans qu'elle survécut ; elle mourut fort pieusement.





Gallina congregat pullos suos sub alas, Mart. 23.
La poule assemble ses petits sous ses ailes.



CHAPITRE XIV

DE LA POULE

présentée aux Pères et aux Mères de famille.

L y a un certain mouvement intérieur en l'âme qui pousse les hommes à aimer leurs enfants ; voire même cet instinct d'amour se retrouve chez les bêtes autant et plus qu'on ne le voit en l'homme. Le mâle et la femelle s'unissent la plupart du temps en l'éducation de leurs petits. Si quelque chasseur, oiseleur ou quelque bête d'espèce différente veut les enlever, il n'est sorte de périls, même de mort, auxquels ils ne s'exposent volontiers et hardiment pour leur conservation : *Les bêtes brutes se fourrent dans les lances de chasse sans rien craindre*, dit le Philosophe Sénèque, *mues par l'amour qu'elles portent à leurs petits. Il n'y a d'Oiseau, pour petit qu'il soit, qui ne se jette au hasard pour maintenir ses Oiselets. C'est ainsi que la Perdrix se rend entre les mains des chasseurs, pour donner loisir à ses perdreaux de se sauver. Quel est le soin et la diligence de toutes les bêtes à donner la nourriture nécessaire à leur fruit ? Elle est telle que bien souvent elles se privent de manger afin que la viande ne manque pas à leurs petits.* (Epist. 74)

Mais entre les Oiseaux sauvages et domestiques, s'il y en a un qui fait paraître toutes sortes de traits d'amour envers ses Oiselets, c'est principalement la Poule qui témoigne vraiment combien elle aime ses poussins par tant de bons devoirs qu'elle leur montre journellement, desquels le Père et la Mère de famille pourront apprendre leur obligation envers leurs enfants, qui voudront une plus longue narration, en lisant le livre que nous avons écrit et qui a pour titre : *Le Père de famille et ses obligations.*

§ 1. Le soin que la Poule a de ses poussins enseigne aux Pères et Mères de famille comment ils doivent soigner leurs enfants.

JÉSUS-CHRIST se plaignant de la ville de Jérusalem, Cité qu'il avait tant aimée, lui témoignant son affection par tant de signalés bénéfices, soit pour les corps, soit pour les âmes de ses bourgeois, la considérant par trop rebelle à sa sainte volonté, lui dit ces belles paroles pleines de douleur et de compassion : *Ô cité de Jérusalem, qui êtes si cruelle de mettre à mort les Prophètes et qui accablez à coups de pierres ceux qui vous sont envoyés pour votre bien et pour*

vosre salut, combien de fois n'ai-je pas délivré soit dans le passé mes Prophètes, soit présentement par moi-même et par mes Apôtres, d'assembler vos bourgeois dispersés par diverses erreurs et prenant la route de l'Enfer, pour les ramener à la foi et au culte d'un seul vrai Dieu ; et en rendant peine de les rappeler à leur devoir, j'ai fait comme la Poule, qui rassemble sous ses ailes ses petits errant çà et là, soit pour les réchauffer, soit pour les mettre en assurance contre les bêtes qui leur pourraient nuire. Mais vous ne l'avez pas voulu ; et davantage vous baissez à mort mes Prophètes et moi-même, empêchant que les habitants de votre ville se convertissent à Dieu. (Matth. 23, 37)

Pères et Mères de famille, si Jésus-Christ s'est comparé à la Poule, ce doit être pour vous un honneur que je vous offre ce même oiseau, vous priant de rendre les offices de vrais parents à vos enfants à l'exemple de la Poule.

Et qu'est-ce que cet oiseau domestique ne fait pas pour la conservation de ses poussins ? Apprenez-le de St Augustin : *Voyez comment la Poule a les plumes dressées et hérissées et les ailes abattues ; voyez sa voix rompue, cassée, enrouée ; elle perd la voix et la beauté, elle devient toute malade, changeant presque tout son naturel et s'efforce en tout de s'accommoder à ses petits. Qu'est-ce qu'une créature raisonnable pourrait faire davantage ?* (Lib. de Verbis Dom. in Evang. secundum Lucam ser. 29) Plutarque montre cela même quand il dit : *Quel est le soin et la diligence des Poules pour la garde et pour le bon gouvernement de leurs poussins ? Elles abaissent aux uns leurs ailes, leur dos aux autres, afin qu'ils sautent et volent dessus ; et il n'y a pièce de leur corps de laquelle elles ne se servent pour les foment et pour les conserver, ce qu'elles font avec une joie et une allégresse qu'elles témoignent par le son joyeux de leur voix.* (Lib. de amore parent. erga liberos.)

Alcibiades, sachant que Xantippe, femme de Socrate, était querelleuse, oiseuse et fouguese, demanda à ce Philosophe pourquoi il ne la chassait point de la maison ; Socrate lui demanda à son tour pour quelle raison il nourrissait des oies qui ont une voix si haute et sont si criardes ; Alcibiades lui dit que c'était parce qu'elles lui donnaient des œufs ; « et ma femme me donne des enfants », repartit Socrate. (Laertius in Socrate) C'est quelque chose que les Poules pondent, mais c'est davantage qu'elles couvent leurs œufs, qu'elles aient un soin particulier pour leurs petits et qu'elles les nourrissent jusqu'à ce qu'ils soient grandelets et qu'ils se pourvoient eux-mêmes de la nourriture nécessaire.

C'est votre devoir, Pères et Mères de famille, d'avoir un grand soin de vos enfants ; ce n'est pas assez de les avoir mis au monde, il faut en outre une étude continuelle pour les cultiver, d'autant qu'étant susceptibles du bien et du mal, ils branlent à tout pas, faute de jugement suffisant pour

faire le choix qu'il convient, étant entre deux sentiers : celui de la volupté et celui de la vertu, et le mal s'apprend bien plus aisément que le bien !

Voilà pourquoi il est nécessaire que vous ayez toujours l'œil ouvert sur leurs actions ; il n'y a rien qui puisse davantage fertiliser la terre que les yeux du maître ; et la meilleure graisse pour les champs labourés est la visite que les maîtres font journellement de leurs terres ; il n'y a rien pareillement qui engraisse mieux un cheval que l'œil de son maître.

C'est bien pour le regard de vos enfants que votre veille journalière leur est extrêmement nécessaire, soit sur leurs comportements et sur leurs mœurs, soit sur leurs paroles et sur leurs actions et quand ils savent que vous avez l'œil sur eux et qu'ils n'échappent pas à votre mémoire, cette vigilance les arrête en leurs offenses, ou plutôt elle les empêche de suivre le vice. St Pierre Chrysostome le dit ainsi : *Les péchés ne peuvent se retrouver devant les yeux des parents, lesquels sont autant de lampes et de flambeaux reluisants ; le regard de la Mère est un jour et le soleil éclaire en la face du Père, les ténèbres des péchés s'écartent et se dissipent au plus tôt à la lumière de tant d'astres brillants qui éclairent de bien près les enfants. Veillez donc soigneusement, si vous ne le faites pas, soyez sûrs que vous serez grandement coupables.* (Serm. 1)

N'est-il pas vrai qu'une terre laissée en friche accuse son maître ? Et les âmes des enfants délaissés sans aucune culture n'accuseront-elles pas la négligence et l'endormissement des parents ? *Les fées, dit Jérémie, ont déconvert leurs mamelles et ont allaité leurs petits. La fille de mon peuple est cruelle comme l'Autruche au désert. L'Autruche, Oiseau gros et grand et qui a de la chaleur suffisante pour digérer la terre, voire les pierres, le feu et l'acier (au dire de quelques-uns), n'est cependant réchauffée d'aucune chaleur d'amour et ne veut souffrir la moindre fâcherie pour ses petits, car elle laisse ses œufs sur la poussière, sans vouloir étendre une seule de ses plumes pour les couvrir et pour les réchauffer, ni pour les garantir de divers accidents qui leur sont nuisibles.* (Thren. 4, 3)

Vous serez plus cruels que l'Autruche si vous ne veillez pas sur vos enfants, car cet Oiseau jette au moins ses yeux sur ses œufs, et par ce regard, il les couve, à ce qu'on dit. Mais combien plus grande sera votre cruauté si vous ne daignez tant soit peu jeter la vue et arrêter votre pensée sur les actions journalières de vos enfants.

La Poule a continuellement l'œil sur ses petits, lesquels jettent aussi bien souvent leur vue sur leur mère. J'ai pris quelquefois plaisir à voir les petits poussins comme ils regardaient attentivement les yeux de leur mère et semblaient se réjouir à considérer dans ceux-ci leur effigie, comme dans la glace d'un miroir. C'est ainsi que les parents doivent toujours jeter les

yeux sur leur famille, et qu'ils sachent qu'ils sont réciproquement regardés de leurs enfants.

Nicetas sur ces paroles de Job : *Qui me fera cette grâce d'être maintenant tel que j'étais dans le passé, quand le Tout-puissant était avec moi, et mes enfants à l'entour de moi.* (In cap. 29, 5) Cet auteur dit que les enfants de Job étaient à l'entour de leur Père : *afin qu'ils eussent les yeux du corps et de l'âme fichés sur lui comme sur leur centre et sur le seul objet de leur regard.*

La comparaison n'est pas hors de propos, d'autant que les parents sont semblables au centre ou au point du milieu d'un cercle, duquel si vous tirez diverses lignes, encore qu'elles soient séparées les unes des autres, néanmoins chaque ligne occupe tout le point, comme les Pères et Mères sont tout à leurs enfants, desquels ils sont regardés comme les lignes regardent leur centre.

Plutarque le Moral montre ceci évidemment, disant : *Devant toute chose, les parents doivent se proposer comme exemplaires du bien à leurs enfants (s'abstenant de péché et faisant le tout selon l'exigence de leur obligation) afin que se mirant en la vie paternelle, comme en un clair miroir, ils se détournent des paroles et des actions viciennes.* (De liberis educandis)

C'est donc votre devoir de leur servir toujours de bon exemple, afin que vos mœurs pieuses, pures et saintes, les rendent tels que vous serez ; faites qu'on dise de votre enfant : *C'est le fils d'une Poule blanche, non pas selon le sens commun qui veut dire un enfant trop caressé ni mignardé de ses parents, mais un enfant de parents vertueux et d'une vie exemplaire. La blancheur est toujours agréable et estimée comme un signe de bonheur auprès des Auteurs. Que votre vie, Pères et Mères, vos comportements, vos paroles, vos œuvres ne soient jamais noircies de quelques vices, principalement de ceux qui s'attachent aux enfants, de peur qu'ils aient l'âme tellement charbonnée que vous ne la puissiez plus blanchir par les vertus, desquelles vous leur aurez montré des exemples tous contraires. Ce sera une chose bien rare de voir un enfant sans vices parmi les mauvais exemples de ses parents. Telle fut une fillette de laquelle les Annales du Paraguay des années 1635, 1636 et 1637 (où les Pères de la Compagnie de Jésus travaillent pour convertir les âmes) rapportent une agréable histoire. Une Indienne baptisée depuis peu avait une fillette de dix ou douze ans qui était aussi chrétienne et bien apprise ; la Mère cependant ne laissait point de commettre le péché de fornication en sa présence, croyant qu'elle n'était qu'une enfant ; mais la fillette la reprit fort vertement en lui disant : Et quoi, ma mère, n'avez-vous point honte de commettre en la présence de Dieu et de la mienne ce détestable et horrible péché que le Père a si souvent détesté en ses sermons et en ses catéchismes ? Ah ! malheureuse que je suis d'avoir une telle mère ! Je m'en vais prier Dieu, mais de tout mon cœur, pour*

qu'il me retire en son Paradis, afin que je le prie pour votre conversion ; ceci dit, elle se mit à genoux, et faisant sa prière, elle mourut doucement, et on vit bien que ses prières avaient du crédit auprès de Dieu, car incontinent la mère se convertit, quitta ses débauches et continue maintenant à bien faire. Elle pouvait bien remercier sa fillette auprès de Dieu de n'avoir pas payé ses mauvais exemples par quelque notable châtement. Ne tirez pas pourtant ceci (qui est bien rare) en conséquence ; ne présumez pas que la même faveur vous sera faite.

Mais si vous continuez à servir de mauvais exemple à vos enfants, qu'est-ce que vous devez attendre autre chose que de grands malheurs qui vous accueilleront infailliblement : soit que Dieu vous les envoie, soit qu'ils vous arrivent par la malice de vos enfants, lesquels vous avez poussés au mal. C'est ce qui arrive quelquefois à la Poule, laquelle voulant couver, ne rejette jamais les œufs des autres oiseaux, et il arrive quelquefois qu'il lui en coûte la vie car si elle a éclos des oisons, qui selon leur naturel cherchent les eaux, l'amour la portera à les suivre au hasard de sa vie ; et c'est le malheur qui arrive aux parents qui, au lieu de montrer le bon chemin à leurs enfants, suivent leurs inclinations et propensions au mal, et ainsi périssent par la perte de la grâce de Dieu et par le défaut de l'acquit de leur obligation.

Il y a un apologue qui déclare encore mieux ce que j'ai rapporté ; c'est d'une Poule qui, ayant trouvé des œufs de serpent, les couva soigneusement, et par sa chaleur mit des petits serpents hors de coque : l'Hirondelle voyant ceci, dit à la Poule : *Ô folle que tu es, pourquoi nourris-tu ces jeunes serpents qui, étant devenus grands, causeront du dommage à leur mère la toute première ?* (Aldro

in Gallina)

C'est ce que vous devez craindre si vous fomentez vos enfants en leur malice, si vous les laissez vivre à leur fantaisie, si vous leur mettez la bride sur le cou. Les Histoires de notre temps avancent une punition d'un Père de famille que son indulgence blâmable envers son fils lui causa ; le fait arriva en la ville de Chatillon en l'an 1565. Ce garçon était gâté, il le fut encore davantage par la liberté trop grande que son Père lui donnait ; il le tança toutefois un jour rudement pour être rentré trop tard à la maison, et pour les répliques trop fières que ce malappris lui faisait ; comme il pensait châtier son arrogance et son irrévérence, ce mauvais garnement mit la main à l'épée et la fourra à travers le corps de son Père qui mourut sur le coup. Voilà comment les parents payent bien souvent en ce monde la trop grande liberté qu'ils attribuent à leurs enfants ; mais qu'ils prennent garde de la payer après cette vie par les supplices éternels !

§ 2. *La Poule donnant la nourriture à ses poussins montre aux Pères et aux Mères l'obligation qu'ils ont de nourrir leurs enfants.*

LA Poule, qui a des poussins à sa suite, semble ne viser à autre chose depuis le matin jusqu'au soir, sinon à leur donner à manger ; elle gratte toujours en terre avec l'espérance de proie et de mangeaille qui lui est propre ; si elle aperçoit quelque moucheron voltiger à l'entour de la terre, ou quelques mouches, elle se hisse en haut pour les attraper, et aussitôt qu'elle les a pris, ou qu'elle a trouvé quelque autre viande, elle se sert d'un cri particulier pour appeler ses petits qui viennent promptement et reçoivent quelque bouchée, soit de ce que j'ai dit, soit de quelque ver ou autres petites bêtes, soit de quelque graine et semence d'herbes qu'ils mangent volontiers.

Voici une belle leçon que la Poule fait aux Parents touchant la nourriture nécessaire à leurs enfants, laquelle ils doivent leur procurer ; ils doivent avoir soin de leurs corps après celui de l'âme sans leur soustraire par avarice la viande, vu que cet oiseau s'ôte du bec le manger qu'il a découvert pour en faire part à ses poussins.

Mais on rencontrera des parents tout contraires à la Poule ; ils se laissent avoir faim avec leurs enfants, par un désir insatiable et désordonné d'accumuler des richesses, desquelles l'Ecclésiastique parle ainsi : *Il ne se rassasiera point de pain, mais il sera pauvre et vivra en tristesse lorsqu'il ira à table prendre et donner la réfection à ses enfants.* (14, 10) Il est vraiment pauvre, puisqu'il épargne par avarice les moyens que Dieu lui a donnés. *L'avaricieux n'a pas plus ce qu'il a que ce qu'il n'a point, parce qu'il l'a sans s'en servir*, dit St Hierosme après quelqu'autre auteur. (14, 10)

Il faut toutefois qu'il se nourrisse avec ses domestiques, puisqu'il faut manger pour vivre ; mais voyez comment : *Qu'est-ce qui profite à l'avaricieux d'avoir travaillé, puisque son travail est inutile et que le vent l'emporte ; mais pourquoi est-il inutile.* (Eccl. 5,15) *Il mange en ténèbres tous les jours de sa vie avec beaucoup de soins fâcheux, d'angoisses et de tristesses.* (n. 16)

Cette réfection en ténèbres n'est pas sans mystère. Salomon donc veut dire que les parents trop portés à l'avarice mangent avec leurs enfants, étant pleins d'anxiété d'esprit, parce qu'ils voient quelque diminution de leur argent, encore qu'ils ne se sustentent qu'à demi et qu'ils ne satisfont qu'en partie leur appétit. Manger en ténèbres signifie encore le soir ou la nuit, parce que leur avarice les met en besogne toute la journée, d'autant aussi qu'ils ne veulent avoir aucuns compagnons de leur table auxquels ils

devraient faire part de leur maigre souper. Enfin, en ténèbres veut dire qu'ils mangent des viandes si vides et à bon marché, qu'ils seraient honteux de les prendre de jour, de peur d'être surpris par quelques personnes arrivant inopinément, et d'être taxés d'avarice.

C'est en raison de cette chicheté blâmable qu'ont voit quelquefois les enfants pâles, desséchés d'humeur naturelle, tout languissants de faim, et qu'ils tirent à la mort quand ils commencent seulement à vivre. Quelle cruauté est celle-là d'abrégér les jours des enfants, auxquels on a donné la vie après Dieu ? Et n'est-ce pas en une certaine façon être homicide de leurs corps et peut-être de leurs âmes, quand ils maudiront tels parents et quitteront la maison paternelle pour aller, vagabonds, rôder les pays étrangers où la nécessité (encore qu'illicitement) les rendra aisément voleurs des passants et les portera à d'autres grands vices qui accompagnent volontiers la pauvreté ?

Quelque écrivain moderne demande : *Pourquoi Dieu a-t-il commandé aux enfants d'aider leurs parents et de subvenir à leurs nécessités corporelles, vu qu'il n'y a point de loi divine qui prescrive aux parents d'assister corporellement leurs enfants, soit par la nourriture nécessaire, soit par d'autres choses semblables ?* (Turlot in 4 Præcep. Decal.)

Il donne lui-même la réponse à sa demande et dit que les parents sont pareillement obligés à secourir leurs enfants et à les pourvoir de nourriture ; mais qu'il n'a point été besoin d'écrire quelque loi qui commandait ceci, parce que l'amour qu'ils portent à leurs enfants les poussent suffisamment à ce devoir, ou bien qu'il les y devrait porter, puisqu'on ne voit aucune bête, pour chétive qu'elle puisse être, qui ne soit excitée et comme forcée par une affection naturelle de nourrir ses petits.

Vous pouvez considérer la femme forte, de laquelle parle Salomon, lequel entre autres louanges qu'il lui donne, dit ceci : *Voyez cette maîtresse comme une Poule soigneuse, elle s'est levée de nuit ou bien de grand matin à l'aube du jour, et a donné la provision de bouche à ses domestiques et des vivres à ses chambrières. Qu'est-ce qui doit vous être plus domestique que vos enfants, qui a plus de droit de vous demander les vivres nécessaires que ceux qui vous doivent être aussi chers que vous-même ?* (Prov. 31, 15)

Mais peut-être que le Père de famille s'excusera de ce faire, et qu'il rejettera la faute sur sa femme qui est trop avare ; qu'il a autre soin en son esprit que de vaquer au manger des enfants, que c'est le devoir de sa compagne de pourvoir à cela, puisqu'elle est plus proprement représentée par la Poule que le Père qui doit être plutôt semblable au Coq.

C'est ici, Père de famille, que je vous veux prendre en vos paroles. Vous

ressemblez donc au Coq ! Mais que fait-il ? Il est le premier à se lever, et par son chant réitéré, il éveille tous ses domestiques et les invite non seulement par sa voix, mais aussi de fait à ce qui est de leur vocation, car il cherche aussitôt de la nourriture : *Quand le Coq a trouvé quelque viande, il appelle à haute voix toute sa famille, invitant les poules et les poulets à manger ; lui cependant comme Père de famille, le maître et le faiseur du banquet, demeure debout la tête relevée, couvrant les siens à faire grande chère, et un de ses soins principaux est de faire en sorte qu'il pourvoie à ce qu'il ne manque jamais de viande à ses domestiques, plus soucieux d'eux que de lui-même, car il ne prend pour lui qu'un grain quelquefois et en passant ; toute son étude est de se retirer la viande du bec pour la donner à sa famille.* (Aldro. in Gallo gallinacco)

Vous lisez en ces bons devoirs du Coq, votre obligation à inviter et à donner à manger à vos enfants ; mais principalement lorsque votre femme trop chiche manque en ceci et semble couper les morceaux et les compter. Mais aussi avisez soigneusement de retrancher tellement vos folles dépenses en jeux de dés, de cartes et en la hantise des tavernes, que votre famille n'ait manquement de vivres, sans la laisser, comme on dit, sans pain et sans le manger ; autrement, vous devrez répondre d'une telle faute quand vous comparâtiez devant Dieu.

§ 3. *Les Parents doivent garantir leurs enfants des tentations du Diable et du péché, à l'exemple de la Poule qui défend ses poussins contre les Oiseaux de proie.*

PLUTARQUE, parlant du soin et de la hardiesse de la Poule à garantir ses poussins des griffes des Oiseaux qui vivent de proie, avance ces belles paroles : *Les Poules, Oiseau de leur nature timides, fuient les chiens et les serpents, comme aussi les Oiseaux de proie quand ils les attaquent, mais si elles sont mères et qu'il y ait quelque péril pour leurs poussins, elles tâchent de les délivrer des attaques de ces bêtes et combattent souvent au-dessus de leur force. Elles ont toujours un œil aux aguets, soit qu'elles boivent, soit qu'elles mangent, pour prendre garde du Milan, et elles sont si ingénieuses de nature en ceci, qu'elles reconnaissent l'ombre de ce larron, et beaucoup plus la voix, et aussitôt qu'il fait ses approches, elles entrent en transe et toutes hors d'elles appellent leurs petits et les cachent sous leurs ailes, s'exposent aux coups et aux dangers pour eux, et ne craignent pas leurs ennemis, pourvu qu'elles sachent que leurs petits sont en assurance ; leurs armes de défense sont prises de leur voix, de leur bec, de leurs ailes, de leurs pieds, du choc de leur ventre et de toutes les parties de leurs corps. Tant est grand le courage et l'amour de défendre leurs poussins !* (Lib. de amore parentum erga liberos.)

Serait-il possible que vous vous laissiez surmonter par la Poule et qu'elle ne vous servît pas d'exemple de préserver vos enfants des occasions du péché de la gueule béante de l'enfer, quand vous la voyez défendre si courageusement ses poussins des ongles du Milan ?

Mais qui sont, direz-vous, les ennemis des âmes de mes enfants ? Ce sont les Diables, ennemis communs de tout le genre humain, qui se servent toutefois bien souvent de deux pièces pour gâter les âmes des enfants et pour les rendre ses esclaves ; ces deux pièces sont les méchants compagnons et les livres parsemés de folles amours. Voilà sur quoi vous devez veiller pour empêcher leur chute et leur totale ruine et pour les garantir des suggestions des embûches, des tentations et des dards embrasés des Diables.

La Poule, comme aussi ses œufs, servent en médecine, soit pour faire sortir l'enfant mort du ventre de sa mère, soit pour guérir le feu de St-Antoine et la gale. Guérissez vos enfants du péché mortel les menant à la confession, ou plutôt empêchez leur chute, faites qu'ils ne soient pas embrasés du feu de la concupiscence, mille fois plus périlleux que n'est celui de Saint-Antoine et qu'ils ne soient pas gâtés par la gale de la hantise des mauvaises compagnies. C'est donc :

— *Premièrement*, votre devoir de leur défendre la conversation avec les mauvais garnements, et s'ils y sont engagés, retirez-les au plus tôt de cette hantise venimeuse. Prenez ensuite garde que personne ne les approche qui puisse leur souffler à l'oreille et leur suggérer le mal, de peur qu'ils ne soient après plus excités à le commettre.

Le Philosophe Pythagoras, entre ses hiéroglyphes, laisse celui-ci pour précepte : *Ne goûtez rien de ce qui a la queue noire.* (Plutarchus de liberis educandis) Plutarque, interprétant cette sentence, dit que Pythagoras voulut signifier qu'il ne faut pas fréquenter ceux dont les mœurs sont noires et la vie toute noire de vices. Si cela est dit pour toutes sortes de personnes, c'est bien principalement pour les petits enfants qui reçoivent aisément le mal, n'ayant pas encore le jugement capable de discerner entre le vice et la vertu. S'ils ont le jugement de la malice, tant pis, et pourtant alors il faut user de toutes sortes d'industries et il ne faut pas épargner ni le vert ni le sec pour les désengager de ces conversations périlleuses.

Il y a une autre ruse du Diable qui est bien la plus fine et la plus dommageable, c'est que l'esprit malin ne veut point que ceux qu'il apporte pour corrompre la jeunesse soient habilement et clairement vilains, il veut qu'ils sucent le poison de leur impureté, il veut qu'ils soient facétieux au

premier abord et qu'ils disent mille traits d'une frivolité gaie et de déshonnêteté mais couverte. Vous verrez ces boutes-feux de vilénies avec mille flatteries ; ils tiendront de longs discours pleins de gaillardises, mêlant quelquefois quelque mot lascif pour donner à penser et pour nuire aux âmes chastes, et ce presque imperceptiblement et en assaisonnant leurs plaisanteries de paroles peu pudiques, ils font une brèche bien avant dans les cœurs de vos enfants : *Ils sont gracieux*, dit Sénèque, *par les vices par lesquels ils nuisent*. (Epist. 98)

C'est ainsi que sous le miel on y trouve le fiel, sous le sucre le venin, sous les sornettes et les comptes à plaisir, la luxure. C'est ainsi que les Prêtresses de Bacchus couvraient anciennement de pampres et d'une agréable verdure, le fer acéré de leurs lances, qu'elles plantaient dans le cœur de ceux qu'elles rencontraient, l'ensanglantant par cette blessure mortelle.

Tels vilains garnements, mais couverts, ressemblent à un chef de guerre natif de Carthage, lequel était plein de tromperie et de finesse. Cet homme malicieux, faisant la guerre aux Romains, prit plusieurs pots de terre et mit dedans force couleuvres et serpents, si venimeux qu'ils pouvaient à l'instant infecter de leur venin et ôter la vie. Il fit jeter ces vases parmi l'armée romaine. Les Romains, ne connaissant pas ce secret et n'y prenant pas garde, furent misérablement surmontés, mourant par l'infection du poison qui coulait hors de ces pots. Soyez, Pères et Mères, industrieux à découvrir ce poison des mauvais compagnons, à ce qu'ils n'enveniment pas vos enfants vivant sans malice et presque en leur première innocence. (Galen. de The. ad Pisonem) Il y a :

— *Secondement* : un péril bien évident de corrompre vos enfants qui vous oblige à regarder à eux et à découvrir ce danger ; il est aux livres d'amour et à leur lecture, ils donnent peut-être plusieurs bonnes heures qu'ils pourraient employer à quelque lecture pieuse ou à d'autres exercices, soit de dévotion, soit de profit, selon ce à quoi on est appliqué, faisant chaque chose en son temps.

Ces livres lascifs, sortis de l'école du Diable par le moyen de certaines personnes ennemies de toute honnêteté, engendrent des affections toutes charnelles et pernicieuses aux âmes chastes et, par mille allèchements et attraits, à des péchés énormes ; ils gâtent totalement la jeunesse pour pure et innocente qu'elle puisse être.

Il était défendu aux jeunes gens auprès des anciens Hébreux de lire le livre de la Genèse et le livre des Cantiques, dans lesquels, dit Saint Hierosme, sous le nom des femmes et de la génération humaine, il y a plu-

sieurs mystères et plusieurs actions de vertus qui y sont marquées ; ceci semble être rapporté par St Hierosme pour quelque raison de cette prohibition, mais St Prosper en parle plus clairement : *Cette lecture fut défendue, de peur que les hommes charnels n'entendissent les choses spirituelles selon la chair, sans penser aux vertus signifiées par ces femmes et que, s'arrêtant à elles par quelque pensée charnelle, ils ne les aimassent charnellement et par trop.* (Lib. 3. de vita cont. c. 6)

Et en conclusion, donnant un beau document et bien salutaire, il dit : *Si les choses saintes doivent être levées saintement, prudemment et avec grand égard, comment faudra-t-il lire les livres profanes, vilains et qui ne sont pas mis en lumière, sinon pour enseigner la vilenie, par lesquels le Diable se glisse doucement par les yeux ?*

Si vous désirez savoir combien cette lecture déplait à Dieu, vous pourrez le connaître par la punition qu'il envoya en l'an 1608 à une femme en la ville de Manille aux Iles Philippines ; elle avait écrit et lu plusieurs lettres d'amourettes, mais Dieu la punit par la perte presque totale de ses yeux. Elle reconnut sa faute et, la regrettant de tout son cœur, fit vœu devant l'image de Sainte Luce qu'à l'avenir elle n'écrit ni ne lirait aucune lettre d'amour. Sainte Luce lui fut favorable par son intercession auprès de Dieu : elle recouvra la vue et la conserva entière l'espace de huit mois ; mais étant invitée par quelqu'un à écrire encore une lettre semblable, et après l'avoir faite, et en ayant souscrit une autre pour elle-même, la vengeance divine l'attaqua pour la deuxième fois, et elle perdit derechef la vue le jour suivant ; un mois étant écoulé, elle rentra en elle-même et renouvela son vœu et se frotta les yeux de quelque terre où était plantée une Croix ; Dieu lui fit la grâce pour la seconde fois, mais elle ne reçut point la guérison parfaite, peut-être que ce fut pour son bien, afin que ce manquement lui serve de réprimande pour ne plus retomber en cette faute de lire et d'écrire des lettres parsemées de discours amoureux. Elle apprit par cette punition réitérée de voir plus clair avec les yeux de l'âme, après avoir abusé de ceux du corps. (Annuaire litt. Societatis Anno 1608)

Craignez, Pères et Mères, que le même châtiment n'arrive à vos enfants, et peut-être une punition plus exemplaire que celle-là, si vous ne veillez pas continuellement sur tous les comportements de vos enfants en ce qui est contraire à la belle vertu de chasteté.





In te cantatio mea Semper Ps. 70.
Et tout ce que ie chante se raporte a v're gloire



CHAPITRE XV

DU ROSSIGNOL

présenté aux Musiciens.

§ 1. *Le Rossignol loue Dieu par son chant mélodieux, enseigne les Musiciens comment ils le doivent aussi louer par leur Musique.*

J E n'ai trouvé, parmi les auteurs, qu'un seul homme à qui le chant harmonieux du Rossignol déplut ; il devenait si impatient d'entendre les douces roulades de la petite gorge de cet Oiseau, qu'il se levait du lit à minuit, armé de pierres et de bâtons, pour lui donner la chasse ; s'il n'arrivait rien par ce moyen, il coupait les arbres à fleur de terre afin qu'il ne lui restât aucun rameau pour y brancher et pour y entonner ses meilleures chansons ; et cependant le coassement des grenouilles fourmillantes dans les marais voisins était sa plus agréable Musique. Ânerie insupportable, homme semblable voire en ceci plus âne que ne le fut celui qui étant pris pour arbitre afin de vider le différend créé entre le Rossignol et le Coucou pour la préséance de leur chant, l'adjudgea au Coucou ; mais le Rossignol indigné du fol arbitrage, eut recours à l'homme pour lui demander son jugement, espérant remporter la victoire.

N'en doutez pas, voici le maître de l'histoire naturelle qui vous juge victorieux par ces belles louanges qu'il vous donne, à l'exclusion de tous les autres Oiseaux ; oyez comme il parle : *C'est un miracle qu'une voix si hautaine sorte d'un si petit corps et qu'il puisse tenir si longuement haleine. Il a un chant plein de très beaux accords et parfaitement musical : car quelquefois il fait ses tons longs, quelquefois fredonne, d'autres fois il coupe son chant court, tantôt il assemble sa voix comme des crochets et d'entrelacements, puis, la reprenant, il l'allonge et par après il l'obscurcit, usant de feintes à l'improvisite. Quelquefois, il gazouille en lui-même, poussant ses tons d'une même respiration ; il chante d'autres fois pesamment comme par semi-brèves, il baisse maintenant sa voix, maintenant il la hausse et gazouille dru et menu. Il fait quelquefois ses pointes d'orgues, jetant sa voix comme une fusée quand il vent ; il tient tantôt le dessus, tantôt la taille, et quelquefois la bas contre. Il n'y a aucun instrument de musique au monde où l'on puisse trouver une musique plus parfaite que celle qu'il donne et qui sort de sa petite gorge.* (Lib. 10, c. 29)

Il semble quelquefois siffler, dit Sidonius Apollinaris ; c'est dans la des-

cription qu'il fait des délices de sa maison champêtre, où il dit : *C'est un grand plaisir d'écouter le Rossignol siffler à l'aube du jour entre les arbrisseaux ; c'est un sifflet agréable qui ne ressemble en rien à celui des dragons ni des serpents ; il est semblable à celui des flûtes et des flageolets, ou bien à un bruit doux d'un vent soufflant doucement parmi les branches d'arbres feuillus.* (Epist. l. 2, epist. 2)

Le Rossignol était un hiéroglyphe auprès des Égyptiens d'une musique parfaite ; c'est pour cela que j'ai jugé à propos de l'offrir aux Musiciens, vu qu'il semble être le maître, voire celui de qui l'on a appris ce bel art de chanter. Je ne veux pas toutefois contredire la Ste Écriture où il est fait mention de Jubal : *Il fut le Père de ceux qui touchent la harpe et les orgues, non pas*, dit le docte Tostatus, *qu'il ait trouvé ces instruments musicaux qui ont été formés longtemps après lui, mais d'autant qu'il a été l'inventeur de la musique et de l'art de toucher ces instruments.* (Gn 4, 21)

Néanmoins, quelques auteurs tiennent que les accords gracieusement discordants de la musique proviennent des Oiseaux qui fredonnent parmi les forêts (encore que l'invention première doit être attribuée à Jubal) et le P. Nierenbergius dit : *Si nous voulons croire Démocrite, nous devons l'invention de la musique au Rossignol, car c'est de cet Oiseau qu'il parle. C'est des Oiseaux et principalement du Rossignol que les musiciens ont appris une si délectable variété de tons, de notes blanches, noires, pleines, demi-pleines, de suites, de feintes, de crochets et semblables élégances de cet art, grandement profitable à l'homme.* (Histor. natur. lib. 1 c. 13)

C'est pour cela que le grand Aristote trouve expédient et utile de faire enseigner la musique aux enfants afin que par cet art harmonieux, on voie en eux une harmonie de bonnes mœurs qui s'accordent avec la raison et avec la volonté de Dieu. C'est cela que dit St Clément d'Alexandrie : *Il faut apprendre la musique de laquelle on doit tirer une science de bien embellir et de bien composer ses mœurs ; autrement on sera justement blâmé par le Philosophe Diogène qui reprenait jadis les musiciens qui accordaient fort bien les cordes de leurs instruments de musique et discordaient cependant en leurs mœurs.* (Seroma l. 6)

C'est aussi ce que dit St Augustin : *Chantons comme hommes et non à la façon des Oiseaux, Merles, Perroquets, Corbeaux, Pies et autres qui chantent ce qu'on leur a enseigné et ne l'entendent pas pourtant : mais Dieu a donné à l'homme d'entendre ce qu'il chante.* (In Psal. 18 Exposit. 2)

Et il dit plus clairement ailleurs : *Quand vous louez Dieu, louez-le comme il convient et de tout votre cœur ; que la voix chante, mais aussi que la vie et les œuvres chantent ; comme le bruit empêche la douce harmonie de la musique, ainsi la mauvaise vie trouble les chants de louange qui sortent de notre bouche pour louer Dieu. Gardez-vous donc d'empêcher la bonne musique par des mauvaises mœurs.* (In Psal. 148) Et là

même ce grand Docteur ajoute : *Savez-vous quand vous cessez de louer Dieu ? C'est lorsque vous vous détournez de la justice et de ce qui lui plaît.*

Pratiquez, amateurs de la musique, ce que le bon Religieux Ludolphus Saxo, Chartreux, nous a laissé dans une couple de vers élégiaques :

*Ce n'est pas la voix, c'est le vœu, / Ni les beaux accords mais le cœur ;
C'est l'amour et non la clameur / Qui chante à l'oreille de Dieu.*

Et certes le chant musical agréé à Dieu, au ciel et à la terre :

— *Premièrement*, il est reçu et approuvé de Dieu, je le dirai après St Grégoire qui parle ainsi en ses Moraux : *Les justes ravis en esprit de joie et de liesse éclatent en des cantiques de louanges de bénédictions et d'actions de grâces en la patrie éternelle.* (In Moral.)

St Augustin n'en dit pas moins sur St Jean : *On n'entendra pas autre chose en cette demeure céleste que les hymnes des Anges joints aux cantiques des bienheureux ; il y a là une célébrité solennelle de tous les citoyens de cette cour qui sont venus du pèlerinage triste et fâcheux de ce monde ; il n'y a là qu'une fête sans fin, une éternité sans tache, une sérénité entière sans aucun nuage.* (In S. Joannem)

St Ignace, Martyr, fait foi de ceci, lequel en un ravissement qu'il eut et en un transport au ciel, il entendit un chant très doux réciproque et alternatif et quand il fut retourné à lui, il institua cette même façon de chanter, laquelle vint peu après de la Grèce en l'Eglise latine, où elle se garde encore présentement. (Socrate hist. Eccl. l. 6 c. 8)

Lisez l'Apocalypse de St Jean et vous trouverez plusieurs fois la réitération du mot *Alleluia*, mot de joie et d'allégresse, mot qui signifie *Louez le Seigneur*, qui est l'exercice continuel des Saints : *Alleluia ! Donnez louange à Dieu, vous qui êtes les serviteurs, grands et petits, qui avez la crainte du Seigneur. Et j'entendis comme la voix de ceux qui chantaient : Alleluia !* (Apoc. 19, 5-6)

— *Secondement* : Dieu approuve que la Musique soit chantée sur terre, ce qu'il montra à la naissance de son fils : *Dieu envoya, dit St Luc, un chœur d'Anges qui entonnèrent séraphiquement une musique composée dans le ciel, qui était sur ces mots : Gloire soit à Dieu aux cieux très hauts et paix soit sur la terre aux hommes de bonne volonté. Jésus-Christ veut entrer au monde avec sa chapelle royale et avec sa musique pour montrer qu'il était Roi et afin que les hommes entendissent qu'il venait, non pour mener la guerre, mais pour introduire la paix ; non pour châtier, mais pour pardonner ; non pour se faire craindre par la justice, mais pour se faire aimer par la miséricorde, vu qu'il se faisait homme étant vaincu par amour. Ceux qui demandent en mariage quelque fille, ont coutume de faire chanter la musique à leur porte et à leurs fenêtres à minuit ou à l'aube du jour, et voici Jésus-Christ l'amoureux des hommes*

qui, prenant notre nature et voulant être l'époux de nos âmes, naît au monde et vient au profond de la nuit avec une musique céleste. (2, 13-14)

Or comme il est entré en ce monde avec le chant, il voulut aussi en sortir en chantant. Ce fut après qu'il eut soupé pour la dernière fois avec les Apôtres : *Après avoir chanté un hymne propre à rendre grâces à Dieu pour la nourriture qu'il leur avait donnée, ils allèrent en la montagne des Oliviers. Les Anciens eurent bonne grâce, au dire de Plutarque, de mettre des instruments musicaux entre les mains de leurs Dieux, voulant insinuer par ce fait que le chant harmonieux appartenait principalement aux Dieux et qu'il fallait toucher et chanter en leur honneur.*

(Marci 14, 26)

On a entendu souvent les Anges chanter mélodieusement en cette vallée de misères. On entendit une musique céleste, et fort longtemps, au tombeau de St Lambert, Évêque et Maytyr, Patron de la Cité et Pays de Liège, et ce de nuit, même de jour, quand on n'entendait aucun bruit d'hommes, et ce chant harmonieux était tel qu'on savait bien qu'il ne sortait pas de quelque bouche humaine, si ce n'est qu'on entendait clairement la voix de Saint Lambert mêlée parmi celle des Anges.

Après que St Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jésus, eût rendu l'âme, comme on portait son saint corps pour le mettre en terre, à l'entrée du lieu de sa sépulture, chose à la vérité bien rare et étrange, on entendit une musique angélique qui réjouit grandement tous ceux qui eurent le bonheur de l'entendre. (Valder. serm. in Beatif. S. Ignatij.)

St Paul, connaissant combien le chant est agréable à Dieu, excite les Colossiens à chanter : *Enseignez, dit-il, et admonestez-vous l'un l'autre par les psaumes, par les hymnes et par les cantiques spirituels, avec grâces, chantant Dieu avec votre cœur.* (3, 16)

Il semble que les banquets institués pour conserver l'amitié entre les hommes, ne sont pas parfaits s'ils ne sont pas assaisonnés de quelqu'air de musique, le chant et le vin semblant rendre un convive accompli. L'Ecclésiastique l'insinue ainsi par ces paroles : *Comme la pierre précieuse nommée escarboucle, encore qu'elle soit belle en soi et de prix, elle paraît néanmoins plus précieuse et a plus de grâce dans le chaton d'un anneau, parce que son éclat augmente par la lueur de l'or.* (32, 7) La musique de même, pourvu qu'elle soit belle et qu'elle récrée grandement ceux qui l'entendent, semble néanmoins plus agréable parmi les convives : *Le cœur se réjouit par l'ouïe de la musique et la dégustation de vin, avec modération.*

La mélodie du chant s'étend même jusqu'aux bêtes qui l'écoutent et l'entendent volontiers. C'est ainsi, dit le P. Nierenbergius, que fait le Ros-

signol ; et que fait-il ? : *Il enseigne ses Rossignols, il leur fait garder les tons, tantôt sans reprendre haleine, tantôt en les allongeant, tantôt en les coupant, maintenant en les tournant, maintenant en les diminuant, quelquefois en les changeant en demi-tons, d'autres fois en les divisant en des gazouillements menus et brefs, puis il les instruit à rendre tout à coup un chant fredonnant et branlant, et en toute autre manière, et toutes sortes de tons agréables.* (Histor. nat. l. 1, c. 13)

Les jeunes Rossignols écoutent volontiers leurs maîtres ; ils étudient à part les chansons qu'ils entendent chanter, couplet par couplet, de sorte que ces petits disciples, après avoir bien écouté, rendent avec joie la leçon qu'ils ont apprise, et puis se taisent. Alors on entend les répréhensions du maître d'école, et on reconnaît bien par son chant quand le disciple a bien retenu. Il faut ainsi apprendre la musique pour retirer de sa connaissance et de sa science une vie vertueuse s'accordant aux commandements divins, comme j'ai dit un peu avant, et pour louer Dieu par un chant mélodieux qui doit être un des principaux motifs de la musique. Mais ce sont, direz-vous, des Oiseaux de même espèce, lesquels chantent volontiers ensemble, comme ils aiment voler ensemble.

J'en viens donc aux bêtes terrestres et aquatiques qui n'ont rien de commun avec les Oiseaux. Les cerfs prennent un singulier plaisir au son des flûtes. Les Éléphants s'arrêtent court au son des orgues ; les Serpents sont attirés par quelque chant harmonieux. Les poissons ne bougent quelquefois pas du lieu où ils sont, attirés par le son des instruments musicaux ; les Dauphins, amis des hommes, en sont grandement récréés. Si je voulais déchiffrer par le menu plusieurs autres effets de la musique, ce serait une chose trop longue ; j'en trancherai court quelques-uns.

Les Lacédémoniens allant en guerre, comme ils étaient sur le point de donner bataille, avaient coutume de tempérer leur courage d'un doux et gracieux son de flûtes, afin qu'ils ne se troublassent pas et ne se missent point hors de la raison quand il fallait en venir aux mains.

St Basile fait mention d'un certain Timothée, lequel, par son chant guerrier, fit quitter un jour son dîner au grand Alexandre, qui fut tellement ému qu'il se saisit des armes qui étaient voisines, pensant aller à la charge, et puis soudain, par un autre chant, il rendit ce Roi, qui courait aux armes, calme et tranquille. (Homil. de legend. l. Gentil.)

Platon au rapport de Plutarque, disait que la musique avait été donnée des Dieux aux hommes, non pour une réjouissance voluptueuse, ni pour le chatouillement lubrique de l'oreille, mais pour être employée au service et à l'honneur divin et pour nous rendre plus retenus et plus modestes. Elle est aussi propre pour consoler celui qui est triste, pour apaiser la colère, pour rabattre un fait trop audacieux, pour tempérer un désir déréglé,

pour guérir la douleur, soulager un ennui et pour conforter une langueur.

(De superstitione)

Pourquoi n'attribuerions-nous pas ces effets à la musique, puisque le chant du Rossignol est encore plus efficace ; je le dirai après St Ambroise, lequel parlant de cet oiseau, dit : *Le Rossignol veillant et qui sait passer les nuits sans dormir, quand il couve ses œufs, soulage le long travail de la nuit par la douce harmonie de son chant, mais il semble avoir un autre dessein : c'est que non seulement il veut éclore ses œufs par la chaleur de son corps, mais aussi par son chant.* (Lib. 5 Hexa. c. 24)

Albert le grand est de cette opinion, et voici sa raison : *Un esprit doux et une chaleur élevant le sang chez semblables animaux, excite en eux le plaisir du chant et un désir de joie ; et une telle chaleur est plus vitale pour couvrir les œufs qu'aucune autre.* (Histor. 5, 9)

Que diriez-vous si la musique avait de la force sur les Diables ? Il en est ainsi et il n'y a preuve plus assurée de ceci que celle qui est tirée de l'Écriture Sainte, qui parle de David, lequel mariant sa voix à sa harpe, et les deux ensemble aux hymnes sacrés qu'il chantait, était le médecin qui guérissait l'esprit blessé du Roi Saül, quand une fureur frénétique, dirigée par le Diable, s'emparait de son âme. St Basile suivant l'Écriture Sainte, le dit clairement : *David, chantant des cantiques sacrés et jouant ensemble de sa harpe, a délivré le Roi Saül du mal qui l'avait mis hors du bon sens par l'opération de l'esprit malin.* (Homil. de leg. 1. Gentil.)

Et St Clément Alexandrin en dit autant et plus clairement par ces paroles : *David se gardait bien de louer les Diables auxquels il donnait la chasse par sa musique, ce qui se voit manifestement en Saül, délivré du Diable par le chant de ce chanfre sacré.* (Orat. ad Gentes initio.)

Le Diable a peur de la musique qui n'est pas profane ; Denys le Charteux l'assure ainsi par cette comparaison : *Quand les Philistins entendirent les cris extraordinaires Israélites qui s'essoufflaient à l'arrivée de l'arche d'alliance en leur camp, ils eurent l'épouvante et craignirent un grand malheur : le chant en fait de même à l'endroit des Diables qui tremblent et fuient au son de cette musique sacrée.* (In 1. Reg. c. 4 n. 8)

Le chant dévot de l'Église est si efficace qu'il fait quelquefois abandonner le monde à ceux qui l'écoutent attentivement. Le B. Sébastien Pegnonus, Religieux de l'ordre de St Dominique, me sera témoin de ceci. Il touchait avec dextérité les instruments de Musique, prenant plaisir de se promener la nuit par la ville, jouant et chantant ; il arriva une nuit qu'il s'arrêta à la porte de l'Église des Pères Dominicains, lesquels chantaient

Matines avec grande dévotion ; ce chant le toucha si vivement, qu'il rentra en lui-même et se changea, puis condamnant les chants profanes et mondains, il demanda l'habit religieux, lequel il obtint, et il vécut saintement en cette Religion. Il vit les Anges à sa mort pour vivre éternellement avec eux, tellement ce chant sacré lui donna la vie et le salut.

Plut à Dieu, ô amateurs de la musique, qu'il vous en arrive de même, à la mienne volonté que vous chantiez pour Dieu et avec Dieu, et que vous puissiez dire en vérité avec ce saint musicien : *Tout ce que je chante, ce que je médite, ce que je lis, ce que j'écris, ce que je récite et ce que je parle, tout, mon Dieu, se rapporte à votre gloire ; je ne cherche point ailleurs d'autre sujet que vous-même, je veux célébrer perpétuellement votre louange en cantiques et hymnes que je vous adresse.* (Ps 70, 7)

Imitez encore le Rossignol, lequel a presque un chant continu ; comme nous dirons au § suivant : *Je ne doute pas, dit St Ambroise, que l'homme, qui sait que les oiseaux chantent, puisse être sans veiller pour louer Dieu comme il peut.* (Lib. 5 Hexa c. 12) Et puis il dit : *Plaise à Dieu que le Rossignol gazouille son chant et qu'il excite ceux qui dorment ; car cet oiseau a coutume d'annoncer le commencement du jour et de témoigner une joie plus grande à l'aube de la journée.*

N'est-ce pas une belle leçon qu'il vous fait de donner louange à Dieu par votre chant, sinon la nuit, au moins de grand matin, ou bien pendant le jour, afin que vous chantiez volontiers les offices divins, vous excitant vous-même par votre Musique mélodieuse, comme aussi ceux qui vous entendent, à prier Dieu plus dévotement, chassant les vanités qui accompagnent aisément la musique vaine et chatouillant seulement les oreilles, et afin que vous fuyez les vices qui tiennent volontiers compagnie aux musiciens, comme je vais vous montrer.

§ 2. *Les Musiciens, qui cherchent de la gloire de leur belle voix, imitent le Rossignol glorieux en son chant.*

LE Roi Agesilaus étant prié un jour d'écouter le chant d'un homme qui contrefaisait si bien le Rossignol qu'on n'eut pu discerner le chant de l'un d'avec l'autre : *J'ai, dit-il, écouté le Rossignol même gazouiller ses belles chansons. Et de fait, il n'y a personne qui puisse l'approcher de près, encore moins l'égaliser en ses suites, en ses feintes, en ses dièses, en son bas, en son supérieur, en sa taille, en sa contre-taille ou en son tremblant.* (Plutar. in Apophth. Reg. ac Imper.)

Aussi n'est-il pas ignorant qu'il chante bien, et il se glorifie en son chant : *Les Rossignols gazouillent, dit Plutarque, non pas pour en avoir une récompense,*

mais pour le plaisir, préférant la beauté de leur voix au salaire qu'on leur voudrait donner. C'est pour cela qu'ils chantent quinze jours et quinze nuits sans aucune interruption, quand les arbres commencent à faire de l'ombre avec leur verdure, et pour, lorsqu'ils mangent un peu, être rassasiés de leur mélodie. (De solertia Animalium) Et même si nous croyons le P. Nierembergius : *Les Rossignols chantent tout le long de l'année en la petite Espagne.* (Histor. natur. l. 10 c. 18)

Cet Oiseau s'étudie fort à bien fredonner ; et on voit par expérience que chaque Rossignol a son chant particulier. Aussi se débattent-ils entre eux qui dira le mieux, et quelquefois ils s'opiniâtrent tellement les uns contre les autres que les vaincus y demeurent, perdant plutôt la vie que le chant. Voilà comment ils sont glorieux entre eux, mais autant ou plus quand ils ont des hommes qui les écoutent. On a remarqué qu'ils chantent simplement sans beaucoup de roulades quand ils sont seuls dans les bois, mais ils gazouillent leurs meilleures chansons quand ils voient qu'ils savent qu'ils sont écoutés. Ils volent rapidement vers ceux qui les écoutent jouer des instruments musicaux, et ils en reçoivent un grand contentement, comme au contraire ils s'offensent et se fâchent pour quelque son âpre et crisement rude qu'ils entendent. Ils s'approchent volontiers des hommes chantant parmi les forêts, ils se taisent quelque temps, les écoutant sans bouger, et puis tout-à-coup ils entonnent leurs chansons et poursuivent alternativement avec les musiciens, tâchant de les surpasser. Si quelque dessus les surmonte par quelque voix plus aiguë et plus haute, ils se courroucent, ils sèchent d'envie et crèvent quelquefois de dépit.

Si le Rossignol est touché de gloire, les musiciens ne le seront-ils pas davantage ? Combien souvent font-ils parade de leur belle voix, non pour en honorer Dieu ni pour exciter les hommes à la dévotion, mais pour en recevoir de l'honneur.

Notre Seigneur parlant du chant des filles religieuses de St Sauveur (comme il est couché dans les Révélations de Ste Brigitte), dit qu'il ne doit pas être lâche, ni trop entrecoupé, ni dissolu, mais honnête, grave, uniforme, humble. Car l'Esprit n'est point sans souillure, quand la note plaît à celui qui la chante, et il est abominable devant Dieu quand il élève sa voix pour l'amour des auditeurs, plutôt que pour l'amour de Dieu. (c. 4)

Un tel chant poussé par la vaine gloire est nuisible à son maître. Le nom de *tibia*, qui signifie flûte, signifie en langue hébraïque fouiller et blesser ; non seulement parce que cet instrument de Musique est comme percé par divers trous par lesquels le son doit sortir, mais aussi d'autant que le chant étant joint aux instruments musicaux, telle qu'est la flûte, pollue et blesse

l'âme, quand il n'est pas rapporté à Dieu.

St Grégoire de Nysse le juge ainsi quand il dit : *Le chant renverse l'ouïe ; de là vient que la voix de la femme chanteresse (qui cherche la vanité) attire le cœur et le mène au vice, soit par son regard, soit pour le respect de ceux qui lui prêtent l'oreille.* (In c. 2 Eccl.) St Hierosme en est de même persuadé, donnant ce salutaire conseil : *Fuyez les voix douces qui blessent l'âme par les oreilles, quand elles n'ont pas Dieu pour leur fin.* (Ad Gaudentium)

Les Égyptiens ne voulaient pas que leurs enfants apprennent la musique, jugeant que c'était un exercice périlleux et efféminé. Ceux de Sparte estimaient que l'excès de musique causait de la corruption aux mœurs. *Les luths, les harpes et les chants énervent et débilitent les âmes.* (Ouid.)

Si la musique (encore que pieuse), chantée par vaine gloire, nuit aux chantres, ne recevront-ils point un plus grand dommage de celle qui est vilaine et remplie d'amourettes ? N'en doutez pas et cette nuisance attaque aussi les auditeurs de telle musique. Oyez comme St Valère en parle : *Quand l'ouïe est récréée par quelque voix douce et lubrique, la vue est attirée à quelque fait honteux que personne n'ajoute foi aux chants trompeurs et qu'il ne regarde pas ces amorces de la voix lascive, lesquelles sont cruelles en donnant du plaisir, et tuent en flattant.* (Novarinus l. 1, c. 11, sect. 3, n. 539)

Et cependant, on trouvera peut-être des Princes Chrétiens qui veulent imiter Salomon, lequel dit : *Il a voulu avoir des chantres et des chanteresses, et les délices des enfants des hommes : ils veulent de même des Musiciens à grand frais, pour chatouiller leurs oreilles par des chants vains et mondains, et plut à Dieu qu'ils ne fussent vilains, pour faire entrer doucement par l'oreille le poison dans leurs âmes.* (Eccl. 2, 8)

Les Romains furent jadis blâmables, au dire de Pline, de ce qu'ils estimèrent trop les Rossignols, les achetant à un prix excessif : *Ils les achetaient autant que valaient les esclaves, et même plus chèrement qu'ils ne faisaient pour un homme gagé à porter les armes devant son maître lorsqu'il allait à la guerre. Les Princes Chrétiens seront-ils moins répréhensibles en leurs folles dépenses pour leur musique vaine, passagère et peut-être d'amourettes ?* (Lib. 10, 29)

Mais ce qui est bien le plus digne de blâme aux Musiciens, c'est que quelquefois ils ne font aucune distinction des lieux sacrés d'avec les profanes, chantant dans les Églises ce qui ne devrait peut-être pas même être chanté en chambre.

Oyez ce qu'en dit un grand Docteur : *Écoutez vous autres qui avez charge de chanter en l'Église, Dieu ne recherche point votre voix, mais votre cœur ; il ne fait*

point que votre chant soit pareil à celui qu'on entend au théâtre quand on représente quelque tragédie, mais il doit être proféré avec crainte et respect de Dieu et doit être conforme à la Sainte Écriture. (S. Hieronymus)

Il ne faut pas que la musique soit légère, dit le P. à Lapidé, parlant de la Musique des Églises, ni lascive, laquelle excite plutôt à l'immodestie qu'à la dévotion, et qui chatouille plutôt les oreilles qu'elle n'élève l'esprit vers Dieu. (In c. 32 Eccl. n. 5)

Le P. Hugues de St-Victor, après avoir apporté un discours qui devrait causer grande terreur à ceux qui profanent la maison de Dieu par leurs Musiques d'airs ioniques, lascifs et débordés, ajoute : *Celui qui chante pour plaire au monde et non à Dieu, ne chante point avec les Anges de l'Église, mais avec la sauterresse ou baladine Hérodiade, au festin profane d'Hérode ; et celui qui ne pense pas à ce qu'il chante est maudit de Dieu par son Prophète Jérémie, quand il dit : « Celui qui fuit l'œuvre de Dieu négligemment est maudit. » N'est-ce pas une œuvre divine que de chanter les louanges de Dieu ?*

N'est-ce pas là une chose redoutable ? Comme aussi celle qui est dite par Hugues de Chartres : *Les Musiciens sont de vrais flatteurs du Diable, à savoir ceux et semblables que j'ai décrits un peu avant, et c'est de lui qu'ils doivent attendre la récompense, lequel prend plaisir en des chants semblables.* (In c. 9 PROVER.) *J'ai pour témoin de ceci ce qui est couché dans les vies des hommes illustres de l'ordre de Cîteaux : c'est qu'un Diable parut frappant des mains pour le chant d'un Religieux qui chantait avec orgueil et dit avec un sourire démesuré : « Ô qu'on a très bien chanté ; voyez-vous comme le chant orgueilleux flatte le Diable ? ».* (Speculo Exempl. tit. Cantus, exempl. 1.)

Cæsarius a laissé par écrit quelque chose qui se rapporte à ceci ; il dit que quelques clercs (après avoir chanté sans dévotion avec des voix hautes et confuses), comme ils se glorifiaient entre eux d'avoir bien chanté, un Religieux vertueux leur dit : *Vous avez bien chanté, et un sac tout plein.* Comme ils s'étonnèrent de ceci, il leur dit qu'il avait vu le Diable, lequel semblait recueillir de la main droite leurs voix et les mettre dans un grand sac qu'il tenait de l'autre main. (Lib. 4 Mirac. c. 9)

Mais, au dire du même auteur, il arriva bien pis à un autre chantre, lequel ayant une voix très suave, comme il se glorifiait de celle-ci à la veille de Pâques, il fut transporté ailleurs après la bénédiction du cierge pascal, et ne comparut jamais plus. *Je pense, dit Cæsarius, que ce transport n'a point été fait par un Ange ; on craint que la cause fût son orgueil et non pas le mérite de sa dévotion.* Voyez, Musiciens, où aboutit votre chant qui a pour but la vanité, la gloire et l'orgueil, principalement aux Églises et aux offices divins. (c. 8)

Je dirai pour la dernière qualité des Rossignols, qui n'est pas à leur louange, que quelques-uns demeurent volontiers dans des lieux maréca-

geux, ombrageux, buissonneux et auprès des fontaines, mais on a remarqué qu'ils sont surpassés de beaucoup en la mélodie de leur chant par ceux qui séjournent dans les montagnes, parce que l'humilité de ces lieux aquatiques nuit à la voix, empêchant qu'elle ne sorte ni si aiguë, ni si résonnante, ni si claire.

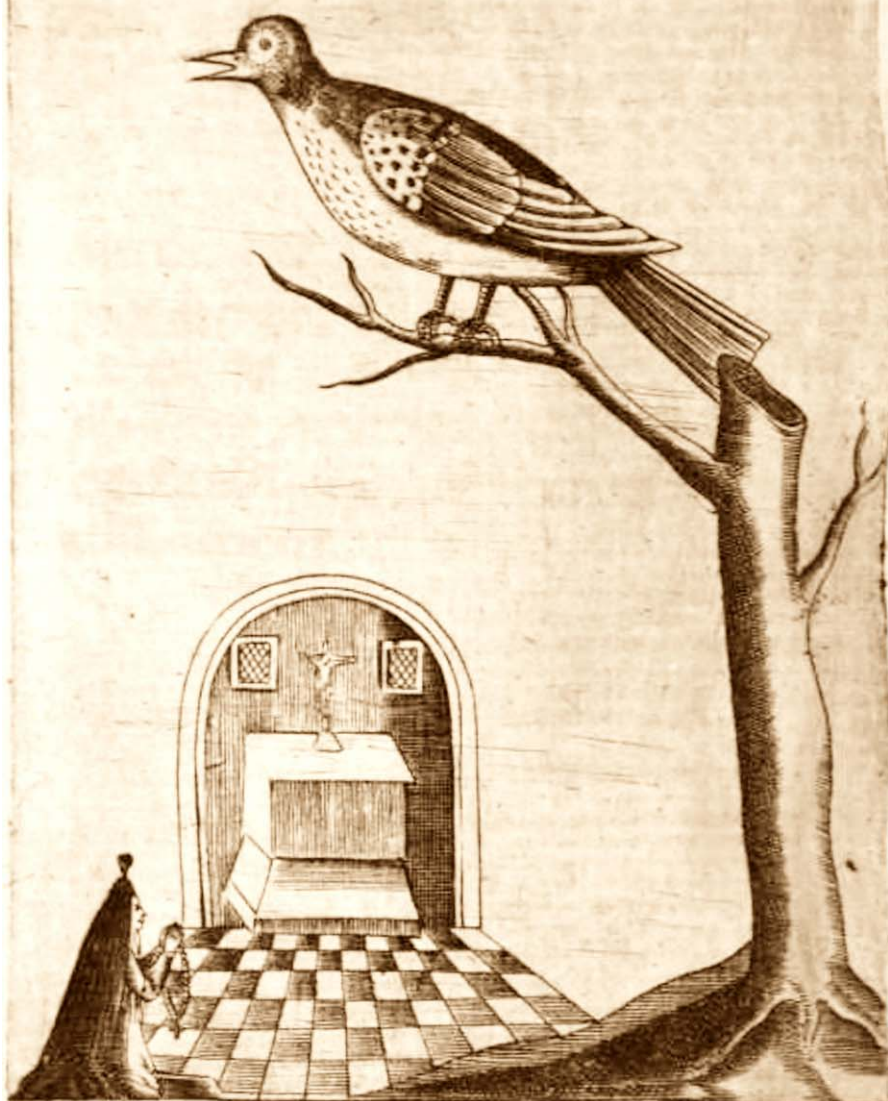
Je ne veux pas jouer ici au médecin apportant les causes de la perte de la voix, je ne veux pas non plus alléguer des remèdes pour la conserver ; je dirai bien que mouiller journellement la langue et arroser trop souvent la gorge, comme aussi faire grande chère, ce sont choses contraires à la conservation de la voix claire et nette. C'est un proverbe que vous devez démentir : *Un bon chantré est un bon fripon et un chercheur de friandises*. Il ne faut pas non plus approuver que pour être bon Musicien, il faut être grand ivrogne.

Il est assuré que les cordes des luths, des violes et de semblables instruments musicaux, comme aussi les peaux de tambours, ne donnent pas de résonnance, sinon quand elles sont sèches. C'est ce que dit Pierre Damien : *Louez le Seigneur au son du tambour et par le chant harmonieux. Le cuir ne résonne point si ce n'est qu'il soit sans humidité. Si vous désirez que votre tambour ou que votre corde donne un son clair aux oreilles des auditeurs, que toute humeur de la vie charnelle (d'excès aux viandes et au boire) se flétrisse et que votre âme soit sans aucun écoulement de vilenie, laquelle suit aisément le ventre rempli de vin et de viandes.*

(Opusc. 45, c. 4)

Combien désagréable à Dieu est la musique nageant dans le vin ou la cervoise, combien froide et peu efficace pour émouvoir ceux qui l'entende, à l'amour embrasé de Dieu. S'il est vrai que le froid empêche la voix, le chant échauffé par la boisson, mais refroidi en l'affection fervente qu'on devrait porter à Dieu, ne sera-t-il point empêché de lui agréer et d'être profitable aux auditeurs ? Il en arrivera ainsi, et de plus il nuira à son maître, soit parce qu'il n'a aucune dévotion, soit d'autant qu'il empêche la ferveur des auditeurs et leur cause mille distractions.





Viduis bonum est si sic permancant. 1 Cor 7.
 Il est bon que les vefues demeurent telles.



CHAPITRE XVI

DE LA TOURTERELLE

présentée aux Veuves.

COMME l'épouse fait une « répétition » des signes que son époux lui avait apportés de l'hiver qui passe et de la venue du printemps, elle met celui-ci entre les autres : *On a entendu la voix de la Tourterelle en notre terre. L'époux avait fait mention du chant de la Tourterelle plutôt que des autres Oiseaux, parce que ses belles propriétés la font le hiéroglyphe de la Prédication et de la loi évangélique, comme aussi de la chasteté, de la solitude, du gémissement de la Pénitence et des autres vertus qui sont recommandées sérieusement par l'Évangile.* (Cantic. 2, 12)

Mais ses louables qualités qui sont en grand nombre, représentent aussi très bien celles qui doivent reluire aux Veuves. Voilà le motif que j'ai de vous présenter, ô Veuves, cet Oiseau, lequel vous donnera de beaux documents qui vous rendront dignes de louange en votre état, si vous voulez les écouter et les mettre en pratique en son temps.

§ 1. *La Tourterelle, chaste après la mort de son mâle, enseigne les Veuves à ne pas rechercher le second mariage.*

C'EST l'opinion commune des Écrivains soit sacrés, soit profanes, que la Tourterelle ayant perdu son époux, se sépare tellement de la compagnie de tout autre qu'elle ne s'accouple jamais plus à un autre. En voici deux sacrés qui confirment ce jugement commun. Le premier est de St Basile : *On dit, dit-il, que la Tourterelle étant séparée de son compagnon ne s'unit jamais avec un autre mais qu'elle mène une vie chaste, sans pouvoir perdre la mémoire de son mari trépassé.* (In Hexamer. homil. 8)

L'autre est St Bernard, lequel plus d'une fois parle à la louange de la Tourterelle et dit à notre propos : *La Tourterelle est contente d'un seul mâle ; s'il meurt, elle ne veut s'accoupler à aucun autre, reprenant aux hommes l'itération des noces.* (Serm. 59 in cant.)

Voilà, ô Veuves, ce que cet Oiseau vous enseigne ; apprenez de lui et pratiquez encore mieux son instruction. C'est à quoi vous exhorte St Basile sus-allégué, quand il dit : *Écoutez femmes, comme l'honnêteté du veuvage est préférée par les bêtes qui n'ont pas l'usage de la raison, à l'inconvenance et à la laideur des se-*

condes nocēs. (Suprà)

Mais comme St Ambroise en parle-t-il divinement bien ! : *Apprenez femmes, combien est grande la grâce du veuvage puisqu'elle mérite louange aux Oiseaux qui la conservent.* (Lib. 5 Hexam. c. 19) Mais qui a donné cette loi à la Tourterelle ? Si je cherche un homme, je n'en trouve pas ; car qui en serait assez hardi, puisque St Paul n'a point osé commander la garde du veuvage ; il désire seulement qu'on observe la chasteté comme il fait : *St Paul prie que les veuves veuillent garder ce que les Tourterelles observent constamment,* ce sont les paroles de St Ambroise.

Le même Apôtre en une autre Épître, poursuit St Ambroise : *Il excite les jeunes veuves à se marier, parce qu'à grand peine peuvent-elles imiter les Tourterelles en l'observance de la chasteté.* Et puis pour la conclusion de la louange de cet Oiseau pudique, il dit : *La Tourterelle n'est pas brûlée par la fleur de sa jeunesse ; elle n'est pas tentée par les amorces des occasions qui se présentent ; elle ne sait ce que c'est de rompre la foi donnée à son premier mâle, parce qu'elle sait bien se contenir en la chasteté, étant contente de son premier mariage.*

Certainement, dit St Hierosme : *La mère veuve est un monstre de chasteté.* (Admulierem viduam & filiam virg.) *Vraiment, dit St Bernard, la voix de la Tourterelle est une exhortation ou une louange de la chasteté.* (Suprà) Au commencement du monde, l'on disait : *Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre* (Gn 1, 28) : la voix de la Tourterelle dès lors eut retenti en vain ; mais c'est à présent que : *la voix de la Tourterelle a étendue en notre terroir. C'est à cette voix que les filles quittent le monde, qu'elles rejettent les appâts de la volupté, qu'elles vouent leur virginité à Jésus-Christ.* C'est à la voix de la Tourterelle que les veuves doivent demeurer en un chaste veuvage, fuyant les secondes noces et autres choses qu'elle leur enseigne, comme on verra dans le § suivant.

Et combien louable est la chasteté des veuves. St Ambroise la fait à peu près égale à celle des vierges, lesquelles sont chastes à l'exemple des veuves ; et il ajoute que c'est une vertu presque semblable de s'abstenir d'un second mariage, lequel a donné autrefois du plaisir, et de ne s'être jamais marié, d'autant que la tentation des Vierges pour ce qui touche le mariage, n'est pas si forte, ni si importune que celle des veuves.

Aimez, veuves la pudicité. Dieu vous a rendu votre liberté ; voudriez-vous encore vous rendre sujette à un homme ? Souvenez-vous que la femme de Loth a été changée en une statue de sel parce qu'elle a regardé derrière elle ; si vous regardez encore le mariage, craignez le blâme et d'être chargée d'opprobre, craignez qu'on vous objecte ce que dit jadis la fille du grave Caton, laquelle, entendant la louange qu'on donnait à une femme

pour sa pudicité qui s'était mariée pour la deuxième fois, repartit : *Une femme heureuse et chaste ne se mariera point pour la seconde fois.*

Si vous êtes honteuses d'imiter la Tourterelle, suivez les exemples de ces deux braves veuves louées en la sainte Écriture, Judith et Anne Prophétesse. Une des principales louanges de Judith est la chasteté qu'elle a conservée après la mort de son mari. Joachim, Souverain Pontife, ne la dissimula point quand il lui dit en l'accueillant à son retour de la défaite d'Holofernes : *Vous êtes la gloire de Jérusalem, la liesse d'Israël, l'honneur de notre peuple parce que vous vous êtes comportée vaillamment et que votre cœur a été fortifié, d'autant que vous avez aimé la chasteté et parce que vous n'avez point connu d'autre homme après la mort de votre mari. Pour cette cause, la main de Dieu vous a fortifiée, et pour cela vous serez bénite éternellement.* (Judith 15, 10-11)

La chasteté de la Prophétesse Anne est aussi louangée en St Luc : *Elle demeura veuve jusqu'à l'âge de 84 ans.* (2, 37) De même, si nous croyons St Ambroise, elle se maria à l'âge de quinze ans, elle fut mariée sept ans et puis demeura en son veuvage octante-quatre ans. Je laisse les autres louanges de ces deux honorables veuves pour le § suivant.

Vous voulez peut-être voir une veuve renommée en la loi de grâce après l'Ascension de Jésus-Christ au ciel. St Hierosme en avance une, c'est Sainte Paule, de laquelle il parle ainsi : *Sainte Paule, noble Matrone romaine, mérite cette louange, qu'après la mort de son mari, ayant méprisé tous les attraits de sa chair et tous les plaisirs de ce monde, n'a eu nul soin plus pressant que de conserver une chasteté perpétuelle, dont sa fille Blesilla, qui fut aussitôt veuve que mariée, imita volontiers à l'exemple de sa mère. Voilà comment ces saintes veuves ont imité la Tourterelle ; elles savaient que plusieurs ne pouvaient mieux exprimer une veuve continente tant par quelque hiéroglyphe pris aux bêtes, que par une Tourterelle reposant sur quelque rameau.* (Epist. ad Furim)

J'en viens à d'autres qualités de cet Oiseau, extrêmement bien séantes aux veuves, si elles veulent les imiter à leur bonheur pour se rendre agréables à Jésus-Christ qui désire être leur époux.

§ 2. Autres belles qualités de la Tourterelle veuve, proposées aux femmes qui sont en état de veuvage.

La Tourterelle n'est pas contente de montrer l'amour qu'elle porte à son mâle trépassé, ne voulant plus s'accoupler à un autre, encore le témoigne-t-elle en plus par diverses autres façons. St Bernard les touche en partie quand il dit : *Vous la verrez partout seulette, vous l'entendrez gémir en*

tout lieu et vous ne la trouverez jamais reposante sur quelque rameau verdoyant, mais bien sur quelque branche rompue, ou sur quelque tronc sec et aride. (Serm. 59 in cantica)
Si elle veut nicher, c'est sur les arbres : *Elle cherche plutôt les montagnes que les lieux bas et fréquenté des hommes.* Si elle boit : *Si elle rencontre quelque eau claire et cristalline, elle la trouble de ses ailes avant qu'elle ne la boive.* Le Poète en donne la raison : *La Tourterelle ne boit pas dans une eau nette, de peur que voyant en celle-ci son image, elle renouvelle ses douleurs par la mémoire de son mâle qui est mort.*
(Baptista Mantuanus - Lib. 2. Parthenices Marianæ)

Oyez, veuves, ce qu'on vous demande et en quoi vous devez être imitatrices de la Tourterelle, selon ce qu'en a dit St Bernard.

— *Premièrement*, elle cherche les lieux solitaires d'autant que rien ne lui agréa après la mort de son mâle. Vous devez de même aimer la solitude, de peur d'être comprises au nombre de celles, desquelles St Paul parle avec mépris : *Elles sont oïseuses, allant de maison en maison, elles ne font que jaser, elles sont curieuses, et ne font que répandre ce qu'il faudrait taire.* (1. ad Timoth. 5, 13)

St Bernard vous prie de fuir les lieux publics, sujets aux bruits et aux tracas du monde, c'est par ces belles paroles : *Soyez solitaire comme la Tourterelle ; qu'avez-vous à faire avec les troubles et avec la compagnie des hommes : mettez en oubli votre peuple et la maison de votre Père, et le Roi de gloire (qui doit être votre époux) convoitera votre beauté.* (Serm. 40 in Cant.) Et l'arraisonnant encore plus affectueusement, il l'admoneste de la sorte : *Ô âme sainte, soyez seule afin que vous plaisiez seulement à celui que vous avez choisi entre tous ; ne paraissiez pas en public, laissez quelquefois la conversation avec vos domestiques, avec vos plus familiers et vos plus chers amis.*

— *Secondement*, la Tourterelle a à peine perdu sa compagnie qu'elle perd aussitôt toutes ses joies ; elle gémit sans cesse ses premières amours, elle montre de si grands signes de tristesse et de douleur, qu'elle contrefait tout ce qui cause en l'homme un extrême deuil et une languissante tristesse. Il est bien vrai, au dire d'Horus en ses symboles, que pour un hiéroglyphe d'un homme qui se délecte au son des flûtes et aime les danses, on peint bien souvent une Tourterelle qui se récréa par des choses semblables, mais avant son veuvage.

Ayez, veuves, le gémissement pour votre chant, pleurez en raison de votre époux, non de celui qui est mort, mais qui vit et règne au Ciel, assis à la droite de Dieu son Père, afin que vous méritiez de le voir assis sur son trône. Vous ne devez être éprises maintenant d'un autre amour que de celui auquel on ne peut rien rabattre ni rien quitter sans perdre aussitôt le tout. St Augustin parlait de cet amour quand il disait à l'époux que son

âme aimait ardemment : *Seigneur, celui-là vous aime peu, qui aime autre chose avec vous, laquelle il n'aime point pour l'amour de vous.* Gémissez en son temps : *Sa félicité*, dit St Ambroise parlant d'une veuve pleurante, *est d'autant plus grande qu'elle achète des joies éternelles par des pleurs de peu de durée et qu'elle acquiert en un moment l'éternité.*

N'aspirez plus à l'avenir qu'au ciel, c'est le lieu où vous trouverez l'époux de vos âmes et celui de vos corps. Je ne veux pas pourtant que vous imitiez le gémissement continuuel de la Tourterelle, de laquelle le Poète Virgile chante ainsi : *La Tourterelle ne cessera de gémir sur l'orme ; toutes choses doivent se faire en leur temps.* (Virgil. ecloga 1.) Vous pouvez bien vous récréer, mais il faut bannir les ébats excessifs, les rires dissolus et les légèretés des filles éventées.

— *Tiercement*, la Tourterelle veuve fuit la verdure des arbres feuillus, elle repose sur les rameaux secs afin de fuir tout ce qui pourrait lui faire oublier son époux. *Apprenez, veuves*, dit St Bernard, *de cet Oiseau, à fuir les voluptés agréables et verdoyantes comme quelque poison* (Serm. 59 in cant.), d'autant que la veuve : *Elle est morte en l'âme*, dit St Paul, *malgré qu'elle vit selon le corps quand elle passe sa vie en délices.* (1. ad Timoth. 5, 6)

Il faut que la veuve, à meilleure raison que la mariée, fuie le côté superficiel des habits et la vanité des atours précieux, vu que St Pierre, parlant à celles qui ont leurs maris, leur dit : *Rejetez l'entrelacement des cheveux, les atours d'or et tous les vêtements de grand prix.* (1. Petri 3, 3)

Voici une sainte Marcelle, que St Hierosme avance comme un modèle des veuves, pour la fuite des bijoux et parures des femmes. *Elle montra*, dit-il, *la distinction des veuves chrétiennes et des jolies ; car celles-ci n'ont d'autre soin que de vermillonner et de farder leurs faces, de se pavaner insolemment en leurs habits de soie, d'éclater par la splendeur des pierres précieuses, de charger leurs cous d'or, de percer leurs oreilles pour y pendre quelques perles, de flairer le musc. Mais Ste Marcelle fut bien autre : elle usa de tels habits qui lui servaient de couverture contre la froidure et non d'ouverture pour étaler la chair nue, elle rejeta l'or, voire jusqu'au cachet de son anneau, aimant mieux le cacher dans le ventre des pauvres que de l'enfermer dans sa bourse. N'est-ce pas là une vraie imitatrice de la Tourterelle ?* (In vita eius c. 3)

Telle aussi a été Ste Élisabeth, fille d'un Roi de Hongrie, laquelle étant veuve n'eut d'autre soin que de plaire à son époux Jésus-Christ ; elle rejetait tout luxe, elle se contentait d'un habit gris, elle conversait avec les servantes, elle travaillait et s'adonnait aux ouvrages de la cuisine et mangeait au même plat avec elles, elle leur défendait expressément qu'elles la nommassent Madame, mais seulement par son prénom Élisabeth. Ô la louable

et modeste Tourterelle ! Ô le vrai modèle des veuves retenues et modérées ! (In vita eius)

Mais vous êtes peut-être honteuses de ne pas faire davantage que la Tourterelle, vous désirez non seulement l'égaliser, mais aussi comme celles qui ont l'usage de la maison, de la surpasser. C'est bien dit, et c'est vrai que votre époux demande autre chose de vous ; ce sont deux pièces qui ont rendu si recommandables les deux vertus susmentionnées, tant célèbres en la Sainte Écriture, Judith et Anne Prophétesse : ces deux pièces sont l'oraison et la macération de la chair, propres au veuves.

Quant à ce qui est de l'oraison, Judith la pratiquait soigneusement et avec ferveur. Elle avait une chambre secrète au sommet de sa maison dans laquelle elle se renfermait pour y prier Dieu avec des filles de même volonté ; c'est ce que veut signifier la Ste Écriture quand elle dit : *Judith entra dans son Oratoire ou le lieu de prières* (Judith 9, 1) ; elle appelle Oratoire la place qu'elle a nommée au chapitre précédent, sa chambre cachée.

De même, la veuve Anne Prophétesse : *Elle demeurait continuellement au temple, priant Dieu jour et nuit.* (Luc 2, 37) Voyez-vous comme cette veuve était portée à prier Dieu ? *Le Temple était son logis, les prières étaient ses conversations, et encore qu'elle reconnaissait bien la vieillesse de son corps, sa piété pourtant ne vieillissait pas car elle passait ses jours et ses nuits en oraison sans se lasser.* (S. Ambrosius de viduis) Voilà vos exercices que l'Apôtre même vous avance, disant : *Celle qui a le nom et le fait d'une vraie veuve, qui est délaissée des hommes (mais non de Dieu), qu'elle espère en notre Seigneur et qu'elle soit persévérante à prier en tout temps.* (1. Ad Timoth. 5, 5)

L'autre pièce qui a orné Judith et Anne Prophétesse, c'est le châtiment du corps. Judith ceignait ses reins d'un rude cilice, elle jeûnait tous les jours de sa vie, excepté les fêtes et semblables jours observés par les Juifs, jetant en outre des cendres sur sa tête. Anne Prophétesse n'en fit pas moins quant aux jeûnes : *Toute sa vie, dit St Ambroise, était un jeûne continu.* (Suprà) C'est ainsi, veuves, que vous devez aimer les jeûnes et la macération de la chair, propres à vous conserver en la garde soigneuse de la chasteté.

Oyez comme St Fulgence en parle différemment, et comme il vous exhorte à ceci, avec lequel j'achèverai ce chapitre : *L'époux céleste désire voir une chair matée par les austérités ; il ne la veut point luisante en embonpoint ; la beauté de l'âme lui donne du plaisir, mais non celle du corps ; acquérez celle du cœur par le dur traitement du corps ; que la chair soit couverte de vils habits, mais l'âme de vêtements précieux. Que Jésus-Christ voit en vous ce qu'il aime, qu'il trouve ce qu'il a donné et qu'il reconnaisse ce qui lui apporte du contentement.* (Epistia c. 12)

Affectionnez-vous à votre état de veuvage, ornez-le des belles qualités que je vous ai avancées ; si vous le faites, sachez que Dieu vous prendra en sa protection singulière. Il est nommé par David : *Il est le juge équitable de la misérable veuve, à laquelle il rend justice et lui garde son bon droit.* (Ps 67, 6) Si vous jetez quelques larmes, il ouvre les oreilles pour les écouter, elles se font entendre aussi bien que les paroles. Voici les oreilles divines ouvertes à vos pleurs : *Les larmes de la veuve coulent le long de ses joues, et puis celles-ci montent jusqu'au ciel pour être exaucées de Dieu qui les récompensera éternellement.* (Eccl. 3, 18-19)





EPILOGUE de cette œuvre

Me voici, cher lecteur, arrivé à la fin de ce Traité avec la grâce de Dieu. J'ai présenté en cette œuvre treize Oiseaux à diverses personnes, dont les uns avancent quelques qualités que l'on doit imiter et les autres montrent ce que l'on doit fuir.

– Le **1.** est l'**Aigle**, qui donne de beaux enseignements aux hommes qui aiment la solitude, parmi les ermites du désert, ou bien à ceux qui se retirent chaque année quelques jours des affaires et des négoce du monde et de leur trafic pour vaquer à loisir au bien de leur âme, ou bien qui rentrent chaque jour plus d'une fois en eux-mêmes.

– Le **2.** est l'**Alouette**, qui enseigne principalement les personnes Ecclésiastiques et Religieuses à bien s'acquitter de leur office canonial, louant Dieu plus de cœur que de bouche.

– Le **3.** est la **Chauve-Souris**, oiseau de nuit et de ténèbres, de laquelle le luxurieux peut apprendre comme il imite ses qualités vicieuses par ses péchés ténébreux et honteux.

– Le **4.** est la **Cigogne**, sage maîtresse des enfants, qui leur montre, comme à son exemple, ils doivent aimer, honorer, obéir et supporter leurs parents, spécialement en leur vieillesse.

– Le **5.** est la **Colombe**, de qui les hommes vertueux doivent apprendre à s'adonner à bon escient aux œuvres vertueuses, rapidement pour l'amour qu'ils portent à Dieu et pour la récompense qu'il leur a préparée.

– Le **6.** est le **Corbeau**, de qui les gourmands sont imitateurs, soit pour les excès en la quantité de leur nourriture, soit pour les friandises et les délices de leur viande.

– Le **7.** est le **Cygne**, qui meurt en chantant et avance de beaux documents à l'homme créé pour le ciel, de mourir volontiers, pour jouir bientôt de Dieu, étant délaissé de beaucoup de misères de ce monde mais surtout des occasions d'offenser Dieu.

– Le **8.** est le **Milan**, qui ne vit que de proie et représente naïvement bien l'avaricieux ravissant qui ne cherche autre chose que de faire sa bourse soit à tort, soit à droit, dont par un juste jugement de Dieu il perd bien souvent ce qu'il a mal acquis.

– Le **9.** est le **Paon**, qui fait très bien la leçon aux filles vaines qui sont

glorieuses en leurs habits et leur montre d'autres vices qui accompagnent volontiers la vanité des vêtements trop somptueux.

– Le **10.** est le **Perroquet** jaseur, vers lequel peuvent se mirer les gausseurs et flatteurs, et voir les maux que leur causent leurs langues trop portées au babil, aux jaseries et aux sornettes.

– Le **11.** est la **Poule**, qui fait souvenir aux Pères et Mères de l'obligation qu'ils ont envers leurs enfants, comment ils doivent en avoir soin, leur donnant la nourriture nécessaire, empêchant leur chute et les défendant contre les tentations du Diable.

– Le **12.** est le **Rossignol**, brave maître des Musiciens, qui doivent louer Dieu par leurs chants et accords musicaux, sans chercher quelque vaine gloire de leur belle voix, qui leur serait dommageable.

– Le **13.** est la **Tourterelle**, qui après la mort de son mâle, ne voulant pas s'accoupler à un autre, sert d'exemple à la femme veuve de ne pas se remarier et d'orner son veuvage de vertus qui lui sont propres.

Voilà le sommaire de ce petit ouvrage et de ce travail qui est le mien. Si vous désirez connaître ce que j'admire le plus chez les oiseaux, je dirai hardiment qu'il n'y a rien de plus admirable que leur chant si agréable, si doux, si plein d'artifice et d'industrie, que tous les concerts de la musique et des instruments musicaux n'y pourront jamais atteindre. Combien le Prince des historiens des choses de la nature est-il disert et éloquent à décrire la variété de tant de tons divers qui sortent de la petite gorge du Rossignol ?

Or Dieu a créé les Oiseaux (comme toute autre chose) pour l'homme, et les a donnés afin qu'ils lui servent d'exemple de le louer, de le bénir et de lui chanter bien souvent ses louanges, et c'est ainsi à quoi le Prophète Royal l'excite quand il dit : *Louez le Seigneur, vous qui par le moyen de vos ailes pouvez fendre l'air et y ramer de vos avirons emplumés. Mais vous, hommes qui usez de raison, louez-le par-dessus toutes ces créatures vraisemblables, ne faites pas bande à part, mais louez Dieu avec les oiselets et animez-vous par leur exemple.* (Ps 148, 10-11)

St Ambroise vous convie à ce faire par ces paroles : *Les oiseaux rendent grâce à Dieu pour la nourriture vile et de petit prix qu'il leur donne et vous, homme raisonnable, êtes ingrat envers Dieu qui vous fournit des viandes si exquis, si précieuses et si agréables au goût ! Gardez-vous de ce reproche, mais plutôt surpassez ces petites créatures (comme vous faites par la raison) en la louange que vous devez à votre créateur, qui pourvoit si libéralement à toutes vos nécessités pour petites qu'elles puissent être ; commencez ici-bas ses louanges avec les oiseaux pour les continuer toujours au ciel avec les Anges, où étant plus hautement élevé en gloire, vous les ferez croître, ayant une plus parfaite connaissance de sa grandeur et de sa majesté qui ne seront jamais suffisamment louées.* (Serm. 48).



PERMISSION DU R.P. PROVINCIAL

Je soussigné Provincial de la Compagnie de Jésus en la Province de la Gaule Belgique, selon la puissance qui m'a été donnée de N.R.P. Général, permets que le livre intitulé : LA VERTU ENSEIGNÉE PAR LES OISEAUX, composé par le P. Alard LE ROY de la Compagnie de Jésus, et approuvé des Pères de ladite Compagnie, soit imprimé par Bauduin BRONCKART, Marchand Libraire à Liège, et ce pour pour le terme de six ans.

Fait à Liège le 10 juillet 1651 sous le sceau de mon office.

Gille de NAMUR.



TABLE DES MATIÈRES

<i>À Monsieur Jean Lintermans, très digne et très vénérable Doyen de l'Église Collégiale de Saint-Jean-l'Évangéliste</i>	05
<i>Avant-propos au Lecteur</i>	09
<i>Approbation</i>	10
<i>LA VERTU ENSEIGNÉE PAR LES OISEAUX</i>	11
CHAPITRE I	
<i>Dieu a un soin particulier des Oiseaux</i>	11
CHAPITRE II	
<i>Les belles qualités des Oiseaux doivent rendre l'homme sage et vertueux</i>	13
§ 1. <i>Les Oiseaux enseignent aux hommes les arts libéraux et mécaniques</i>	14
§ 2. <i>Les Oiseaux donnent des instructions aux hommes pour les corps</i>	15
§ 3. <i>Les Oiseaux servent aux hommes d'exemple de plusieurs vertus</i>	16
CHAPITRE III	
<i>Blâme de l'homme chrétien qui ne veut tirer aucun profit spirituel des belles qualités des Oiseaux</i>	18
CHAPITRE IV	
<i>De l'AIGLE, roi des Oiseaux présenté à ceux qui aiment la solitude</i>	22
§ 1. <i>L'Aigle nichant dans les lieux séparés des hommes et par son vol au plus haut de l'air, sert de motif aux hommes mondains d'aimer la solitude et montre le bonheur des Ermites</i>	23
§ 2. <i>L'Aigle éprouvant ses petits aux rayons du Soleil et par d'autres belles qualités enseigne l'homme à vaquer quelques jours chaque année aux exercices spirituels</i> ..	30
§ 3. <i>L'Aigle solitaire, soit en nichant au sommet des montagnes et des rochers, soit en volant au plus haut de l'air, enseigne à l'homme la Solitude de cœur, et à rentrer bien souvent en soi-même</i>	35
CHAPITRE V	
<i>De l'ALOUETTE présentée aux Prêtres et aux Personnes religieuses qui chantent au chœur</i>	41
§ 1. <i>L'Alouette chante sept fois le jour</i>	41
§ 2. <i>L'Alouette chante dès le point du jour</i>	43
§ 3. <i>L'Alouette chante mélodieusement lorsque le ciel est beau et clair, elle se tait quand l'air est nuageux</i>	44
CHAPITRE VI	
<i>De la CHAUVÉ-SOURIS présentée aux Luxurieux</i>	50
§ 1. <i>La Chauve-Souris, par son vol du soir, représente le Luxurieux adonné aux œuvres des ténèbres</i>	51
§ 2. <i>La cruauté et la laideur de la Chauve-Souris montre les effets de la Luxure</i> ...	54

CHAPITRE VII

<i>De la CIGOGNE présentée aux Enfants</i>	58
§ 1. <i>La piété de la Cigogne envers ses enfants</i>	58
§ 2. <i>Les enfants sont obligés d'aimer leurs parents</i>	60
§ 3. <i>Les Enfants doivent honorer leurs parents</i>	62
§ 4. <i>Les Enfants doivent obéir à leurs père et mère</i>	64
§ 5. <i>Les Enfants doivent secourir leurs parents au besoin, tant en leurs nécessités corporelles que spirituelles, principalement en leur vieillesse et à la mort</i>	67
§ 6. <i>Les Enfants doivent supporter patiemment les chagrins et les colères de leurs parents</i>	71
§ 7. <i>Les récompenses des Enfants qui aiment, honorent, obéissent, secourent et supportent leurs parents fâcheux</i>	72

CHAPITRE VIII

<i>De la COLOMBE présentée à ceux qui s'adonnent aux œuvres vertueuses</i>	77
§ 1. <i>La fécondité de la Colombe enseigne à l'homme d'être fertile en bonnes œuvres de diverses sortes, lesquelles il doit exercer</i>	78
§ 2. <i>Les bonnes œuvres doivent être faites avec la plus grande perfection et vitesse possible ; Dieu doit être leur but, ce qui est enseigné par le vol rapide des Colombes</i>	81
§ 3. <i>Les Colombes montrent l'efficacité des bonnes œuvres pour attirer le prochain à en faire de même ; comme aussi la récompense qui les attend au ciel</i>	86

CHAPITRE IX

<i>Du CORBEAU présenté aux gourmands et aux friands</i>	92
§ 1. <i>Les Gourmands imitent les Corbeaux en leurs excès et quantité de viandes</i>	94
§ 2. <i>Les gourmands ressemblent aux Corbeaux en leurs friandises et délices de viandes</i>	96

CHAPITRE X

<i>Du CYGNE présenté à ceux qui aiment mourir, pour jouir bientôt de Dieu</i>	103
MOTIF I - <i>De mourir volontiers</i>	
<i>La mort met fin à toutes les misères de ce monde et délivre l'homme des périls d'offenser Dieu</i>	104
MOTIF II - <i>De mourir volontiers</i>	
<i>La mort cherchée et aimée des amis de Dieu</i>	107
MOTIF III - <i>De mourir volontiers</i>	
<i>La mort ouvre la porte et donne entrée à la gloire éternelle</i>	110

CHAPITRE XI

<i>Du MILAN, Oiseau de proie présenté aux Avaricieux, convoiteux et ravissants</i>	114
§ 1. <i>Le Milan ravissant, par diverses circonstances de son vol, représente l'Avaricieux, larron à lui-même et du bien de son prochain</i>	114
§ 2. <i>Le Milan vole partout à la proie et l'Avaricieux cherche à faire sa bourse à tort et à droit</i>	118
§ 3. <i>Le Milan perd quelquefois sa proie ; l'Avaricieux perd ce qu'il a mal acquis</i>	120

CHAPITRE XII

<i>Du PAON présenté aux filles vaines qui se pavanent dans leurs habits</i>	124
§ 1. <i>Le Paon glorieux en ses plumes représente les filles glorieuses en leurs habits</i> . .	124
§ 2. <i>Le Paon, blâmable pour quelques qualités viciieuses, montre les vices, compagnons des vêtements vains des filles</i>	126
§ 3. <i>Le Paon, par le regard de ses pieds, gémit et serre ses belles plumes.</i>	
<i>Ce que les filles vaines en leurs habits peuvent apprendre de ceci</i>	132

CHAPITRE XIII

<i>Du PERROQUET présenté aux Gausseurs et aux Flatteurs</i>	136
§ 1. <i>Le bien qui peut procéder de la langue</i>	136
§ 2. <i>Les maux causés aux Gausseurs et aux Flatteurs par leurs propres langues</i> . .	139
§ 3. <i>Les gausseurs et les flatteurs, semblables au Perroquet, sont bien souvent fâcheux à leurs auditeurs de qui ils sont punis</i>	143

CHAPITRE XIV

<i>De la POULE présentée aux Pères et aux Mères de famille</i>	147
§ 1. <i>Le soin que la Poule a de ses poussins enseigne aux Pères et Mères de famille comment ils doivent soigner leurs enfants</i>	147
§ 2. <i>La Poule donnant la nourriture à ses poussins montre aux Pères et aux Mères l'obligation qu'ils ont de nourrir leurs enfants</i>	152
§ 3. <i>Les Parents doivent garantir leurs enfants des tentations du Diable et du péché, à l'exemple de la Poule qui défend ses poussins contre les Oiseaux de proie</i>	154

CHAPITRE XV

<i>Du ROSSIGNOL présenté aux Musiciens</i>	159
§ 1. <i>Le Rossignol loue Dieu par son chant mélodieux, enseigne les Musiciens comment ils le doivent aussi louer par leur Musique</i>	159
§ 2. <i>Les Musiciens, qui cherchent de la gloire de leur belle voix, imitent le Rossignol glorieux en son chant</i>	165

CHAPITRE XVI

<i>De la TOURTERELLE présentée aux Veuves</i>	171
§ 1. <i>La Tourterelle, chaste après la mort de son mâle, enseigne les Veuves à ne pas rechercher le second mariage</i>	171
§ 2. <i>Autres belles qualités de la Tourterelle veuve, proposées aux femmes qui sont en état de veuvage</i>	173
<i>Épilogue de cette œuvre</i>	178
<i>Permission du R. P. Provincial</i>	180
<i>Table des Matières</i>	181

